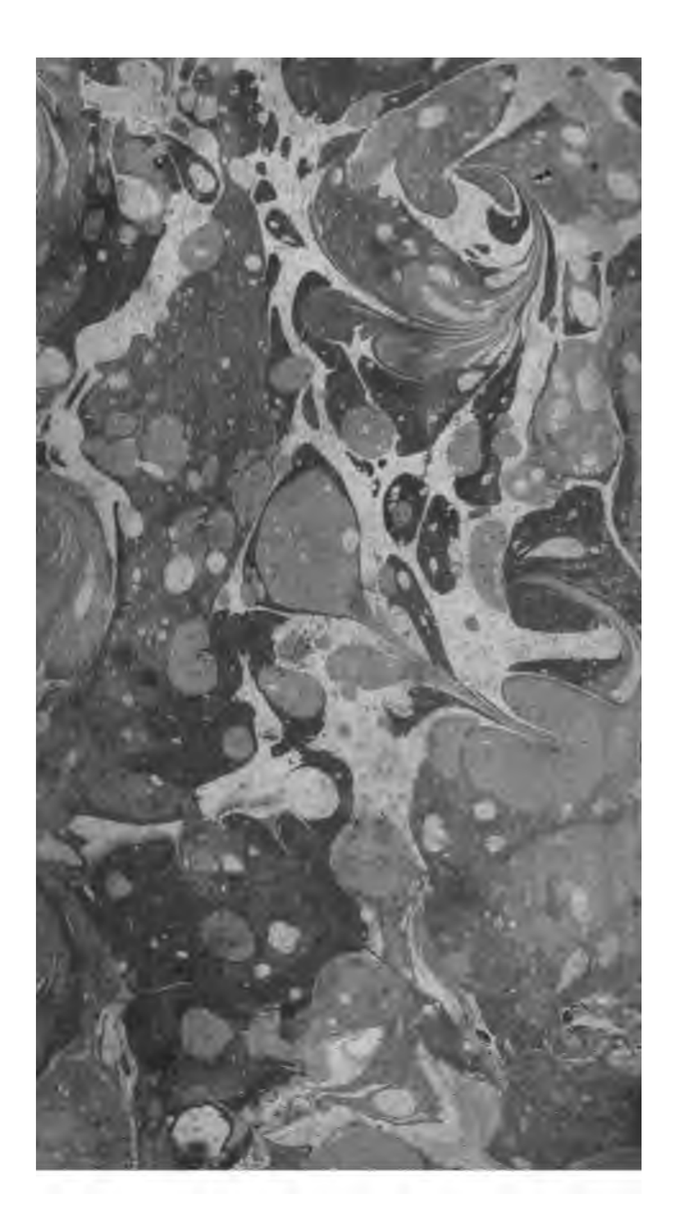
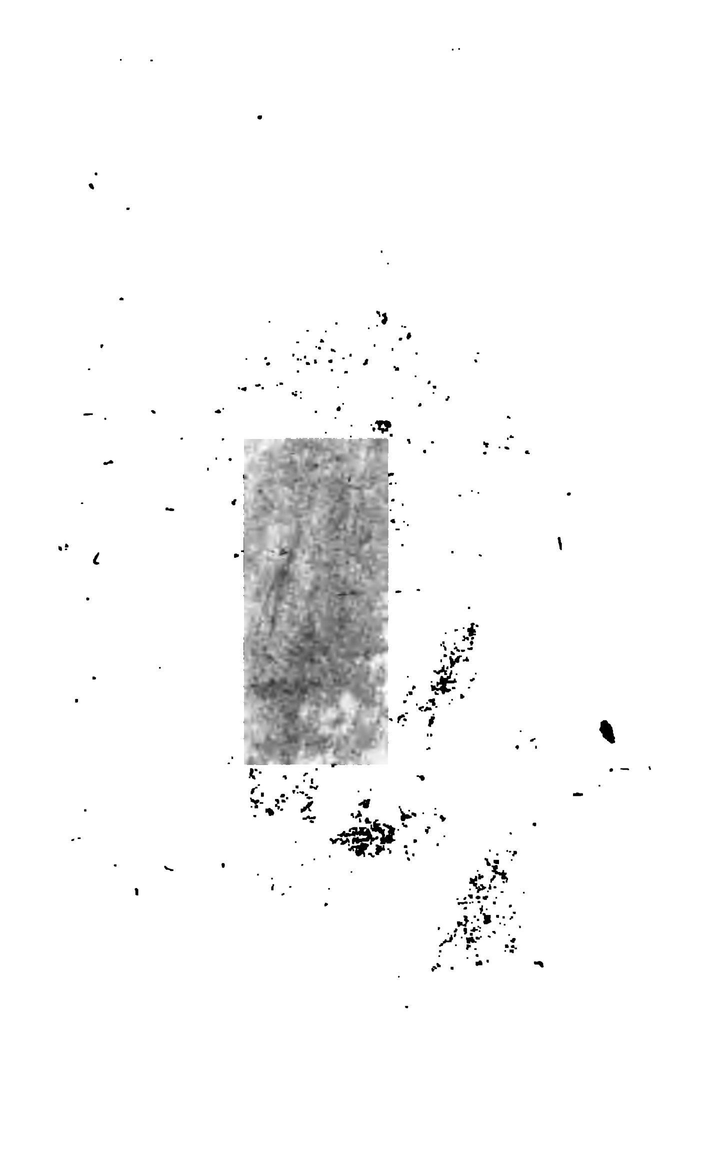
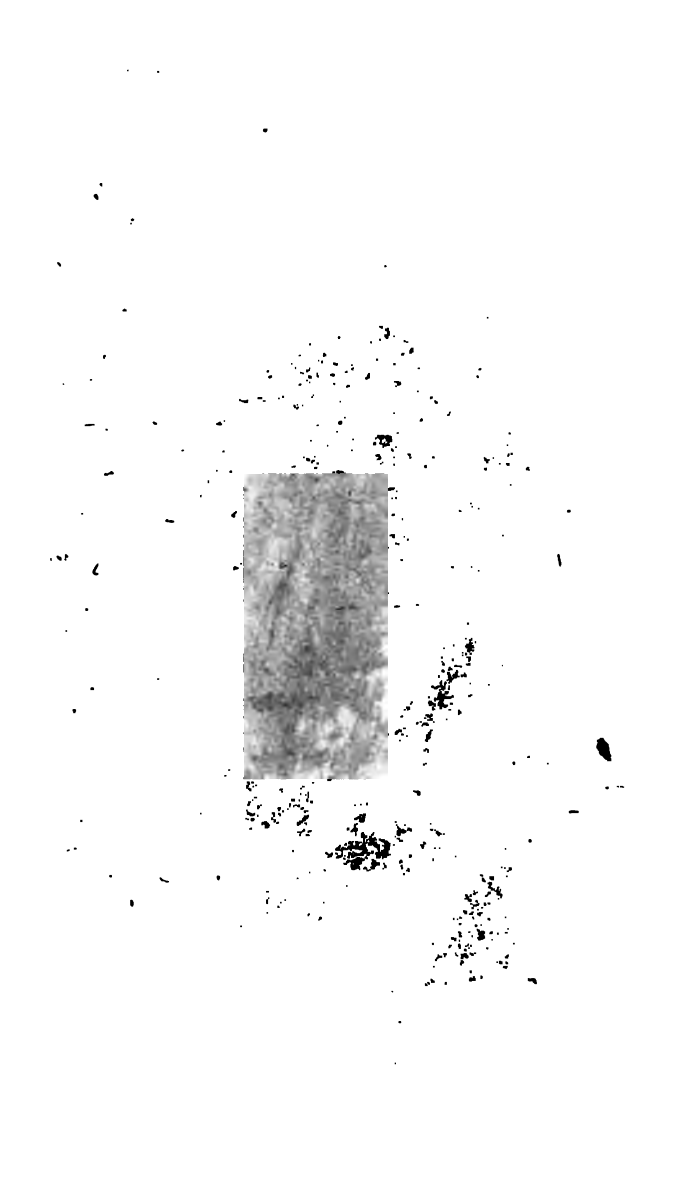
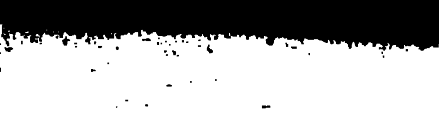


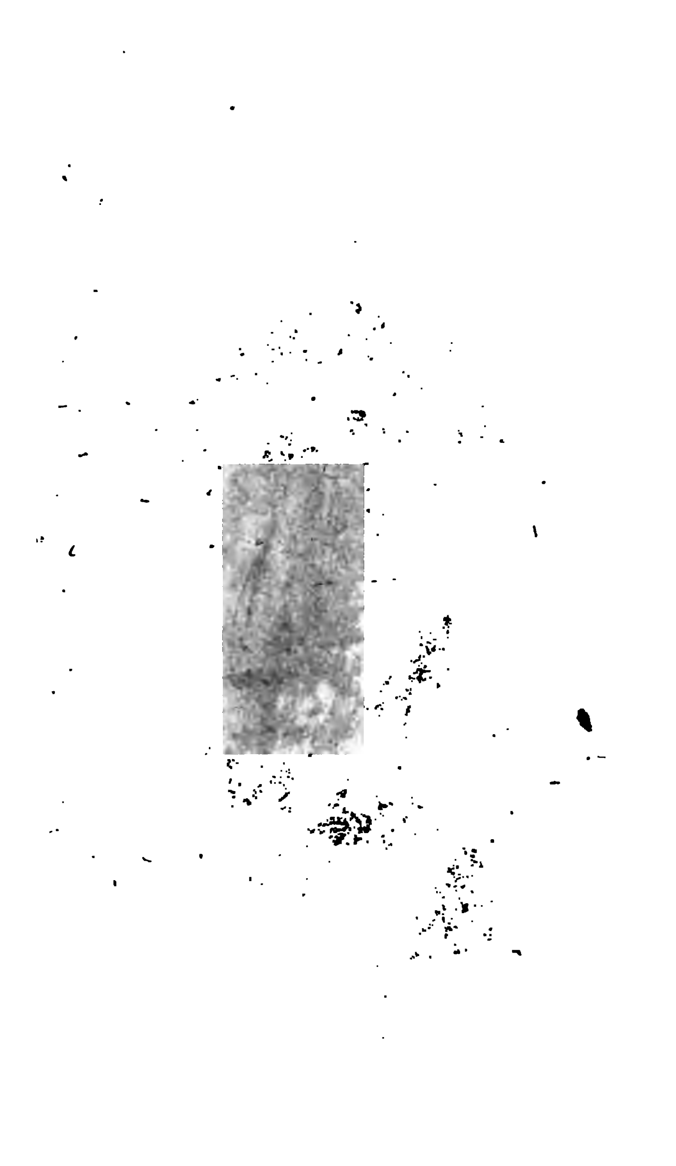














RELATION DU VOYAGE DU PORT ROYAL DE L'ACADIE, OU DE LA NOUVELLE FRANCE,

DANS laquelle on voit un Détail des divers mouvemens de la Mer dans une Traversée de long cours ; la Description du Païs, les Occupations des François qui y sont établis, les Manieres des differentes Nations Sauvages, leurs Superstitions & leurs Chasses ; avec une Dissertation exacte sur le Castor.

Par Mr. DIÉREVILLE *embarqué à la Rochelle dans le Navire la Royale-Paix.*

Ensuite de la Relation, on a ajoûté le Détail d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois.

A ROUEN,

Chez JEAN-BAPTISTE BESONGNE, ruë Ecuyere, au Soleil Royal.

M. DCCVIII.

Avec Permission du Roy.





A

MONSIEUR

BEGON

CONSEILLER DU ROY

EN SES CONSEILS,

INTENDANT DE JUSTICE,

POLICE, FINANCES

EN LA GENERALITE'

DE LA ROCHELLE,

ET DE LA MARINE DU PONANT.

ONSIEUR,

Je me trouve engagé autant par reconnoissance, que par raison, à

ã 2

vous dédier la Relation de mon voïage de la nouvelle France. Vous me fites l'honneur de me la demander en Vers, dans le moment que je pris congé de vous pour m'embarquer. Je ne fus pas plûtôt dans le Navire, que je ne songeai qu'à satisfaire à ce que vous attendiez de moy, invoquant chaque jour Apollon, pour décrire en son langage tout ce qui m'arrivoit sur le vaste Empire de Neptune. Je ne travaillai jamais, MONSIEUR, sur une matiere si fâcheuse; j'éprouvois sans cesse tout le caprice & toute l'inconstance de cet Element qu'on a si bien nommé Perfide, & je ne fus pas long-tems dessus, je vous l'avouë, sans desirer de tout mon cœur d'en être bien loin.

Je frémissois au moindre vent
Qui soulevoit un peu trop l'Onde,
Et je me croyois trés-souvent,
Prest à passer en l'autre monde.

Cependant, MONSIEUR, malgré la fureur des vents contraire que vous m'aviez trop sûrement prédits, en partant dans une saison trop

avancée, je ne laissai pas d'être rendu: en cinquante-quatre jours au Port Royal lieu de ma destination.

Ma Muse se mit en devoir
De vous marquer de là son ardeur empressée,
Et par cent traits divers elle vous fit sçavoir,
Tout ce qui se passa pendant la Traversée.

Aprés cela, j'examinai le Pays que je trouvai bien different de l'idée que je m'en étois formée sur la fausse peinture qu'on m'en avoit faite, & sans changer le langage des Muses, la mienne pour mieux répondre à vôtre attente, en fit la veritable Description, ajoûtant toûjours quelque chose à la Relation du Païs, & de ses manieres, selon que j'en avois de nouvelles connoissances. Il ne m'y échapa rien qu'on puisse desirer de sçavoir, j'y passai les quatre saisons de l'année, c'étoit assez pour le connoître, & beaucoup plus qu'il ne falloit pour s'y ennuyer.

Je n'aimois point du tout ce sauvage séjour,
Et malgré les dangers qu'on doit craindre sur l'Onde,
J'étois le plus joyeux du monde
De me voir sur le point de faire mon retour,

Aprés y avoir séjourné ce temps-là, je fus assez heureux pour en être rappellé, & pour comble de bonheur, il s'y rencontra pour me ramener un Navire du Roy, où je ne trouvai pas moins d'agrément que j'avois eu de peine dans le Navire Marchand qui m'avoit porté : J'étois à la compagnie des plus honnêtes, & des plus habiles Officiers de la Marine. C'étoit, MONSIEUR, un Vaisseau de vôtre Département, rien n'y pouvoit manquer, on sçait avec quel soin & quel zele, vous remplissez tous les devoirs de vôtre ministere pour le service du Roy. J'ay appris depuis mon retour par les Vaisseaux qui sont arrivez de ce Pays-là, que tout y avoit bien changé de face & de Gouvernement, que le fort qui étoit à la Riviere saint Jean est maintenant au Port Royal, & qu'on y avoit bâti beaucoup de maisons.

Mais je ne crois pas pour cela
Qu'il me prenne jamais envie
De retourner à l'Acadie
Pour embellir mon plan de ces nouveautez-là.

Je suis seulement bien aise d'avoir marqué que le Port Royal méritoit par sa situation d'être le lieu du Fort, & de voir que la Cour commence à travailler à l'établissement de ce Pays Sauvage, comme si elle avoit vû les Memoires que j'en donne, & qu'elle voulût en tirer les avantages que je fais connoître dans ma Relation. Lorsque je la fis voir à mes amis, il arriva une chose que je prévoyois, ils furent surpris de la trouver toute en Vers, & ils me dirent que j'en avois diminué le prix en l'écrivant de la sorte; & qu'on ne la regarderoit que comme fabuleuse, étant dans un langage plus sujet à dire des mensonges, que des veritez, j'eus beau dire que je ne devois pas la faire autrement, puisque vous me l'aviez demandée de même.

Cette sorte raison ne put les satisfaire,
Dans leur opinion constans,
Malgré la tendresse de pere,
Il falloit immoler prés de cinq mille enfans.

Ils prétendoient que quoyque ma Muse ne parlât que des faits de mon sujet, d'une maniere nette, sans em-

prunter les vaines fictions de la Poësie, le Public à qui je marquois avoir envie de donner ma Relation, n'y ajoûteroit point de foy, qu'elle n'auroit point de cours, & que je devois absolument la changer, & la mettre en Prose.

C'est le goût du siecle où nous sommes,
Ah quel mépris injurieux !
Peut-on au langage des Dieux
Préférer le parler des hommes.

Mais quoy qu'ils ayent pû dire, je ne me suis point laissé aller à leurs Remontrances, & tout ce qu'ils ont pû obtenir de moy, c'est que je mélangerois ma Relation de Prose & de Vers ; c'étoit un assez grand sacrifice. Je vous supplie, MONSIEUR, de ne la pas recevoir moins favorablement. Quand on verra qu'elle vous est dédiée, on n'aura point de peine à croire les faits surprenans qui s'y rencontrent ; tout le monde sçait qu'on n'ose imposer quand on parle à une Personne de vôtre caractere, instruite des manieres de toutes les Nations, qui sçait parfaitement

toutes choses, & dont le mérite est si generalement connu. Je ne crains cependant que ceux qui ne sont jamais sortis de leur Pays, car j'auray pour garants de tout ce que j'avance, tous ceux qui ont voyagé dans celuy que je décris. Quel avantage ne me reviendra-t-il pas, MONSIEUR, de mettre sous vôtre protection la Relation de mon voyage de la Nouvelle France? Si elle a le bonheur de vous plaire, & que vous y trouviez quelque chose qui puisse vous divertir, elle aura place dans vôtre fameux Cabinet. Peut-il m'arriver rien de plus glorieux que de voir une foible production de mon genie, parmi les Ouvrages de ces Grands Hommes que vous avez autant illustrez par la dépense que vous avez si genereusement faite pour leur Histoire, qu'ils se sont rendus celebres eux-mêmes par tout ce qu'ils ont fait de plus beau! J'attends pour elle un favorable accüeil de vôtre bonté, qui ne gagne pas moins les cœurs, que vôtre mérite charme les esprits. C'est peut-être un peu me flatter, mais

vous ne ſçauriez faire honneur au
Ouvrages de perſonne qui ſoit ave
un reſpect plus profond que moy

MONSIEUR,

Vôtre trés-humble &
trés-obeïſſant ſerviteu

DIEREVILL

PERMISSION DU ROY.

OUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE; A nos Amez Féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de lement, Maîtres des Requêtes ordinaires de tre Hôtel Grand-Conseil, Prevôt de Paris, llifs, Senéchaux, les Lieutenans Civils, & tes nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT AN-BAPTISTE BESONGNE Imprimeur raire à Roüen, Nous ayant fait supplier de accorder nos Lettres de Permission pour l'imssion d'un Livre intitulé *Relation* en Prose & Vers *du Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou la Nouvelle France*; Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit BESONGNE, primer ou faire imprimer ledit Livre, en forme, marge, caractere, & autant que luy semblera, & de le vendre, ou faire ndre & debiter par tout nôtre Royaume, pen le temps de quatre années consecutives, à pter du jour de la datte desdites Presentes; ons défenses à tous Imprimeurs Libraires, & es personnes de quelque qualité & condition elles soient, d'en introduire d'impression ngere dans aucun lieu de nôtre obeïssance, à harge que ces Presentes seront enregistrées au long sur le Regître de la Communauté des imeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois de la datte d'icelles; que l'impression du sera faite dans nôtre Royaume & non ail; en bon papier, en beaux caracteres, conement aux Reglemens de la Librairie, & ant que de l'exposer en vente, il en sera eux Exemplaires dans nôtre Bibliotheque

Publique, un dans celle de nôtre Châtea
Louvre, & un dans celle de Nôtre trés-Ch
Feal Chevalier Chancelier de France le
Phelipeaux, Comte de Pontchartrain, C
mandeur de nos Ordres ; à peine de n
des Presentes, du contenu desquelles vous r
dons & enjoignons de faire joüir l'Exposant
ses ayans cause pleinement & paisiblement,
souffrir qu'il luy soit fait aucun trouble ou er
chement. Voulons qu'à la Copie desdites Pre
tes qui sera imprimée au commencement
la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à
riginal. Commandons au premier nôtre Hu
ou Sergent de faire pour l'execution d'ic
tous Actes requis & necessaires, sans autre
mission, & nonobstant clameur de Haro, Cl
te Normande de Lettres à ce contraires ;
TEL EST NOTRE PLAISIR. Donné à
sailles le vingt-sixiéme jour de Novembre l'a
grace 1707. & de Nôtre Regne le soixa
cinquiéme. PAR LE ROY EN S
CONSEIL. Et plus bas signé,

LE COM

Registré sur le Registre N. 2. de la Com
nauté des Libraires & Imprimeurs de Pa
pag. 278. n. 540. conformement aux Re
mens, & notamment à l'Arrest du Conseil
13. Aoust 1703. à Paris ce 6. Decembre 17
Signé,

LOÜIS SEVESTRE, Syn



RELATION DU VOYAGE DU PORT ROYAL DE L'ACADIE. OU DE LA NOUVELLE FRANCE.

JE vais commencer la Relation de mon Voyage du Port Royal de l'Acadie, ou de la Nouvelle France par un accident qui pensa me faire perir en montant dans le Navire qui devoit me porter. Il étoit à la Rade de la Rochelle à plus de deux lieuës de cette Ville, dans laquelle j'attendois le vent favorable pour partir.

Il devint bon le soir du vingt Aoust mil six cens quatre vingt-dix-neuf. Le Capitaine voulant en profiter, la saison n'étant déja que trop avancée, m'envoya querir dans la Chaloupe dés la Marée de la nuit. Je sortis de la Rochelle à la porte ouvrante, & j'allai me rendre à la Digue où la Chaloupe m'attendoit: J'entrai dedans, & quoy qu'il y eût six bons Matelots pour la conduire, ils ne laisserent pas de se fatiguer beaucoup, la Mer étant rude. Le Capitaine nous ayant apperçûs, & voyant que nous n'étions qu'à un quart de lieuë du Navire, fit lever l'ancre pour ne perdre point de temps: Pendant qu'il faisoit cette manœuvre, nous avancions toûjours, & nous arrivâmes bien-tôt au Navire sans beaucoup de peine; mais que nous trouvâmes de difficulté à l'aborder, quoy qu'il ne fît que floter! Les vagues qui se formoient entre luy & la Chaloupe, nous en écartoient sans cesse quand nous étions prêts de l'accrocher; enfin nous en vinmes à bout; mais nous n'en étions guéres mieux; les mouvemens que le Navire & la Chaloupe prenoient, ne nous donnoient pas le temps de monter à l'échelle: Le Capitaine qui en connoissoit la consequence pour moy,

ſçachant bien que je n'avois pas le pied marin, défendit à tous les Matelots de la Chaloupe d'en ſortir que je ne fuſſe dans le Navire; chacun fit de ſon mieux pour m'en donner les moyens, & ne me plaiſant point là, j'y aportois de mon côté tous mes ſoins: Le Capitaine croyant y reüſſir mieux que les autres, me tendit une corde que je ſaiſis d'abord, & la ſerrant bien fort de peur qu'elle ne m'échapât, je montai ſur le bord de la Chaloupe; mais je n'y eus pas ſi-tôt les pieds, qu'une vague me l'enleva de deſſous, & je demeurai pendu à la corde fort mal à mon aiſe, & en trés-grand danger d'être emporté par une vague, mes pieds touchant à l'eau. Je ne perdis point la tramontane, & ſongeant ſérieuſement à me ſauver du peril où j'étois, j'aperçûs un petit bord de planche, où j'apliquai le bout d'un pied, il me ſervit d'apuy, & à l'aide de mes bras, grimpant le long de la corde, je me mis bien-tôt à portée d'autres bras qui étoient tendus pour me ſecourir, & qui acheverent de me tirer d'affaire.

La corde aux Normands ſi funeſte,
Fut là pour moy d'un grand ſecours,
Le Ciel ne voulant pas ſi-tôt finir mes jours,
Qu'il prenne long-temps ſoin du reſte.

Les Matelots que j'avois laissez dans la Chaloupe, ne furent pas moins embarassez que moy pour en sortir, je ne craignois plus rien, & j'eus le plaisir de voir les plus allertes grimper avec autant de peine aux échelles des Haubans, que j'avois fait à une simple corde. Quand je me vis sur le pont du Navire au milieu de vingt-deux hommes d'équipage je me crûs en sûreté, & je ne songeai qu'à décrire le peril où je venois de me trouver.

C'est se consoler en Poëte ;
Tout peut exciter ses transports ;
Sa Muse toûjours trop folette
Se fait un jeu des maux de l'esprit & du corp

On apareilla, & l'on prit plusieur bordées pour tâcher de s'élever ; ma on y travailla vainement tout le jour le vent qui devint contraire ne nous per mit pas de passer les Pertuits d'Antioche nous y fûmes contraints de relacher, de revenir moüiller le soir au même lie d'où nous étions partis le matin. J'y pa sai la nuit assez tranquillement ; cepen dant le bruit du Gouvernail me chicai noit, & je ne dormis pas si à mon ai dans le Navire que je faisois dans n

chambre à la Rochelle. On remit à la voile dés le point du jour, le vent étant assez favorable, & en moins de trois heures de temps, nous allâmes plus loin que nous n'avions fait la veille en toute la journée, & nous perdimes bien-tôt la terre de vûë.

Ce jour se passa bien, quand je fus loin sur l'Onde,
Je pris plaisir à voir cette machine ronde
Que compose le Ciel & l'eau;
Qui n'auroit jamais vû la terre en son niveau
Auroit crû que nôtre Vaisseau
Marquoit le point central du Monde.

Le vent devint plus frais sur le soir, & grossissant peu à peu, il rendit la Mer assez rude pendant toute la nuit; les Matelots en eurent plus de peine, mais je ne m'en sentis point, je dormis fort bien jusqu'au point du jour, & alors une pluye abondante & continuelle se joignant à un vent furieux, sembloit vouloir égaler sa violence.

Nous soûtîmes long-temps leur choc impetueux,
Et ne pouvant tenir contre eux,

Nous fumes prêts, voyant nôtre peine inutile,
De relâcher à l'Isle-Dieu,
Nous ne pouvions alors choisir un meilleur lieu,
Son nom marquoit un sûr azile.

Dans cet embaras il en survint un autre plus à craindre ; un Navire qui fut chassé sur le nôtre par le vent qui le forçoit, nous fit aprehender qu'en se choquant tous deux, ils ne se brisassent l'un contre l'autre ; mais nôtre Capitaine fort habile homme, fit faire une si bonne manœuvre, & si à propos, qu'il évita le choc, & malgré le mauvais temps il tint toûjours la Mer.

Il fit bien, car le vent une heure après changea,
Et selon nos desirs nôtre Vaisseau vogua.
Dans une pareille disgrace,
Il ne faut pas d'abord se rebuter,
Car à force de tourmenter,
Le temps change en bonace.

Nous en fîmes l'épreuve, & tout le long du
jour,
Le vent étant assez propice,
Les Matelots aprés un penible exercice
Prirent du repos à leur tour.
La nuit ne fut pas moins favorable au Navire,
Et ne craignant aucun hazard,
L'Equipage en faisant son quart,
N'eut qu'à fumer, chanter & rire.
Le jour qui la suivit ne fut pas moins serein,
L'haleine des vents fut petite;
Nous n'eûmes que le seul chagrin
De ne pas aller assez vîte.

Pendant deux ou trois jours les vents ne soufflerent pas plus fort; on ne respiroit qu'un air frais, & sur la Mer un grand calme est aussi ennuyeux que la tourmente est fâcheuse, on voit le milieu entre ces deux excez.

A peine entendoit-on le murmure de l'Onde,
Tout nous invitoit au repos,
Je le goûtois aussi dans une paix profonde,
Bercé doucement par les flots.

A mon reveil je quittois ma cabane ;
Et la Pipe à la main campé sur le Gaillard
Je tirois la vapeur de la Nicotiane,
Et tranchois du Chevalier Bart.

Il n'y avoit pourtant point de Mousse qui ne sçût mieux que moy s'aquitter de cet exercice, je ne le faisois aussi que par amusement, & pour me donner des airs d'homme de Mer : Tout Novice que j'y étois, je m'abandonnois à la rêverie où jette d'ordinaire la vapeur de cette Plante Indienne, & je ne songeois qu'à considerer ce qui se passoit entre les Poissons ; je vis qu'il en étoit d'eux comme des hommes sur la terre ; les grands déclaroient la guerre aux petits, loin de mordre à nos hameçons qui flotoient sur une eau fort claire.

Le temps du jeu pour moy n'est pas le mieux
passé,
Que faire en pareille avanture ?
J'étois assez embarassé,
On ne sçauroit toûjours être dans la le-
cture,
L'esprit en est bien-tôt lassé.

Il faut que sur un Livre il prenne du relâche,
Ainsi qu'au travail fait le corps,
L'un & l'autre a certaine tâche,
Qu'il ne sçauroit passer malgré tous ses efforts.

Pendant qu'un si grand calme nous êtoit, le vent s'éleva un peu, & de-t si bon que nous fûmes bien-tôt dé-mmagez du retardement.

Nôtre Vaisseau sembloit voler,
peine tenoit-on sur la table la soupe ;
Mais nous avions le vent en poupe,
C'étoit de quoy nous consoler.
Celle soupe d'ailleurs n'est pas fort excel-
lente,
On ne perd pas beaucoup à n'en manger qu'un
peu,
C'est le seul appetît qui la fait ragoûtante,
Et sur la Mer les dents font feu.
On ne trouve jamais trop de sel, trop d'épîce
Dans les mets de chaque repas,
Et comme on fait peu d'exercice,
On devient bien-tôt gros & gras.

Lorsque nous avions un temps si fa-rable, les Germons se prenoient à nos

lignes avec abondance ; c'est un poisson d'un goût admirable, dont la bonté pourroit le disputer à celle du Saumon ; ils sont aussi assez ressemblans, sinon que le Germon est plus gros & plus court que le Saumon, & qu'il a des nageoires beaucoup plus longues.

L'utile & vray plaisir de le manger à table,
Et de l'assaisonner de toutes les façons,
Suivoit de bien prés l'agreable
De le prendre à nos hameçons.
On voyoit sur le gril encore fremir la dale
Paris n'en voit jamais de pareil en sa Halle
Il ne peut s'y porter, il est trop délicat ;
Pour manger la fraîche marée,
Et n'en poinr laisser dans le plat,
Il n'est que de courir l'empire de Nerée.

Il est bien juste que les Navigateurs trouvent quelquefois sur la Mer de quoy se consoler des peines qu'elle leur donne. Les nôtres étoient fort contents alors ils mangeoient tout leur soû de ce poisson délicieux à toutes sortes de sausses & le Navire alloit fort bien, sans qu'ils se fatigassent à changer de manœuvre. S Neptune les favorisoit toûjours de mê

e, ils ne trouveroient que du plaisir à ire avec luy leur fortune, & ils pour- oient mener leurs femmes aux Voyages e long cours.

On n'en verroit pas tant soupirer sur la terre
Pour le retour de leurs Epoux
Quand la Déesse de Cythere
Inspire dans leurs cœurs ses plaisirs les plus doux.

Le repos dont nous joüissions pen- ant un temps si commode nous coûta her; le vent devint furieux, & quoy qu'il ne nous fût pas contraire, il ne laissa as de nous tourmenter beaucoup.

La Mer s'éleva jusqu'aux nuës,
Nôtre Vaisseau prenoit le même cours;
Et suivant le torrent des vagues suspen- duës,
Ne faisoit que monter & descendre toûjours.
Ce changement nous vint dans une heure fâcheuse,
C'étoit sur le point de la nuit,
Où la Mer toûjours orageuse
Faisoit un effroyable bruit.

Je ne reposai point, & mon inquietude
Redoubloit à tous les momens,
Nôtre Vaisseau prenoit de certains mouve-
mens
Qui rendoient ma peine bien rude,
Nature patissoit, & bien loin hors des flot
J'aurois voulu goûter un tranquille repos.
Ah quelle nuit ! Je n'ose en retracer l'imag
Les cris des Matelots dans leur penible em-
ploy,
Sembloient à tous momens m'anoncer
naufrage
Qu'ils ne craignoient pas tant que mo
Je ne voyois point leur visage
Pour m'assûrer dans mon effroy,
Et y prendre un peu de courage.
Tandis que je craignois si fort,
Ils chantoient quelquefois, & faisoient u
accord,
Mais je ne prenois point leurs chants pou
de bons signes,
Et je m'imaginois n'entendre que des Ci-
gnes
Chanter à l'heure de la mort.

J'étoi

J'étois induſtrieux à faire mon martire,
Enfin après un long & rigoureux ennuy,
Le jour revint, mais il fut encor pire,
Bien loin de ramener le beau temps avec luy.
Helas ! il ne ſervit qu'à mieux faire paroître
Tous les dangers que nous courions ;
C'eſt ainſi que ſouvent on demande à connoître,
Des choſes qui ſeroient peut-être
Moins cruelles pour nous ſi nous les ignorions.

Pendant que j'avois tout à craindre de la part du temps, pour augmenter ma peine, & mettre le comble à nôtre malheur, on me diſoit encore que nous étions dans les Mers, où les Pirates de Salé faiſoient leurs courſes, & qu'ils étoient pour nous encore plus à redouter que les flots & les vents les plus furieux. Je vais peut-être trop ingénument avoüer ma foibleſſe, j'en eus peur, nous n'étions point en état de reſiſter à de telles gens, & je fis cette Priere pour la dire au Seigneur.

Grand Dieu, Maître de nos destins,
Conduis nous dans nôtre Voyage,
Et garde-nous dans ce Passage
D'être pris par les Saletins.

Dans cette affreuse tourmente, où je craignois de perir, j'admirois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient sans cesse l'eau passer à grands flots sur le pont du Navire sans s'en étonner davantage.

Ils n'en témoignoient pas avoir plus de chagrin,
Tout au contraire, ils n'en faisoient que rire,
Ce qui me fit une fois dire,
Je trouve un Matelot fait comme un Medecin.
En voicy la raison, la peut-on contredire ?
L'un ne croit son Navire en danger de perir,
Que dans l'instant fatal qu'il s'abîme dans l'Onde,
Et l'autre croit encor son Malade guérir,
Quand un moment aprés il est en l'autre Monde.

Je passai tout ce jour-là sans boire & sans manger, je n'avois goût pour rien, les Germons que je voyois manger aux autres avec beaucoup d'apetît, & que j'avois trouvez si bons auparavant, étoient devenus insipides pour moy, & ne me tentoient point du tout.

Je me trouvois dans ce hazard
Sans apetît prés de la Soupe,
Immobile, le vent en poupe,
Et fort triste sur le Gaillard.

En vain de tant de maux je voulus me défendre,
J'étois trop tourmenté des fureurs de la Mer,
Mon cœur fut forcé de luy rendre
Plus d'une fois un tribut fort amer.
Je ne sentis jamais une langueur de même,
Pour ne plus voir les flots je desirois la nuit,
Et dans l'obscurité de son horreur extrême,
J'étois impatient de voir l'Astre qui luit.

A peine commença-t-il à répandre sa

lumiere qu'on se mit à déferler toutes les voiles que les vents avoient obligé de serrer par leur violence, & ils devinrent ensuite si petits qu'on ne pouvoit voguer. Quelle inconstance! Mais il faut peu s'en étonner, ils sont trop accoûtumez à changer.

Les Germons qui avoient été comme nous tourmentez de l'orage, étoient dans ce calme fort affamez, & ils mordoient à nos ains d'une grande force: On en prit entre autres trois ou quatre d'une grandeur extraordinaire, & je puis dire sans exagerer, qu'un seul auroit pû suffire à nourrir dans un repas toute une Chartreuse.

A la Pêche on joignit la Chasse,
Un Râle de fort loin vint dans nôtre Vaisseau;
Il fût pris, & ce fait me parut si nouveau,
Que je crûs qu'il pouvoit tenir icy sa place.
Je fis dans ce temps doux une observation
Qu'il faut encore que je décrive,
C'est qu'aprés de gros vents quoy qu'un grand calme arrive,
La Mer garde long-temps son agitation.

Il semble que les vents ont penetré les Ondes,
Qu'ils les agîtent sourdement,
Et que dans un tel mouvement,
Les vagues n'en sont que plus rondes
Et s'étendent plus largement.
Après ces deux choses notées,
Je veux encore mettre en avant
Que les voiles ne sont jamais plus agitées,
Que lorsqu'il ne fait point de vent.

Ce jour-là se passa de la sorte, mais le soir le vent devint plus frais, & nous fit naviguer agreablement pendant toute la nuit ; ce bonheur ne dura pas plus long-temps, car dès le point du jour le vent changea, & l'ayant entierement contraire, nous n'avancions point du tout. Sur le soir on vit un Navire qui venoit à toutes voiles sur nous le vent en poupe : On crut que c'étoit un Saletin, & nous étions alors assez intriguez, ne pouvant éviter d'être pris par ces Barbares.

Ces Gens-là ne font nul quartier,
Et donnent trop forte besogne,
Mais c'étoit un Terreneuvier
Qui s'en retournoit en Gascogne.

Il nous le fit sçavoir par un vilain patois,
Avec une Trompette ou bien un porte-voix :
J'en eus quelque frayeur, elle sçut me
surprendre,
Je n'aimois point cet instrument,
Mais que sera-ce un jour d'entendre
La Trompette du Jugement.

Bien nous en prit de n'être pas plus mal rencontrez, car nous avions été forcez de mettre au fond de calle pour nous servir de l'Est quatorze canons dont nôtre Navire étoit monté. J'esperois que pendant la nuit je pourrois avoir quelque repos, la Mer étant fort tranquille.

Mais ce calme trompeur fut de peu de
durée,
Le vent au premier quart mit la Mer en
courroux,
Et sa grosseur demesurée,
Nous faisoit ressentir ses plus terribles
coups,
Je ne dormis non plus que l'Onde,
Le vent étant trop furieux,
Le Soleil revint éclairer tout le monde,
Sans que j'eusse fermé les yeux.

Le jour ne fut pas plus beau que la nuit, nous naviguions de tous côtez errant au gré des flots, ſans pouvoir trouver un azile contre leur fureur : On ne pouvoit ſe ſoûtenir ſur le pont du Navire à cauſe du grand roulis ; auſſi je pris le parti de me coucher tout le long du jour, j'étois tout malade, & ne pus prendre qu'une ſeule rôtie que je rendis preſque auſſi-tôt que je l'eus priſe.

La Mer me fit payer ce tribut de nouveau,
Et ce ne fut pas ſans triſteſſe ;
Je ne croyois pas que ſur l'eau,
Ainſi que ſur la terre on en payât ſans ceſſe.

N'ayant pour tout que le nom de Marin, j'enviois le courage de tous les Matelots ; ils voyoient ſans aucune peur les coups de Mer que je croyois capable de nous faire abîmer ; ils étoient frequens, & plus ils ſe réjoüiſſoient. Nous étions à la cape ; c'eſt-à-dire, que toutes les vôiles étoient ſerrées ; le Navire pour lors ne faiſoit que roûler ſelon les divers mouvemens que les ondes luy faiſoient prendre ; les Matelots n'étoient occupez à aucunes manœuvres, ils ne ſongeoient qu'à ſe mocquer & ſe rire les uns des

autres, selon ce qui leur arrivoit; tantôt les uns étoient entierement percez depuis les pieds jusqu'à la tête des vagues qui se répandoient sur eux; tantôt les autres étoient renversez & balotez comme une bale de paûme d'un bord à l'autre du pont; tout cela ne faisoit qu'exciter des éclats de rire qui faisoient autant de bruit que les coups de Mer. Ces Gens-là sont trop heureux dans le rude métier qu'ils font. On ne souffre dans les differens états de la vie qu'autant qu'on ne s'y trouve pas bien; les Matelots paroissent toûjours contents du leur, que leur faut-il plus? Ils boivent & mangent tout leur soû, sans s'embarasser d'où vient ce qu'ils dépensent. Quand ils sont fatiguez & moüillez quelquefois jusqu'aux os, ils n'en sont que plus allertes, & secoüant seulement l'oreille, ils vont changer d'habit, & se reposer si le temps le permet. Quand le jour est fini, & qu'ils ont bien soupé, après une courte Priere, ceux qui ne sont point du premier quart; c'est-à-dire, qui ne veillent point depuis huit heures du soir jusqu'à minuit, vont se coucher, & sans chandelle ils trouvent leurs hamacs aussi facilement que les Lapins trouvent leurs trous. Ils ne sont pas si-tôt agitez qu'ils

orment comme des Loirs, on tireroit
en tous les canons ſans les éveiller ; en-
n s'ils ſçavent bien boire & bien man-
er, ils ſçavent encore mieux dormir.
Quand on ne ſçauroit faire ni l'un ni
autre, qui n'enviroit point les avantages
l'on voit en eux ?

Pour moy je ne pouvois décrire
Que la longueur de mes ennuis,
Les jours fâcheux, les triſtes nuits
Que je paſſois dans le Navire.
En butte à cent perils divers,
Dont le moindre étonne & menace
De faire abîmer dans les Mers,
Ne voir que des goufres ouverts,
Quel champ pour un enfant d'Horace !
Quel éloignement du Parnaſſe !
Quel ſéjour pour faire des Vers !
Encor heureux d'en ſçavoir faire,
Quand j'étois entouſiaſmé,
Je ſongeois moins au vent contraire,
Et j'en étois moins allarmé.

Voir son Vaisseau poussé comme un ama
d'écume,
Allant par-tout au gré de la vague & d
vent
Sur le point de périr souvent,
En terme Matelot, ma foy la barbe
fume.
Pour tâcher d'éviter un destin si fatal,
Changer sans cesse de manœuvre,
Il faut se trouver à tel œuvre
Pour en connoître tout le mal.

J'en fis la triste experience penda
cinq ou six jours, avec trés-peu d'e
poir d'en sortir: Je faisois de mauva
sang, & Nature patissoit beaucoup;
n'avois jamais été sur Mer, c'étoit fai
une épreuve trop forte pour un cou
d'essay, je fremis encore d'y penser.

Il me l'avoit bien dit l'Illustre Thé
gene, *
Luy dont l'esprit penetre tout,
Que nous aurions des vents de bout
Qui nous feroient bien de la peine.

* *Mr. Begon Intendant de Rochefort.*

J'ay vû la verité de sa prédiction ;
Mais lorsque son pouvoir s'étend sur la
Marine,
Et qu'il desire en Vers une Relation,
Du voyage qui me chagrine,
Que ne commande-t-il à la Mer trop mutine
D'avoir moins d'agitation !
Ne me veut-il que des orages,
Des tempêtes, d'horribles vents,
Des coups de Mer, & de gros temps
Pour m'en voir tracer les Images ?
Helas ! Ils m'ont saisi de mortelles frayeurs;
Si nous avions dans ces malheurs,
Par le plus grand de tous traversé l'Onde
noire,
En eût-il pû sçavoir l'histoire ?
Il ne m'auroit fallu qu'un temps un peu trop
frais,
Sur le plus petit mal un Poëte exagere,
J'aurois pû pour remplir ses injustes sou-
haits,
Faire des ouragans d'un petit vent contraire,
Et nous serions tous satisfaits.

Comme les vents se succedent toû-

jours, il en vint un autre aprés ce mauvais temps, mais il ne nous servit pas beaucoup, le Ciel étoit seulement serain & sans nuage, & la Mer assez tranquille.

Je considerai l'Empirée,
Et je me confirmai que dans les plus beaux jours,
La Mer sçait emprunter toûjours
Sa plus grande beauté de la voûte azurée.
Le Ciel est le miroir de l'eau;
Elle est belle quand il est beau:
Que n'en est-il ainsi des Dames
Quand elles sont devant un beau Miroir,
Il leur épargneroit le chagrin de se voir
Le plus souvent de laides femmes.
Elles auroient toûjours une glace à la main;
Leur beauté n'auroit pas besoin des soins extrêmes
Qu'elles prennent soir & matin;
Mais tout seroit perdu, fieres de leur destin,
Elles prendroient des airs suprêmes,
On les verroit encore par un esprit plus vain
Plus Idolâtres d'elles-mêmes.

Dans ce calme si doux, que nous servoit de voir l'eau si belle ? Les vents se reposoient pour souffler ensuite avec plus de violence ; ils prirent pour se préparer à une nouvelle tempête ce beau jour & la nuit suivante.

Leur souffle étoit si pétulant,
Qu'il fallut au plûtôt carguer toutes les voilles,
Le Vaisseau n'étant plus soûtenu de ces toilles,
N'alloit qu'à la Cape & toûjours en roulant,
Il étoit le joüet de l'Onde,
Et nous étions les Spectateurs,
Et tout ensemble les Acteurs
Du plus triste rôle du Monde.
Suivant les mouvemens du flux & du reflux,
Nous prenions malgré nous une route contraire,
Je payois de frequens tributs,
Mais dans les mauvais temps c'est l'usage ordinaire.

Cette scene dura deux jours entiers, & autant de nuits, quelle Tragedie ! C'é-

toit trop, & pendant tout ce
rien n'entra dans mon corps;
sentois épuisé, toûjours renc
rien prendre, cela ne soûtien
tout les forces. La Mer devi
plus douce, nous n'avions pl
mal, & nôtre Capitaine nous
route, mais son esperance d'y
long-temps sans le secours d'ur
propre. Un Matelot affectan
ton de gravité, dit que le ver
manquoit, étoit dans quelq
mais pas un ne voulut courir
pour le chercher; il avoit env
re, & de faire donner à chacu
d'eau de vie, mais sa plaisanter
tit à rien. Un autre qui n'étoi
sérieux, pour se défendre de d
ses Camarades quelques coups
ritueuse liqueur, dit que le ve
viendroit point bon, qu'on n'e
le foüet à un Mousse; chacun
& ce qui fut dit, fut fait. San
sort, comme de coûtume en pa
casion, un de ces malheureux
qui avoit pris quelque chose à
lot, fut choisi pour victime,
un peu plus sévérement qu'il n
été, s'il n'y avoit eu rien contr
luy mit bas sa culotte gaudro

n le lia sur le bâton de la Pompe qui y servoit de Chevalet. Ayant le derere à l'air, le Pilote luy fit sentir les oups d'un martinet garni de plusieurs ordes toutes neuves, & pleines de nœuds. Aussi-tôt il cria comme un Aigle, demandant pardon, grace & misericorde e tout son cœur. Crie tant que tu vouras, encore plus fort, luy répondit le esseur frapant à tour de bras, ce n'est as là ce qu'il faut que tu dises, il faut rier Nord-Est, bon vent pour le Naire. Comme Pilote il devoit s'interesser u vent plus qu'un autre; alors le paure Patient cria de toute sa force Nord-Est, sans connoître peut-être encore es vents. Dans le même moment on le quitta, & on le laissa aller froter son derriere tant qu'il voulut. Venons au fait, le croira qui voudra, je ne m'arrête point à ces sortes de fadaises; mais le vent que l'on souhaitoit, se déclara bien-tôt, & nous en fûmes plus réjoüis que s'il étoit venu autrement.

Souvent le mal d'autruy pour d'autres n'est
qu'un jeu;
On est ainsi fait dans le Monde,
Mais qu'y gagnâmes nous? je connus que sur
l'Onde,
On fit bien du chemin, & l'on avança peu.

Il en eſt de la Mer ainſi que de la Terre ;
Elle a ſes monts, elle a ſes vaux,
Quand les vents ſoûlevent ſes eaux
Dans le vaſte ſein qui l'enſerre.
On y monte, & l'on y deſcend
De hautes Montagnes flotantes,
Et le cours inégal des vagues ondoyantes,
Ne portent que par bonds à l'endroit où l'on tend.
Si le chemin qu'on fait ſur la liquide plaine,
Se faiſoit en Pays uni,
On le verroit bien-tôt fini,
Et l'on n'auroit pas tant de peine.
Je regardois ces monts comme de hautes tours
Où l'on monte par des détours ;
Au ſommet on ne peut ſe rendre,
Qu'on ne faſſe beaucoup de pas,
On n'en fait pas moins pour deſcendre,
Et l'on ne ſe trouve qu'au bas.

Nous voguames de la ſorte pendant deux jours, le meilleur vent que nous pouvions deſirer, nous faiſant bien du

ıal pour être trop gros ; telle étoit la gueur de nôtre sort ; mais la Mer en evenant moins haute & moins forte s'aplanit, & rendit enfin son cours assez égal.

Nôtre Navire alors d'une vitesse extrême,
Fendoit les Ondes sans effort,
Les vents avec les flots nous paroissoient d'accord,
Et les Tritons, Neptune même,
Nous sembloient de concert nous conduire à bon port.
Aprés les mortelles allarmes
Que cause une Mer en couroux,
Quel plaisir étoit-ce pour nous
De n'y trouver plus que des charmes;
Nos jours n'étoient point menacez
D'une fin subite & terrible,
Et dans un état si paisible,
Nous ne songions plus guéres à nos perils passez.
Pour moy je me flattois de la douce esperance
De voir en peu de jours la pêche du grand Banc,
Et de faire bien-tôt en la Nouvelle France,
Quelques onces de meilleur sang.

Tout fait plaisir dans une pareille tente ; en ce temps-là un petit Cul-bl de terre vint se poser sur le bord Navire , &. je crûs que cet Oyseau noit nous anoncer l'heureuse & agr ble nouvelle que nous n'en étions loin. Pour en être plus certain, le leil ne fournit pas deux fois sa carrie que l'on jetta la sonde , croyant que l trouveroit le Banc Jacquet ; mais il riva le contraire , on le chercha en va l'erreur n'est que trop commune sur perfide & inconstant Element. N aprochions cependant toûjours du gr Banc si renommé Pêche de la Mo Aprés ces trois jours de navigati nous crûmes qu'il étoit à portée ; jetta la sonde , mais avec aussi peu succés qu'auparavant.

De cet abîme impénétrable
A la sonde comme à nos yeux ,
Si nous eussions tiré du sable ,
Nous aurions été trop joyeux.

Il fallut prendre patience dans l perance d'être plus chanseux le lendem mais on resonda encore aussi vainem que la premiere fois , on ne trouva

de l'eau ; & ce qui marquoit mieux nôtre mauvaise fortune, ce fut que le Sondeur cria terre en tenant le cordeau de la sonde.

Alors nous fîmes mille cris,
Pour en marquer nôtre allegresse,
Mais elle se tourna promptement en tristesse,
Le pauvre homme s'étoit mépris.
Quand il vit la sonde sans preuve
De ce qu'il avoit avancé,
Et qu'il ne crut plus être au Banc de Terre-Neuve,
Il parut tout honteux de l'avoir anoncé.

Il crut cependant avoir pris justement ses mesures ; que pouvois-je penser alors ? si je n'avois pas eu des Pilotes habiles & experimentez ; je n'aurois point douté que nous n'eussions mal pris la route, & que nous errions sur les Mers. Pour nous chagriner encore davantage, un vent contraire vint nous faire sentir sa fureur.

Il nous poussa bien loin pendant toute la nuit,
Il fallut mettre bas les voilles,
Jusqu'à ce que l'Astre qui luit,
Se montrât aprés les étoilles.

Mais le jour ne fut pas plus favorable pour nous, un grand calme ſucceda à la tempête qui ne nous permettoit pas de bouger d'une place.

Il ne fut cependant jamais de mouvement
Plus grand, plus fâcheux que le nôtre,
Nôtre Vaiſſeau ſans ceſſe alternativement
Roûloit d'un côté puis de l'autre.
Tout ſe briſoit, jamais je ne vis tel fracas,
Chaque piece étoit diſperſée,
Ma cave alors fut renverſée,
Mais la liqueur ne le fut pas.

C'eût été dequoy mettre le comble au malheur : Quel triſte ennuy n'étoit-ce point pour nous, de voir qu'aprés un temps rude, nous ne ſouffrions pas moins d'un doux ! Mais ce ne fut pas là-tout; dans le temps que nous attendions un bon vent, il en vint un des plus mauvais.

Un tel recit me deſeſpere,
Quoy, toûjours les mêmes Chanſons !
C'eſt avoir en trop de façons
Toûjours le même Thême à faire.

Ma Muſe nous devons nous taire,
Toûjours parler des mêmes faits
Sans y parler de nouveaux traits,
Tel recit n'intereſſe guére ;
Mais j'ay de mon Voyage entrepris le Journal,
Il faut l'achever bien ou mal.
Si j'étois Maître de la Scene,
On y verroit plus de varieté,
Tout en ſeroit mieux écouté,
Et j'aurois eu bien moins de peine.

Pendant deux jours ce vent contraire accompagné d'une grande pluye, exerça contre nous toute ſa rage.

Dans ce Navire vacillant,
Qui vers l'abîme toûjours penche,
Ne voir entre la vie & la mort qu'une planche,
Entendre dire au Matelot tremblant,
Qu'on eſt comme l'oyſeau tourmenté ſur la branche,
Tout cela n'eſt point régalant.

Voilà pourtant de quelle sorte
Nous nous trouvions le plus souvent
En butte à la fureur du vent,
Sans luy pouvoir fermer la porte.
Il n'est point un plus triste sort,
Dans de si grands dangers malheureux qui s'engage,
Sans cesse menacé d'un funeste naufrage;
On meurt de mille peurs sans mourir d'une mort.

Tout va mal quand la Mer est bien agitée, on ne sçauroit mettre la marmite, tout se répand, & rien ne peut cuire il faut que l'on se contente du Biscuit, ce n'étoit pas ma plus grande peine, mon cœur se soulevoit sur tout ce qui se presentoit sur la table : chacun mettoit ses mains au plat sans les laver, quoique l'eau ne manquât point, en disant que c'étoient des Humains les plus naturelles fourchettes.

Ce beau Rebus ne me ragoûtoit pas,
Et je faisois toûjours de fort mauvais repas.

J'avois sur tout horreur de la Gamelle ;
Quelle malpropreté de Linge & de Vaisselle !
Jamais on n'écuroit les plats
Qu'on entouroit d'un torchon gras,
Pour en empêcher la culbutte ;
Le plaisir que j'avois, c'étoit de voir dix bras,
Ne pouvoir sur la table en garantir la chûte,
Et porter sous la dent ce qu'ils prenoient à bas.
Mais n'en disons pas davantage,
Nous ferions mal au cœur à qui lira ces Vers
S'ils sont préservez du naufrage
Que l'on doit craindre sur les Mers.

Le vent devint un peu moins contraire, & on reprit route comme on put ; ce ne fut pas sans peine, & trois jours y furent employez, sans que cela nous servît beaucoup : Nous ne pûmes y demeurer, le vent & le calme tour à tour nous desesperoient, ce que l'un nous donnoit pendant la nuit, l'autre nous l'ôtoit pendant le jour, ce n'étoit pas pour avancer.

Dans ce temps-là il nous ſurvint u accident nouveau des plus à craindr Nôtre Navire faiſoit à moins d'une heu à peu prés deux pieds d'eau, c'étoit poi nous faire abîmer bien vîte. On fut d'a tant plus ſurpris de cet inconvenien que juſques-là le Navire n'avoit poi du tout pris d'eau.

On courut à la Pompe, & ſans auc relâche,
On fit pour la tirer d'inutiles efforts,
C'étoit des Matelots alors la ſeule tâche,
Mais il en rentroit plus qu'ils n'en mettoie dehors.
Nous fûmes tous ſaiſis de crainte & d'é pouvente,
On ſeroit allarmé pour moins,
Il fallût prendre d'autres ſoins
Dans une occaſion ſi triſte & ſi preſſante.
Alors le Capitaine homme ſage & prudent
Sçachant combien tant d'eau pouvoit êtr fatale,
Deſcendit dans le fond de calle,
Pour voir d'où venoit ce terrible accident.

Mai

Mais en vain il prêta l'oreille pour entendre
De cette eau le gargoüillement,
Cependant elle entroit toûjours abondamment,
La Pompe ne pouvoit tout rendre.
Voyant qu'au fond de calle il la cherchoit en vain,
Il entra dans la soute au pain,
Et si-tôt qu'il y fut, il en connut la source;
Nous aurions peri sans ressource,
Ou par les flots ou par la faim.

Dans une telle extrêmité chacun est pour son compte, & la plus prompte issuë est la meilleure. On fit venir aussi-tôt le Charpentier trés-habile homme de sa vacation; il vit le mal, & dés qu'il l'eut bien connu, il promit le remede; nous ne périrons pas par-là, dit-il, l'espoir qu'il en donna remit un peu mon esprit fort allarmé. Comme il n'y avoit point de temps à perdre il attacha promptement un échaffau flotant au droit de la soute où étoit le desordre, & s'étant fait descendre en chemise & en caleçon

sur l'eau, il vit une planche déjointe dont les clous avoient été arrachez un coup de Mer, ils tenoient encore planche, il les recogna comme il p & garnit de filasse & de suif l'ouve re qui avoit bien deux pieds de long. n'étoit pas assez, il fallut faire une pla de plomb pour mieux assûrer son ou ge ; pendant qu'on la figuroit de la n niere qu'il l'avoit demandée, on fit n tre le Navire à la bande, c'est-à-di sur le côté, afin de la mieux appliq Quand elle fut préparée, on la luy do au bout d'une corde ; mais il ne put mais venir à bout de la cloüer se Quand il croyoit fraper sur un cl une vague luy faisoit manquer son co & passoit souvent par-dessus luy. Voy qu'il souffroit beaucoup, & qu'il ne p voit pas long-temps resister à tant fatigue, quoy qu'il bût bien de l'Eau vie pour luy donner du cœur, on fit d cendre un Matelot avec luy pour aider ; quand il en fut secondé, le tra alloit mieux, & en deux heures de ten le desordre fut reparé. Cet accid nous arriva le vingt-cinquiéme jour Septembre ; je n'en perdrai jamais souvenir.

Ce malheur ne fut pas sans un grand bien pour
nous,
Par le plus grand bonheur du monde,
Un grand calme regnoit sur l'Onde,
Sans cela nous périssions tous.
La source de l'eau fut tarie,
Le Navire n'en faisoit plus,
Celle qu'il renfermoit retourna dans son flux,
Et nous croyions joüir d'une nouvelle vie.
Enfin, en quatre jours nous fûmes sur le
Banc,
Aprés une fatigue extrême,
Et de bon cœur je payai mon baptême
D'une piece de métail blanc.

Ceux de l'Equipage qui n'avoient jamais passé par là, n'en furent pas quittes de la sorte : On n'en excepte personne, c'est une coûtume établie parmi les Matelots, & on fait jurer à tous ceux qu'on baptize de ne jamais manquer de baptizer eux-mêmes ceux qui ne l'auront pas été, quand ils se trouveront avec eux aux passages, où cette Cérémonie doit être observée, & qu'on leur marque

le Navire ſans rompre ſon ain ; quand on le voyoit à une braſſe dans l'eau, on s'armoit de gaffes pour l'acrocher ſi-tôt qu'il étoit à la ſurface, & c'étoit tout ce que deux hommes pouvoient faire que de le tirer juſques ſur le Pont.

Ce Poiſſon a bien fait de ſe mettre en
pleine eau,
Il eſt d'une grande dépenſe,
Une Moruë entiere dans ſa panſe,
N'eſt pour luy qu'un petit morceau,
On le vit pour plus d'une avec trop d'é-
vidence.

La tête en eſt graſſe, doüillette & trés-excellente ; on tire un ſuc des os qui ſurpaſſe la délicateſſe de la plus fine moëlle ; les yeux qui ſont auſſi gros que le poing ſont encore admirables, & les bords des côtez que les Pêcheurs appellent les Ralingues, ne ſont pas moins délicieux.

S'il étoit pris par les Diepois,
Et qu'on pût à Paris le voir dans ſa cuiſine,
On s'en lécheroit bien les doigts,

Les Bourgeois auroient bien la mine
De n'en tâter qu'aprés nos Rois ;
Mais ce n'est pas pour eux que le Ciel le destine,
C'est pour les Matelots, & dans des plats de bois.

Ils n'en mangent que les endroits que
r marquez ; ils rejettent le corps à la
:r , comme trop massif pour engraisser
Moruë ; il est bien juste qu'elle le
nge aprés sa mort , puis qu'étant
ant , il la court sans cesse , l'attrape &
lle toute entiere sans la mâcher ; il
t point de Poisson plus gourmand.
us ne la voulions pas si fraiche , on
loit un peu , & on la gardoit un jour
deux , elle en étoit meilleure , quoy
elle ne laissât pas d'être trés-bonne
s avoir pris sel , mais il en falloit bien
nger à toutes sausses : nous en pre-
ns assez pour cela , bien que nous ne
hassions qu'en chemin faisant , & par
rises.

e croyois sur le Banc voir cent vaisseaux divers
Former une Ville flotante ,
Et déclarer la guerre aux Habitans des Mers ;

J'en vis seulement six répondre à mon
attente,
Mais je vis par milliers des Habitans des
Airs
De mainte espece differente.

Les plus communs sont des Fauquiets, ainsi nommez par les Normands ; on en voit quelquefois des milliers ensemble, ils sont plus gros que des Pigeons, ont le bec crochu comme les Perroquets, le dos gris, & le ventre blanc. D'autres les apellent Happe-foye, & ce nom leur convient mieux ; car lorsque l'on jette en pêchant celuy de la Moruë à la Mer, il faut voir avec quelle fureur ils se jettent dessus ; ils y sont si acharnez qu'ils viennent à l'envi l'un de l'autre tout contre le Navire pour le prendre à mesure qu'on le jette. Ils y sont quelquefois attrapez, & la maniere dont on se sert pour cela est assez plaisante. Au bout d'une perche on attache un Cerceau autour duquel est lié un petit filet en façon de poche, on le jette sur eux, & comme la Mer en est couverte, il en demeure souvent quelqu'un dedans.

Voicy dequoy surprendre, étant tirez de
l'Onde,
Et sur le Pont du Navire étendus,
Ils font pour en sortir des efforts superflus,
Quoy qu'ils volent des mieux du monde.

Il faut aparemment que de leur nature ils ayent le pied à l'eau, & que les vagues les élevent assez pour être soûtenus de la quantité d'air qu'il leur faut pour le vol. C'est une matiere à occuper les Physiciens. Je vis d'autres Oyseaux qu'on apelle des Poules, & ausquelles on donne encore le nom de Paloudres; peut-être parce qu'elles sont fort pesantes au vol; elles sont bien plus grosses que les autres, mais en moindre quantité. Leur couleur est d'un brun forcé, & elles courent aussi le foye avec beaucoup d'ardeur.

Des rayons argentez bien rangez sur leurs
aîles,
Et qui marquoient quelque beauté,
Firent naître chez moy la curiosité
De les voir de plus prés, & de tirer sur
elles.

D'un côté je me satisfis,
Et cela fut fait assez vîte,
J'en fis culbuter six en six coups tout de
suite,
Mais ce fut tout ce que je vis.

Je les faisois tomber trop loin du Navire, & il n'avoit pas l'honnêteté d'attendre ; en vain les Matelots s'empressoient de les acrocher avec les gaffes, elles échapoient toûjours.

Chagrin des malheurs de ma Chasse,
Où j'avois fait des coups si beaux,
Je remis mon fusil en place,
Et laissai vivre les Oyseaux.

On m'avoit fait peur des abords du grand Banc, & je croyois y trouver la Mer terrible par les mouvemens que je m'imaginois que ses ondes devoient faire pour monter & descendre cette Montagne cachée sous les eaux qui passent par-dessus ; mais elle étoit pacifique, & nous fûmes cependant trois jours à traverser cet endroit-là. Quand nous fûmes assez loin du grand Banc, on jetta la sonde plusieurs fois pour voir si on trouveroit

la terre, ce qui se rencontra ; & on remarqua qu'elle étoit tantôt plus élevée, & tantôt plus profonde : aux endroits les plus creux on trouvoit de petites pierres rondes comme des Noisettes, & aux moins profonds un gravier sablonneux.

Avant que de quitter ce séjour des Moruës,
Les Lignes par plaisir furent encor tenduës,
A quatre-vingt brasses d'avant,
On en prit cinq ou six d'une grandeur extrême,
Et plus grosses qu'auparavant ;
Le Terroir étoit bon pour les nourrir de même.
Les Pêcheurs fatiguez ne les y cherchent pas,
Ce seroit un profit de les prendre si belles ;
Mais on ressentiroit des peines trop cruelles
A les tirer d'un lieu si bas,
Il faudroit avoir de bons bras,
Et des forces toûjours nouvelles.

Deux jours aprés, on voulut encore sonder, mais en vain, on ne trouva plus fond. Il s'éleva des bruïnes si épaisses qu'on ne se voyoit pas sur le Navire, & nous les eûmes pendant trois jours.

Le Soleil les chassa par sa vive clarté ,
Et nous vîmes bien-tôt sur un bord é
Les Sauvages Côteaux de la Nouvelle Fr
Le *Te Deum* à l'instant fut chanté
Pour en marquer nôtre réjoüissance
C'étoit un spectacle nouveau
Qui dissipoit nôtre tristesse ;
Quoyque des Matelots le chant ne
pas beau ,
Je n'entendis jamais avec plus d'allegr
Ny l'Illustre Rochois , ny la belle More

Nous n'eûmes que de loin une si agreable , & deux jours aprés il f déchanter. Un vent des plus impétu nous éloigna beaucoup , & agîta te blement la Mer : Quoique ce vent r fît assez de peine , je ne veux pas cep dant m'en plaindre , il nous en au fait bien davantage s'il avoit chassé n Navire vers la Côte.

Nous étions encor loin du Port
Qui devoit nous servir d'azile ,
Mais j'aurois bien voulu voguer le long du b
Et voir si ce Terroir est desert ou fertile ,
Pour en faire icy mon Raport.

Le vent qui nous avoit si éloignez de la terre, fut suivi le lendemain d'un autre qui nous permit de nous en raprocher, & nous vîmes de loin dix Bâtimens Anglois ocupez le long de cette rive à pêcher.

Le calme sur le soir nous fit faire de même,
Et nous vîmes que le Poisson
Qu'on cherche sur le Banc mordoit à l'hameçon
Avec une fureur extrême.

Nous aurions pû en couvrir le Pont en peu de temps, & sans nous fatiguer, la Mer n'ayant pas en ce lieu-là beaucoup de profondeur : C'étoit vis-à-vis le Port de Sainte Helene, nous l'aprîmes la nuit par un bâtiment Anglois que la Lune nous fit découvrir. Quand le jour fut venu, on vit un fort grand Pays de Bois, & on courut le long du Rivage jusqu'à Midy : Nous allions bien ; mais un vent capable d'intimider les plus hardis Navigateurs, nous força de chercher un bon moüillage, & de nous mettre à l'abry de ses coups. D'ailleurs le Bois & l'Eau commencerent à nous manquer, on mettoit pour huit jours la marmite : fortes

raisons pour relâcher, trop de
tout à la fois menaçant nôtre vie ;
fûmes tout au hazard nous jetter à
boüeton, dans la Carte, Bayese
sur la Côte de l'Acadie, où nous
vâmes bien-tôt les secours dont
avions besoin.

Ce Havre est de grande étenduë,
La nature d'elle-même y forme un
Bassin,
Et l'on voit tout au tour le verd
Sapin
Faire un effet agreable à la vûë.
Nous vîmes sur ses bords une Habitati
Pour faire sécher la Moruë
D'une telle construction
Qu'elle pourroit bien être à Mansa
connuë.

Elle étoit longue comme la moit
Mail de Paris & aussi large, bâti
une belle Greve le long de la Rivi
à telle distance que l'eau pût passer
dessous, quand la Mer est dans son p
& entraîner ce que l'on jette d'inuti
la Moruë. Qu'on s'imagine voir un l

de bois bâti sur terre avec de gros arbres fichez bien avant du côté de l'eau, sur leurs extrêmitez d'autres pieces de bois de travers bien emboëtées ; qu'on se represente le même ouvrage moins haut du côté de la terre, parce qu'elle étoit en Talu, & sur tout cela de jeunes Sapins assez long pour porter sur les deux côtez, pareillement arangez l'un contre l'autre, & bien cloüez par les deux bouts sur les pieces de bois qui les soûtiennent, & on sçaura ce que c'est cette Machine que les Pêcheurs apellent un Dégras. On étend la Moruë dessus bien ouverte pendant l'Eté, la tournant & retournant sans cesse pour la faire secher, & la rendre telle qu'elle doit être, & qu'on la voit en mille lieux du monde où elle se porte aisément. Cette Habitation étoit sans Habitans, elle avoit été faite avant la derniere guerre par des Pêcheurs François qui s'étoient établis là pour une Compagnie qui n'y fit pas son compte.

Si-tôt qu'on eut moüillé je me fis mettre
à terre,
Plancher que j'atendois depuis un si long-temps,
Des Outardes, des Cormorans
M'inspirent le desir de leur faire la guerre.

Mais en vain je courois dessus ;
Ils me fuyoient encore plus vîte,
Ou bien ils se cachoient dans l
d'Amphitrite,
Tous mes pas étoient superflus.
Je m'animai sur le Rivage
A tirer du petit Gibier ;
Un pareil bruit dans ce Quartier,
Etonne le Peuple Sauvage ;
C'étoit sans le sçavoir un peu me haz
Car en faisant ma caravane,
Je passai prés d'une Cabane,
D'où cette Nation eût pû me canard

Les Sauvages n'ont pas l'âme si
le ; nos Matelots allant sur le soir
Fontaine pour faire de l'eau, renc
rent deux de ces gens-là d'un n
fort doux ; ils avoient cependant le
che & leur fusil pour armes ; je les
sans doute allarmez, & ils craig
d'être surpris ; c'est pourquoy i
toient mis en état de défense ; qui
roit pas fait comme eux dans un
conjoncture ? Ils se tinrent devan
Gens en bonne & résoluë conten

mais si-tôt qu'ils firent connoître qu'ils étoient François, les Sauvages mirent aussi-tôt les armes bas.

Ils voulurent par là, je croy, faire comprendre,
Qu'à nôtre grand Monarque ils étoient tous soûmis,
Ils se parlerent sans s'entendre,
Et se quitterent bons amis.

Trois de leurs Principaux vinrent le lendemain de grand matin nous rendre visite dans un petit Canot d'écorce, leur compliment fut court; & cependant je n'y pûs répondre un mot.

Mais je leur fis si bon visage,
Qu'ils en parurent tous contens;
Ce n'est pas être si Sauvage
De visiter ainsi les Gens.

Pour les régaler de quelque chose de meilleur, ce qu'ils venoient peut-être chercher, je les fis bien déjeûner en Viande & en Poisson; ils croquoient le Biscuit du meilleur apetît du monde, & beuvoient l'Eau de vie avec un grand

délice, moins sobrement que nous, ils en sont alterez, & je crois qu'ils auroient bien vuidé ma Cave sans en être soûs. Je remarquai en eux une action qui m'édifia beaucoup; c'est qu'en se mettant à table, ils firent dévotement leur Priere, & le Signe de la Croix, & en sortant ils rendirent grace avec la même pieté.

Ils portoient à leur col chacun un Chapelet
En maniere de Scapulaire,
Avec un petit Reliquaire
Cousu dans un morceau de Drap, ou de Droguet.
Ils avoient reçû le Baptême,
Leur peché d'origine avoit été lavé
Par un Prêtre d'un zele extrême,
Que la mort depuis peu leur avoit enlevé.
Par un Signe ils firent comprendre
Qu'ils l'avoient enterré dans un Bois d'alentour,
Je voulus dés le même jour
Par curiosité m'y rendre.
Je n'y fus pas si-tôt que je vis son Tombeau.
Il étoit fait de pieux couverts d'écorce d'arbre,
Voûté, plus long que rond en forme de berceau

Le corps étoit couvert, au lieu de quelque
Marbre,
De Cailloux proprement arrangez au niveau.
Enfin les plus contents du monde,
Ils sortirent de nôtre bord,
Et pour nous témoigner leur joye & leur
transport,
Ils tirerent un coup qui retentir sur l'Onde.
C'est peu, dira quelqu'un, il falloit trois
saluts;
Ils n'avoient qu'un Fusil, pouvoient-ils faire
plus?

Je leur avois donné de la munition pour m'atraper du Gibier, & ils m'en auroient aporté sans doute, mais le vent s'étant rendu favorable la nuit suivante, pour sortir de ce Havre où nous avions pris tout ce qu'il nous falloit, nous apareillâmes dés le matin pour continuer nôtre route. Nous crûmes le long de la Côte que ce bon vent nous conduiroit jusqu'où nous voulions aller; mais aprés nous avoir portez jusqu'à la porte, un autre vent nous empêcha d'entrer.

Les Vents sont des Demons empre
mal faire,
Pour Tyran chacun a le sien,
Le meilleur à quelqu'un ne fait jam
bien.
Que pour être à d'autres contraire
Quel Portier! Je ne puis m'en tair
Quel maudit Portier de malheur!
Un Suisse avec sa Halebarde
Ne feroit pas si bonne garde
A la porte d'un grand Seigneur;
On pourroit le gagner, & le rendre
table
Pour Or, ou pour Argent; mais luy
pour le Diable.

Celuy qui vint si mal à propos s'
ser à nôtre entrée dans le Port,
jetta bien loin sur les Bords du Men
ou de l'Isle Gravée. Il nous sembla
voulût pendant trois jours nous ba
au tour de ce rivage; mais enfin a
nous avoir donné tant d'exercice, il
permit d'aller moüiller au Port Ro
lieu de nôtre destination, & où

fîmes cinquante-quatre jours à nous rendre.

Je reconnus des bords de l'Onde,
Que ce Port n'étoit pas le mieux nommé du monde,
Je fus pourtant ravi de me trouver dedans,
Bien loin à l'abry de tous les vents.
Les Humiers hauts avec audace,
Nous nous aprochions de la place,
Si je puis luy donner ce nom,
Quand par des cris aigus qui sortoient d'un Dragon,
On nous fit l'horrible menace
De nous couler à fond par des coups de Canon.

Ce Dragon étoit un Navire de Roy qui avoit aporté de Rochefort les Provisions de guerre & de bouche necessaires à Plaisance, & au fort de la Riviere Saint Jean; mais pendant qu'il nous menaçoit, il avoit plus de peur que nous; les Officiers & les Matelots se mirent tous sous les armes, & voicy pourquoy: Ils avoient apris par quelques Sauvages, qu'un Forban alloit & venoit sur la Côte,

& que s'ils ne prenoient garde à
il pourroit bien leur joüer d'un tour.

Cet avis étoit salutaire,
Ils craignoient plus ses coups, que ceux
vent contraire,
Et quand ce que l'on craint cause une g
peur,
On croit toûjours le voir, rien n'est
ordinaire;
Ils nous firent le deshonneur
De nous prendre pour un Corsaire.

S'ils avoient pû pointer les Ca
contre nôtre Navire, ils nous aur
fort mal traitez, dans leur terreur
nique ils auroient sans doute fait ca
ge, & nous auroient peut-être fait
mer sous leurs coups.

Pour allarmer comme eux tout le
Sauvage,
Et pour en apeller le Peuple à leur besoin
Si-tôt qu'ils nous virent de loin,
Leur foudroyant Canon étonna le
vage.

Ils tirerent trois coups à charge de boulet,
Le dernier seulement de nous se fit entendre,
Etant à la portée au plus du Pistolet,
Ils auroient mis nôtre Navire en cendre.
J'avois pensé périr avant que d'y monter,
Le Ciel, le juste Ciel, voulut bien m'en défendre,
Il me fit encore éviter
Un si funeste sort avant que d'en descendre.

Pendant qu'ils craignoient de la sorte, il fallut cependant moüiller un peu au-dessus d'eux, & que nôtre Capitaine fit mettre la Chaloupe à l'eau pour aller à leur bord calmer dans leurs cœurs une crainte si vaine, sa presence les eut bientôt rassûrez, & ils ne se battirent qu'à coups de Verre. Pendant ce temps-là les Habitans avoient porté dans les Bois à leurs cachettes leurs meilleurs effets. Quand nous fûmes descendus à terre, & qu'ils sçûrent que nous étions de leurs amis, Nous vîmes les Charettes revenir toutes chargées. Je considerai la situation du lieu qui me parut assez belle : Le


Terrain du Port Royal peu
demi-lieuë de long, & presq
large. Les maisons qui sont
sus, & assez loin les unes des
sont que des Chauvieres for
sillées, avec des cheminées d
spectacle ne me plaisoit point
& je me disois dans mes Réfle
tiques.

Dans quel Pays Sauvage, ô
venu!
Rien ne s'offre à mes yeux qu
des Rivieres,
Des Masures & des Chauviere
De l'état de ces lieux j'étois mi
Comment y faire résidence!
Quel image de pauvreté!
Je suis déja bien soû de la Nou
Avant que d'en avoir goûté,
Que j'y vais faire penitence
De la Vieille que j'ay quitté!

Deux Commis qui devoient
avec moy pensoient de même
mandai l'Eglise que je ne pou
connoître, n'étant pas autrem

les autres maisons, & que j'aurois ôt prise pour une Grange, que pour Temple du vray Dieu : Comme j'y s pour le remercier de la grace qu'il roit faite d'être arrivé heureusement, rçûs Monsieur le Curé qui venoit levant de moy ; nous nous fimes des plimens reciproques, ensuite dequoy le conduisit à l'Eglise, & me fit l'honr de me presenter de l'Eau-benite : is ma Priere, & aprés cela Monsieur Curé me fit entrer dans sa chambre meublée, qui est au bout de l'Eglise, tenant contre l'ordre des Presbiteres. ne regala de plusieurs sortes de Pommes que je trouvai fort bonnes, quoyque ivages. C'est un fort honnête homme a beaucoup de mérite & de zele pour Paroissiens, & qui fait dans l'Acadie onction de Grand-Vicaire de Monseieur l'Evêque de Quebec. Il m'acomgna pour voir une maison que je loüai, e avoit servi auparavant d'Eglise, toit la plus grande du lieu, elle étoit mposée de trois pieces en bas, de greers dessus ; & d'une cave maçonnée us la piece du milieu. Je trouvai que serois assez bien logé pour le Pays. e ne vins pour l'habiter que trois ou uatre jours aprés mon arrivée, je me

promenai, & conſiderai plus partic
ment ce qu'il y avoit à voir da
lieux.

De quel côté qu'on puiſſe regarder,
Le Terrain en eſt agreable,
L'entrée en eſt étroite & facile à garc
On y pourroit conſtruire une Ville
nable.
Sur un haut entouré de deux petits l
La Place en ſeroit fort jolie,
Et là, chaque famille enfin mieux ét
Y pourroit trouver des attraits.
Dans ces Marais, le Bœuf ſçait t
Charuë,
Ils fourniſſent de Bleds les Peuples
lieux,
Plus loin on voit des bois d'une
étenduë,
Dont les arbres divers élevez juſ
Cieux,
Font par tout douter à nos yeux
S'ils ſortent de la terre, ou tombe
la nuë.

Deux Rivieres dont ce terrain est presque environné ne font pas un spectacle moins charmant à la vûë. La premiere qu'on apelle de Dauphin, est large comme la Sene; elle vient de sept ou huit lieuës au-dessus du Port Royal, & des deux côtez il y a des Habitations éloignez plus ou moins les unes des autres. Il y a par endroits d'assez belles prairies le long de son cours. Au-dessous du Port Royal il y a de même encore des Habitations sur cettte Riviere, & quelques Courts aussi-bien plantées de Pommiers qu'en Normandie, avec cette difference que ces arbres ne sont pas greffez. Ces Habitations vont presque jusqu'à une Isle qu'on apelle l'Isle aux Chevres, & qui est distante d'une lieuë du Port Royal. Au-dessous de cette Isle la Riviere forme le Bassin qui va jusqu'à la Mer; il a environ deux lieuës de long & une de large, il est parfaitement beau, & l'on trouve par tout bon moüillage. Deux Redoutes à chaque côté du Passage en pourroient défendre l'entrée qui n'a pas plus de cent-cinquante pas de large. L'autre Riviere qu'on apelle du Moulin, & qui va se répandre dans celle que je viens de marquer, n'a pas plus d'une lieuë de long, & est beaucoup plus étroite que

l'autre. Il y a trois Moulins dessus, à Bled, & deux à Planches, avec tr ou quatre habitations. Le flux mo jusqu'au haut de celle-cy, & ne va si loin dans l'autre à cause de sa longue Ce Pays-là est assez fertile, il proc toutes sortes de Legumes & assez Fruits, du Bled suffisamment, & y a Chair & Poisson, des Volailles, toutes sortes de Gibier, mais j'en par rai plus amplement quand je le conn trai mieux.

Je faisois assez bonne chère,
J'avois porté de bon vin de Bordeaux,
En le bûvant je ne songeois plus guère
Aux dangers que j'avois encourus sur eaux.
A terre on a bien-tôt oublié la misere
Que la Mer cause en son trajet;
C'est une peine de le faire,
C'est un plaisir de l'avoir fait.

Lorsque je me trouvois dans un é si paisible, & que je croyois ne dev plus craindre la fureur des vents, le p terrible qui fût jamais ne pouvant ex

sa cruauté sur nous, sembla vouloir n déchaîner avec plus de violence sur tre Navire dans le Port. Il n'en fut nais un si grand dans le Pays, selon veu trop veritable des plus vieux Haans. Il souffloit avec tant d'impetuoé qu'il brisa les Cables du Navire à ıncre. Une Barque qui y étoit attaée, & dans laquelle on avoit déchargé ıtes les marchandises dont j'avois la rection, pour les porter le lendemain Magazin, ne put pas en soûtenir le oc, elle fut renversée, & coula bas.

Quel triste accident! quel dommage!
Des Matelots presque noyez,
Qui s'étoient sauvez à la nage,
Vinrent encore tout effrayez,
M'anoncer ce fâcheux Naufrage;
C'étoit au milieu de la nuit,
Je ne dormois point dans mon lit,
Pendant un si grand vent, pouvois-je être tranquille?
J'en entendis plûtôt leur bruit,
Et du sommeil alors j'abandonnai l'azile.

Je pris pour y courir le chemin le plus cou
Mais que me servit de m'y rendre ?
Pour voir clair il fallut attendre
Que l'Aurore mouvrît la barriere du jou
Elle ne fut que tard, mais que trop tôt o
verte
Pour un spectacle si fâcheux ;
De la Barque & des biens entassez da
son creux,
Dans le moment je crûs la perte.
Il n'en parut qu'un bout & le mât à m
yeux,
Jamais tel accident ne survint dans ce
lieux ;
Je descendis plus bas, & je vis sur la Rive
Des Bariques & des Balots
Poussez & brisez par les flots,
Je crûs le reste à la Dérive.
Quelle peine ! quel embaras
Dans un naufrage aussi funeste !
Pour sauver du débris le déplorable
reste,
Quatre jours ne suffirent pas.

Nous n'avions à basse Marée
Que deux heures à ménager ;
Ce n'étoit pas assez, dans un si grand danger,
Il eût au moins fallu d'un long jour la durée,
Ce fut un embaras nouveau
Lorsque l'on fit sécher toutes les Marchandises,
Il les fallut d'abord laver à la douce eau,
Les exposer à l'air par diverses reprises,
Et le temps pour cela ne fut jamais moins beau.
Si-tôt qu'on les avoit quelquefois étenduës,
Il les falloit ôter, quels mouvemens divers !
Quelle dépense jointe à tant de maux soufferts !
Combien en eut-il de perduës ?
Lorsque j'y pense, helas ! Moy-même je me perds.
L'Ouragant sans pareil, l'échouëment du Navire,
De toute éternité nous étoient reservez,
Quel étrange malheur ! je ne puis trop le dire,

Concevez-le si vous pouvez,
Il est plus aisé qu'à décrire.
Il ne falloit plus qu'un Forban,
Dont les Pirates pleins de rage,
Seroient venus inspirez par Satan
Piller ce qu'on avoit retiré du naufrage.
Que dis-je ? Peut-il être un si cruel destin
Peut-être serions-nous mêlez dans le buti
Mais sommes-nous exempts d'un sort si
plorable ?
Quand j'y pense, je sens un trouble ép
ventable,
Et la Plume en tremblant me tombe d
main.





RELATION DES MANIERES TANT DES HABITANS QUE DES SAUVAGES DE LA NOUVELLE FRANCE.



APRE'S avoir décrit les divers mouvemens de la Mer & des Vents, & tout ce qui m'arriva dans ma Traversée de la Rochelle au Port Royal l'Acadie, il faut que je fasse maintenant le Recit de tout ce que j'ay remarqué dans le Pays.

Théagene l'attend, j'en ay fait la promesse,
Si je ne luy dis rien dans l'ardeur qui me presse
Qui puisse contenter sa curiosité,
Son cœur n'a pas moins de bonté
Que son esprit a de délicatesse.



Disons d'abord que trois se
tations sont le partage d'un si g
& que les Habitans de ces li
les mêmes occupations. Le P
est la premiere, & je n'ay rie
au Plan que j'en ay fait. La sec
les Mines & Beaubassin. La
Je n'ay point été à ces deux
ainsi je n'en ferai point la D
je sçai seulement que les Min
sent plus de Bled que tout l
Pays par le dessêchement qu'
ses Marais qui sont assez ét
que les Habitans du Port R
établi leurs enfans dans les
qu'ils y ont achetées pour
Pays & le rendre fecond; ils
en tout cela fort bien. A l'égar
bassin, qu'on nomme ainsi p
tion, c'est l'Habitation la moi
& qui produit aussi le moins.
de tous ces lieux est égal à
France, c'est presque le mê
l'Eté y est aussi chaud, mais
est plus froid: Il y neige pr
jours dans cette saison, & le
soufflent sont si froids qu'il
visage; on n'ose sortir penda
drilles, c'est le nom que les
donnent au temps quand il nei

eaucoup tout à la fois. Si les neiges y ondoient comme en France par des dégels, il n'y feroit pas plus froid : mais lles durent sept ou huit mois sur la erre, & particulierement dans les Bois, & c'est ce qui en rend l'air si glacial.

De ce séjour les Habitans
Où chacun pour vivre travaille,
Ne laissent pas d'être contens ;
On ne leur parle point ny d'Impôts ny de
Taille,
Ils ne payent quoy que ce soit,
Chacun sous un rustique toit
Vuide en repos sa Huche & sa Futaille,
Et se chauffe bien en temps froid,
Sans acheter le Bois denier ny maille :
Où trouve-t-on des biens si doux ?
Ce Pays pourroit être un Pays de Cocagne,
S'il avoit seulement un Côteau de Cham-
pagne,
Il seroit le meilleur de tous.

Mais on n'y fait que de la Biere avec des sommitez de Sapin, dont on fait une

forte décoction qu'on entonne dans
Barique où il y a du Levain & d
Melasse, qui est une espece de Syro
Sucre de couleur de Raisine. Tout
fermenté ensemble pendant deux ou t
jours : Quand la fermentation est pa
les matieres se rassoient, & l'on boi
Liqueur claire qui n'est pas mauva
mais la plus ordinaire boisson est l'E
& ceux qui ne boivent pas autre cho
ne laissent pas d'être vigoureux, &
resister au travail, parce qu'ils mang
beaucoup, & qu'ils ne travaillent
toûjours.

L'oysiveté leur plaît, ils aiment le repos
De mille soins fâcheux le Pays les délivre
N'étant chargez d'aucuns Impôts.
Ils ne travaillent que pour vivre.
Ils prennent le temps comme il vient,
S'il est bon ils se réjoüissent,
Et s'il est mauvais ils patissent,
Chacun comme il peut se maintient.
Sans ambition, sans envie,
Ils attendent le fruit de leurs petits travau
Et l'aveugle fortune en les rendant égaux
Les exempte de Jalousie.

Da

Dans ce Pays les Habitans
Se donnant au travail peu de grandes fatigues,
Font à leurs femmes maints enfans,
Car ils n'ont point d'autres intrigues.
De la vertu c'est le séjour,
Elle est bien rare ailleurs dans le temps où nous sommes;
Les Femmes n'ont rien pour les Hommes,
Si l'hymen ne permet l'amour.
Il leur inspire seul ses amoureuses flâmes,
Et je puis dire à leur honneur,
Que la sagesse & la pudeur
Sans pouvoir sur trop d'autres Femmes,
Pour regner dans ces lieux ont passé dans leurs Ames.
Un Pere, une Mere chez eux
Ne gardent pas long-temps une Fille nubile;
La garde cependant n'en est pas difficile,
Selon leurs volontez elle regle ses vœux.

Si quelque tendre Amant vient déclarer
feux.
Et que la Maîtresse y réponde,
L'hymen les unissant tous deux,
Ils n'ont plus qu'à peupler le Monde;
C'est ce qu'ils font aussi le mieux,
Ne partageant point leur tendresse,
Dés les premiers transports de la ve
Jeunesse,
Ils font bien des enfans jusqu'à ce qu
soient vieux.

Deux couples voisins, & bien unis p
l'amour & l'hymen, ont fait à l'envy l'
de l'autre chacun dix-huit Enfans to
vivans, c'est être fort habiles en ce m
tier; cependant un autre couple a é
jusqu'à vingt-deux, & en promet enco
davantage.

Plus qu'ailleurs on s'y mes-allie,
On ne regarde point à la condition,
Dans son transport on se marie,
Rien ne rebutte, tout est bon,

Le Noble dans sa Couche, ou plûtôt sa Cabane,
Pour étendre sa race admet la Païsanne ;
Et lorsque par un coup fatal,
La Parque vient couper le Lien Conjugal,
Et que sans nul égard l'Homme Noble elle emporte,
La Veuve moins sensible à la Mort qu'à l'Amour,
A son premier état faisant un prompt-retour,
Reprend un Mary de sa sorte.
Par cette nouvelle union
Elle perd le titre de Dame ;
Pour contenter sa passion,
C'est ainsi qu'en fait une Femme.
C'est sçavoir le secret d'avoir pour Heritiers
Des Nobles & des Roturiers.
On voit de même aussi par la Foy Conjugale,
Une Fille de qualité,
Plûtôt que de rester Vestale,
Avec un Roturie[illegible]re sa dignité.
Malgré l'Alliance inégale,
On veut avoir posterité.

Presque dans toutes les familles on voit cinq & six Enfans, & souvent beaucoup plus; il faut voir comme la marmaille y fourmille; & si l'on ne va point là comme ailleurs en Pellerinage pour en avoir, ils se suivent de prés, & l'on diroit qu'ils sont presque tous d'un même âge.

> Dans un Pays qu'on va rarement secourir,
> Et qui souffre souvent la derniere misere,
> On s'étonne de voir que le Pere & la Mere
> De leur petit travail en puissent tant nourrir.

Mais c'est la richesse du Pays, quand ils sont en état de travailler, ce qu'ils font de bonne heure; ils épargnent à leurs Peres des journées d'hommes qui coûtent là vingt-cinq & trente sols, & cela va à une dépense qu'ils ne sçauroient faire. Il en coûte beaucoup pour accommoder les terres qu'on veut cultiver, celles qu'ils apellent Hautes, & qu'il faut défricher dans les Bois ne sont pas bonnes, le grain n'y leve pas bien, & quelque peine que l'on prenne pour le faire venir par des Engrais dont on a trés-peu, on n'y recüeille presque rien, & on est quelquefois contraint de les abandonner. Il faut pour avoir des Bleds dessécher les

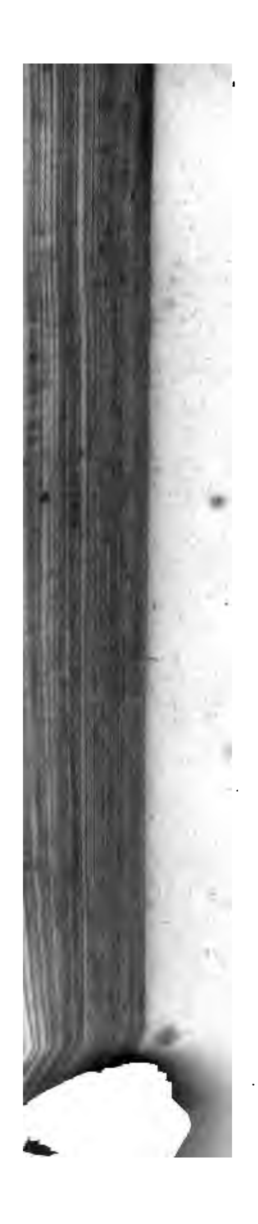
is que la Mer en pleine marée inon-
: ses eaux, & qu'ils apellent les
es Basses ; celles-là sont assez bon-
mais quel travail ne faut-il pas faire
les mettre en état d'être cultivées ?
'arrête pas le cours de la Mer aisé-
; cependant les Acadiens en vien-
à bout par de puissantes Digues
apellent des Aboteaux, & voicy
ient ils font ; ils plantent cinq ou six
de gros arbres tous entiers aux
its par où la Mer entre dans les
is, & entre chaque rang ils cou-
d'autres arbres de long les uns sur
itres, & garnissent tous les vuides
a avec de la terre glaise bien battuë,
'eau n'y sçauroit plus passer. Ils
nt au milieu de ces Ouvrages un
i de maniere qu'il permet à la marée
, à l'eau des Marais de s'écouler
on impulsion, & défend à celle de
er d'y entrer. Un travail de cette
e qu'on ne fait qu'en certains temps
i Mer ne monte pas si haut, coûte
coup à faire, & demande bien des
ées ; mais la moisson abondante
i en retire dés la seconde année,
que l'eau du Ciel a lavé ces terres,
mmage des frais qu'on a faits. Com-
iles apartiennent à plusieurs, ils y

travaillent de concert : Si ce n'étoit qu'à un Particulier, il faudroit qu'il payât les autres, ou bien que dans d'autres travaux, il leur donnât autant de journées qu'on en auroit employé pour luy, & c'est comment ils s'accommodent ordinairement entre eux.

Faisons icy l'Apologie
De divers Habitans de la vaste Acadie,
Ma Muse, il faut s'en aquitter,
Et nous ne sçaurions trop vanter
Leur adresse & leur industrie.
Sans avoir apris de métiers,
Ils sont en tout bons Ouvriers,
Il n'est rien dont ils ne s'aquittent,
Cent besoins divers les excitent
A se donner ce qu'ils n'ont pas,
De leur laine, ils se font Habits, Bonnets & Bas.
Ne se distinguant point par de nouvelles modes,
Ils portent toûjours des Capots,
Et se font des Souliers toûjours plats & commodes
De peaux de Loups-Marins & de peaux d'Orignaux.

De leur lin, ils se font encore de la Toise,
Enfin leur nudité par leur travail se voille.
Quand l'esprit de l'invention
N'opere rien dans leur cervelle,
A voir seulement un modelle,
Ils trouvent tout aisé pour l'execution;
C'est comme faire un Vers à moy, quand j'ay
la rime:
Loin de les rebuter l'ouvrage les anime,
De mille differens ils sont venus à bout,
Je n'aurois jamais fait si je décrivois tout.

Pour prouver leurs talents, je vais dire seulement un Ouvrage où j'eus quelque part. Ils n'avoient de leur vie vû construire ny Barque, ny Chaloupe; & cependant dés qu'ils sçûrent que j'avois envie de faire pêcher de la Moruë, pêche qui leur étoit inconnuë jusques alors, ils en construisirent fort bien, & ils entreprirent avec succés de les conduire sur la Mer. Enfin ils entreprirent tous la pêche dans l'attente d'y faire du profit. Je leur donnois par là moyen de gagner mieux leur vie, & moy je trouvois mon compte à prendre leur Poisson. Sur la fin de l'Hyver ils se mirent à faire leurs



Chaloupes qui avoient bien
de quille pour aller courir
tirer de son fonds dequoy, é
leur petite fortune, & dés le
on ne voyoit par tout sur
Bâtimens occupez à prendre
ter de la Moruë à des maga
servoient de rien, & que je
leur faire encore plus de p
payer leur Poisson je leur a
d'avance tous leurs besoins,
bien qui se répandoit sur tout
il étoit bien juste aussi qu'il
gé, car le Pere, la Mere &
s'étoient engagez à cette pê
laquelle ils trouvoient le mo
quiter de leurs dettes, & mo
être payé. Je vis pendant le
& l'Eté s'aller & mettre en
trente milliers de Poisson; au
na-t-on au Port Royal par re
ce le titre de Pere des Pêch
pêchoit presque autant qu
dans l'Isle de Terre Neuve
avoit de difference, c'est qu'
pas secher la Moruë, & qu
toit en verd, ce qu'on n'avoi
vû dans ce Pays-là. Il faut av
n'y étoit pas si propre, ny si
celle du grand Banc; mai

es raisons pour ne la pas faire accommoder autrement. Enfin j'eus de ces Habitans pendant six mois plus de Poisson qu'une ancienne & illustre Compagnie établie dans ces lieux pour la pêche sedentaire, n'en a pû tirer en vingt ans.

Disons encor plus à la gloire
De tous ces Habitans, ils l'ont bien merité,
Ne finissons pas leur Histoire
Sans y mettre un beau trait de leur fidélité.
Cent fois la Nouvelle Angleterre,
La plus voisine de leur terre,
A voulu les soûmettre & ranger sous sa loy;
Ils ont plûtôt souffert tous les maux de la guerre,
Que de vouloir quitter le parti de leur Roy.
De tous leurs Bestiaux le carnage,
De leurs maisons le brûlement,
Et de leurs meubles le pillage,
C'étoit des Ennemis le commun traitement.
Dans quel temps marquoient-ils avoir tant de constance?
Dans le temps même que la France

Ne pouvoit pas les soulager,
Et qu'on leur promettoit une entiere assistance,
S'ils avoient bien voulu changer.
Ils ne se laissoient point aller à cette amorce,
Ils ne vouloient point être Anglois,
Et de tout leur courage ils défendoient leurs droits;
Contraints de ceder à la force,
Tous vaincus qu'ils étoient, ils demeuroient François.

Les Anglois s'étant enfin rendus maîtres de leur Patrie, établissoient des Gouverneurs qui leur procuroient tout ce qu leur étoit necessaire, tant pour la vie que pour le vétement; mais ne pouvan avec tout cela gagner leurs cœurs, & ne se trouvant pas trop en sûreté ave eux, ils se retiroient, & abandonnoien la partie.

C'est ainsi qu'avec fermeté
Leur zele pour Loüis s'est toûjours fa connoître;
Que de Peuples réduits à leur extrémit

Pour être plus heureux auroient changé de
Maître!
Le repos & la liberté,
Dont depuis un long-temps sous la France
ils joüissent,
Peut-être bien les affermissent
A luy garder toûjours tant de fidelité.
Mais lorsque de l'autre côté,
Je regarde le bien qu'ils en pouvoient
attendre,
Et que malgré leur pauvreté,
Ils n'ont jamais voulu s'y rendre,
Quand l'interêt sur l'Homme a tant d'autorité,
Et qu'on en voit peu s'en défendre,
Je croy que pour leur Prince un amour pur
& tendre,
Sur l'attrait du profit l'a toûjours emporté:
Leur mérite est plus grand, & je ne puis
comprendre
Comment ils ont tant resisté.

Dans un si grand Pays où le Commerce devroit être ouvert à tous pour l'établir, pas un Habitant n'ose négocier,

s'il entreprend quelque chose, même avec ceux du Pays d'une Habitation à l'autre, on le trouble par un beau prétexte, mais specieux, & qu'un vil interest suggere toûjours, on luy prend ses bâtimens, & on rend ainsi des lieux qui pourroient devenir fertiles, toûjours deserts. La Cour n'a jamais été bien informée de ce qui s'y passe, peut-être le sera-t-elle bientôt, & que tout y changera de face. Nous n'entendons rien au Commerce, bon François que je suis, faut-il que je l'avouë icy, & qu'en dépit de moy je donne des loüanges aux autres Nations! Nous sçavons mieux qu'elles prendre des Villes, toute l'Europe en est témoin, mais nous ne sçavons pas si bien établir des Pays.

Nous n'avons en cela jamais fait de jaloux,
Ce n'est point là nôtre genie,
En matiere de Colonie,
Les autres l'emportent sur nous.
Voyons la Nouvelle Angleterre,
Bâton pour le Commerce aujourd'huy sans égal,
Qui trafique sans cesse avec toute la Terre,
Etoit moins autrefois que n'est le Port Royal.

Qui

Qui nous retient ? Qui nous empêche
De traverser toutes les Mers,
Et de tirer aussi de cent Climats divers,
Les retours précieux d'une abondante Pêche.
N'avons-nous pas des Vaisseaux & des Ports,
Pourquoy n'allons-nous point negocier sur l'Onde,
Et puiser dans son sein les immenses Tresors
Dont elle enrichit tant de Monde ?
Quel bien ne reviendroit-il pas
Du Bois & du Poisson que produit l'Acadie ?
On formeroit de l'un, Madriers, Courbes, Mâts,
L'autre satisferoit aux besoins de la vie.
Elle serviroit d'Entre-Port
Entre les Isles & la France,
Et de pauvre qu'elle est s'enrichiroit bien-tôt,
En se procurant l'abondance.
Les Habitans iroient trafiquer sur les flots,
Et pourroient ruïner le riche & grand Commerce,
Qu'avec tant de succés l'Anglois voisin exerce,

Et feroient pour leur Prince en
Matelots.
Mais ce n'eſt point là mon affai
Laiſſons [illegible]utres ce debat,
C'eſt à nos Miniſtres d'Etat,
A remplir leur grand miniſtere ;
Souvent ils ne font pas d'état
De ce qu'on leur fait voir par le
Vulgaire ;
Cependant les Acadiens,
Je ne ſçaurois encor m'en taire
Exigeroient d'eux les moyens
De ſe tirer de leur miſere.

S'ils commerçoient, ils ne pas ſi oiſifs pendant la plus granc de l'année ; car aprés avoir en leurs terres & fait la recolte, i preſque rien à faire, par bonh tervalle eſt petit entre ces deux au commencement du Printer ſeme les Grains, & ſur la fin on moiſſonne. Ce n'eſt pas coı France où l'on ſeme ordinairem le mois d'Octobre, pour ne recüi dans le mois d'Aouſt ſuivant. L

: pourroient pas y passer l'Hyver sans
iourir à cause de sa rigueur. Pendant
ette rude saison, & même de l'Autom-
e, quelques-uns vont faire la chasse
ux Martres, aux Renards, aux Lou-
res, aux Castors, aux Ours, aux Ori-
gnaux ou Elans; mais ils trouvent à cette
chasse bien moins de ce j'ay dit de mal,
& c'est cependant comme ils passent leur
temps.

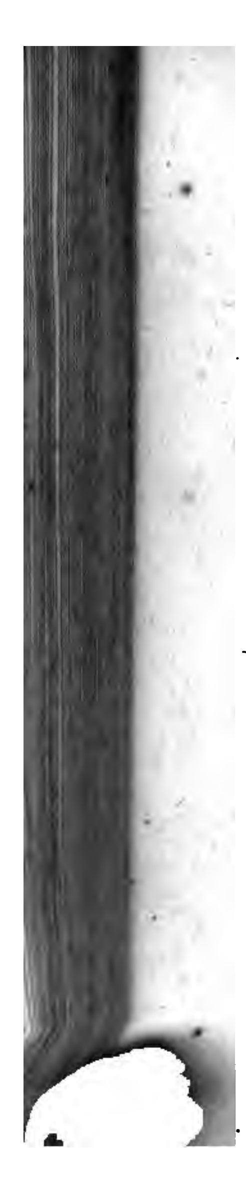
Lorsque les Loups Marins dans le premier
des mois
Vont faire leurs petits à terre,
Ils peuvent leur faire la guerre,
Et profiter assez par de sanglans Ex-
ploits.
Sur un Roc spacieux environné de l'Onde,
S'assemblent tous ces animaux,
Pour mettre des petits au Monde,
Qui ne vivent que dans les eaux.
Les Habitans peuvent s'y rendre
Du Port Royal dans un seul jour,
Mais il faut doucement descendre,
Et se poster vîte à l'entour.

Les Chasseurs n'ayant plus de mesures prendre,
S'avancent sur le Roc d'un gros bâton armé
Et par le bruit qu'ils font entendre,
Les animaux sont allarmez,
Par leurs plis leurs Mer tâchent de se défendre
De ces Chasseurs à leur perte animez ;
Mais étant là comme enfermez,
Quelques chemins qu'ils puissent prendre,
Ils sont dans leur route assommez.

Peres, Meres, Petits, tout s'enfuit pêle mêle,
Mais on rend vains tous leurs efforts,
A droite, à gauche sur leurs corps,
Les coups tombent drû comme grêle.
Pour peu qu'ils soient bien assenez,
Et qu'on les frape par le nez,
C'en est fait, la Bête demeure,
Par tels coups elle perd les sens,
Et quelquefois en moins d'une heure,
On en abat cinq ou six cents.

Ces animaux dont les peres & les meres

ıelquefois aussi gros que de petits
, & les Petits comme des Veaux ;
s gras à lard, sont fort pezans, &
t que roûler, ne pouvant courir
ırs pieds qui sont fort courts, &
n nageoires, & les Chasseurs ont
temps qu'il faut pour les arrêter
frapant, comme j'ay dit. D'ailleurs
e servent point de leurs dents pour
ndre, quoy qu'ils en soient assez
ırnis, & qu'ils ayent la tête fort
, & faite comme celle d'un Veau ;
ont que des cris, mais impuissans
ıe terribles. Cette Chasse est aussi
le qu'elle est utile, & on la fait à
frais. Quand on a aporté ces ani-
on en leve la graisse qu'on fait
pour en tirer l'huile, qui est la
re de toutes à brûler ; & qui se
mieux. La peau sert à faire des
s aux Habitans comme aux Sau-
; on en couvre des Bahurs en
. & ailleurs ; les vieux Loups
r l'ont tachetée de noir & de blanc
& les jeunes l'ont toute blanche ;
les uns & des autres est fort court.
rd de la viande, ceux qui aiment
t sauvagin en peuvent manger,
est un fort méchant ragoût, quel-
usse qu'on y fasse.



Parlons de ce que les Acadi
mieux, & dont ils font ord
leur nouriture. Ils sont assez di
leur manger, ils choisissent l
des, quoyque ce ne soit pa
des plus delicates dont ils u
ne leur semble si bon que le la
s'en rebuter, ils en mangent
par jour, ils le preferent aux
aux Lapins, dont on trouve
dans les Bois; aussi ne leur font
se que pour les vendre.

Je ne m'en trouvois pas trop
Ce qui déplaît à l'un, est à l'aut
Les Perdrix me sembloient d'u
mirable,
Et souvent à vil prix j'en faisoi
Je les trouvois enfin bien meil
France,
Celles d'Auvergne & d'Angou
Ne sont pas à mon goût d'une
lence,
Et si j'avois à faire choix
Dans un festin entre les trois,
Celle de l'Acadie auroient la p

Mais quand je vante leur bonté,
Disons des autres l'avantage,
Elles ont bien plus de beauté,
Que de femmes voudroient avoir un tel partage !

Une chose est encore à dire en faveur de nos Perdrix, c'est qu'elles sont bonnes toute l'année, & que les Acadiennes perdent dans le fort de l'hyver tout leur fumet ; c'est un grand dommage, car elles sont plus excellentes que les nôtres, elles sont encore quasi du double plus grosses. Elles ne changent jamais de couleur, soit qu'elles soient encore en perdreaux, ou qu'elles soient devenuës perdrix, particulierement les femelles qui sont toûjours toutes grises.

Un brun obscur s'y mêle, & faisant un émail,
Il les rend quelques peu plus belles,
Leur queuë est assez longue & forme un Eventail
Qui pourroit avoir cours dans les modes nouvelles.

Elle est large, & les rend plus legeres
La nature pourtant leur fit de
aîles ;
Une hupe leur sert de petit parasol,
Leurs pieds sont bien garnis d'un d
& mol.
Et les mâles ne sont differens des fem
Que par une cravate au col.

Elle est assez ample, & la coul
est changeante, comme celle de
de Pigeon. Elles perchent sur les a
& battent des aîles quand elles e
en amour. Elles font assez de brui
battement d'aîles, pour se faire en
de loin par les Chasseurs qui les
suivent. Quand elles sont de comp
& qu'il y en a plusieurs sur un arb
les jette toutes à bas l'une aprés
à coups de fusil, sans que le bruit
fait pour faire tomber les premier
en aller celles qui restent. Quand la
est par tout couverte de neige, &
les ne trouvent plus de petites gr
elles ne mangent que le bourgeo
arbres, & c'est ce qui les rend m
& sans goût.

Faisons des Lapins la peinture,
Puis qu'avec les Perdrix nous les faisons
trouver;
Mais avant d'en parler, changeons-en la
nature,
Ils sont Lievres sans doute, & je veux le
prouver.
Ils ne se terrent pas, ils gîtent sur la
dure,
Et ne font rien que deux petits,
Leur chair est encore noire, & c'est trop
pour conclure
Que c'est l'espece que je dis;
Ainsi que les saisons ils changent de pa-
rure,
Dans l'Hyver ils sont blancs, & dans l'Eté
tout gris.
D'où vient ce changement? Quelle méta-
morphose!
L'imagination en est elle la cause,
Lors qu'à ces animaux pendant plus de six
mois,
Partout éparse dans les Bois,

La neige ne fait voir que sa blancheur extrême,
Non, non ce changement n'arrive point de même,
Car suivant la même raison,
Ces Lievres verdiroient dans la verte saison.
Je veux à tout hazard dire ce que j'en pense;
Le froid fait là sentir toute sa violence,
Il agit sur les poils de tous ces animaux,
Et reserrant enfin tous leurs petits touyaux,
Il empêche le cours des sucs qui les nourrissent;
Et par ce défaut ils blanchissent.
Ce systême est si vray que ces poils ne sont blancs
Qu'autant que les Hyvers sont grands;
Et lorsque le Printemps ranime la nature,
Dilatant les conduits que l'Hyver a bouchez,
Par de nouveaux sucs épanchez
Ces poils reprennent tous leur premiere teinture.

Il leur arrivoit pendant la rigueur de
yver un autre changement qui me
agrinoit, ils ne trouvoient à manger
e du Sapin, & leur chair en prenoit
fort le goût, que quelques sausses
'on y fit, on ne pouvoit le luy ôter.
pardonnois alors aux Habitans de
n point faire leurs ragoûts; ils ne
it jamais si bons que ceux de France,
ils diffèrent d'eux encore, en ce qu'ils
t les oreilles & la queuë plus courtes,
qu'ils ne sont pas si grands. Mais je ne
uvois excuser ces Gens-là de ne pas
ner le Veau, ny l'Agneau; on n'en
it jamais paroître sur leurs tables, ils
laissent devenir Bœufs &. Moutons.
s jettent de ces derniers la tête, les
eds, les rognons & la fressure à leurs
chons les plus nombreuses de leurs
tes, & les tripes mêmes des Bœufs
en sont pas exemptes; mais la chair de
chon étant leur favorite, je ne m'éton-
ois pas de les voir donner à ces ani-
aux, ce que les hommes mangent bien
lleurs.

Ils regardent les Champignons,

Comme le plus grand des Poisons,

Ils ne feront par là jamais leurs femmes
veuves ;
Je passois cet article, ils avoient leurs
raisons,
Trop de Gens en ont fait de fâcheuses
épreuves,
Pour moy, je les trouvois fort bons.
J'en mangeois tout mon soû sans être malade;
Avec quelque pitié chacun me regardoit;
Ils n'aiment pas plus la Salade,
Et tout cela m'accommodoit.

A l'exception des Artichaux & des Asperges, ils ont en abondance toutes sortes de legumes, & tous excellens. Ils ont des champs couverts de Choux pommez, & de Navets qu'ils conservent toute l'année. Ils mettent les Navets à la cave, ils sont moëleux & sucrez, & beaucoup meilleurs qu'en France ; aussi les mangent-ils comme des Marons cuits dans les cendres. Ils laissent les Choux dans le champ aprés les avoir arrachez, la tête en bas & la jambe en haut : la neige qui vient les couvrir de cinq ou six

pieds

eds d'épais les conſerve ainſi, & on
en tire qu'à meſure qu'on en a beſoin;
ne laiſſe pas d'en mettre auſſi à la
ve. Ces deux légumes ne vont jamais
ns le pot l'un ſans l'autre, & on en
t de plantureuſes ſoupes avec de groſ-
pieces de lard. Il faut ſur tout avoir
aucoup de Choux*, car les Gens n'en
ngent que le pignon, & les Cochons
reſte pendant tout l'hyver, c'eſt leur
ique nourriture, & ces goulus ani-
ux dont ils ont beaucoup, ne ſe con-
tent pas de peu. Il y a de certaines
es le long de la Riviere Saint Jean, où
le coûte rien à les nourir pendant l'Eté,
une partie de l'Automne, les Chênes
les Hêtres y étant communs. Dés le
intemps on y jette ſept ou huit Truyes
ines, elles y mettent bas leurs petits
i s'engraiſſent des fruits des arbres que
y marquez; lorſque l'hyver commen-
elles les ramenent à l'habitation, &
n'a que la peine de les tuer pour les
ttre au ſaloir: Ces petits Cochons
t excellens en petit ſalé, & il faut
r là pour en manger de lait tant ils
t délicats; c'eſt un plaiſir d'en voir
bandes dans la ſaiſon: ils ſont plus
rts & plus petits que les nôtres.

Le Bœuf falé pourroit encor tout
Se rencontrer dans le faloir,
Mais des Acadiens la fortune e
Ils ne sçauroient tous en avoir.

Quelques-uns plus à leur aiſ
autres, & dont les familles ſo
breuſes, tuënt quelquefois un B
ſalent ; le plus grand & le plus
vaut que cinquante francs en
deux ſols la livre, c'eſt un prix
la viande en eſt merveilleuſe ; c'
mage qu'on ne puiſſe toûjours
de fraîche faute de monde pou
la conſommation. Les Bœufs vo
dans les Bois toutes ſortes d'he
les rendent d'un goût admirabl
n'en reviennent que lorſque les
goüins, où les couſins les chaſſe
de les piquer. On les tuë ordin
au commencement de l'hyver,
ſalle en morceaux pour toute
J'en fis mettre un au ſaloir ſelon
du Pays, ne pouvant pas fair
ment, & mes Commis & moy
trouvâmes fort bon juſqu'à la fin.
bec qui eſt plus au Nord que

.oyal, on ne le saie point, on le coupe
ır morceaux plus ou moins gros selon
famille. Quand ils sont bien gelez on
; met dans des tierçons, & ils se con-
rvent ainsi jusqu'au mois de May sans
dégeler, & on le mange jusques-là
ûjours frais. Les Moutons y sont en-
re admirables, & ne sont pas moins
ands que ceux de Beauvais; ils sont
core à juste prix, les plus beaux tout
ıs. ne valent que huit francs; mais
nme on les garde pour en avoir la
ıe, on en vend peu. Ils ne sont com-
: les Bœufs ordinairement gras que
ıs l'Automne, à cause du peu d'her-
qui croît sur les Terres Hautes, où
lement ils peuvent aller paître. On
tuë point de Vaches, on y aime
p le lait, & c'est peut-être ce qui
pêche les Habitans d'aimer le Veau,
si-tôt qu'on l'ôte à la Mere, sa ma-
lle ne donne plus rien, telle est la nature
; Vaches de ce Pays-là.

La Volaille n'y manque pas,
Mais dequoy sert-il qu'elle abonde?
On garde les Poulets pour servir aux repas
De nos Negocians sur l'Onde.

Si l'on veut en manger parfois,
On regrette ce qu'il en coûte,
L'argent qu'on y met en dégoûte.
Ils sont moins chers chez les Guerbois.

Le Gibier y est assez commun en certains temps, & alors on fait fort bonne chere. La Chasse aux Canards & aux Cercelles, aux Outardes & aux Oyes y est fort particuliere par la ruse dont on se sert pour les attraper.

Quand ce Gibier est loin sur l'Element liquide,
On aproche du bord, & l'on se cache bien,
Et l'on fait promener un Chien,
Qu'un instinc admirable guide.
Le Gibier qui le voit sauter, caprioler,
Aprés quelque bâton qu'il jette en l'air sans cesse,
S'aproche de luy sans voler,
Pour voir tous ses tours de souplesse.

e Chien pour l'amuser sçait si bien son
métier,
u'il l'attire toûjours auprés de l'em-
buscade,
ù son Maître caché, d'un coup d'Arque-
busade,
Fait un carnage du Gibier.
Voilà la Chasse de la Côte,
Qui fournit de Gibier chaque Hôte.
Dans l'Automne & dans le Printemps;
tels en un seul jour en ont dans leurs
chaumieres,
us qu'en mille autres lieux certains Nobles
du temps,
'en ont en tout un an dans leurs Gentil-
hommieres.

st dans ces Lieux Sauvages que le
it vivre bien des Gens de Gibier;
'Hyver & l'Eté on n'en trouve
, le grand froid luy fait abandon-
es lieux, il glace les Rivieres &
ics, il n'y sçauroit trouver dequoy
, & dés que les chaleurs commen-
il va faire ses petits ailleurs.

Par malheur où j'étois on n'en voyoit
tant,
Et dans ces lieux la Chasse est rud
difficile;
Pour s'en faire un plaisir utile,
Il faut être Sauvage, ou du moins Habit
Il faut se traîner dans la bouë
Sur des Platins dans des Marais,
Où souvent le dessein de faire un coup éch
Avant que du Gibier on aproche assez p
Malgré le penchant qui m'entraîne
A prendre de pareils plaisirs,
Quand ils me coûtent trop de peine,
Je sçay moderer mes desirs.
La Chasse me devint assez indifferente,
Je m'y fatiguois trop, & je n'atrapois ric
On se lasse bien-tôt d'un employ qui to
mente,
Et qui ne procure aucun bien.
Cependant j'esperois que Diane propice,
Qui me favorisa toûjours,
Me feroit partager mes jours
Entre tous mes devoirs & son noble exerci

Les neiges dans l'hyver hautes comme les
Monts,
Rendent ces lieux inaccessibles,
Et dans l'Eté les Maringoüins terribles
Tourmentent plus que des Démons.
Pendant quatre mois de l'année,
Dans la plus belle des saisons,
La campagne est abandonnée,
On a peine à durer même dans les maisons.
Il faut pour les chasser faire de la fumée,
Et c'est le seul moyen d'en avoir du repos,
Du pur sang des Humains cette race afamée,
Par sa trompe sans fin le tire jusqu'aux os.
Si j'avois bien voulu m'exposer à ces peines,
J'aurois pû dans les Bois tirer Lievres,
Perdrix,
Mais de les acheter du pur sang de mes
veines,
Je n'en voulois point à ce prix.
Enfin dans ce Pays où je crûs qu'à la Chasse,
Je me donnerois de l'ébat,
Malgré ma passion qui jamais ne s'en lasse,
Je me trouvai contraint de ne chasser
qu'au plat.

On n'y pouvoit tirer à ſon aiſe que lorſque les Outardes quittent le Nord, & paſſent par bandes pour aller au Sud; & quand elles reviennent du Sud pour retourner au Nord. Elles paſſent dans le mois de Novembre, & repaſſent dans le mois de May. Je ne fis pourtant pas un grand abatis de ce Gibier; c'étoit dommage, car les Outardes ſont bonnes & preſque auſſi groſſes que des Cignes: Elles ſont de la couleur de nos Oyes ſauvages; la difference qu'il y a entr'elles, c'eſt qu'elles ont le col violet & des plaques blanches aux deux côtez de la tête.

Dans la ſaiſon que le Poiſſon remuë, car on n'en a pas toûjours, on en prend des quantitez dans des Nigeagans, & les Habitans en reçoivent un grand ſecours pour la vie. Voicy comment on fait un Nigeagan; on plante des pieux l'un contre l'autre à l'embouchure des Ruiſſeaux & des Rivieres où la Mer monte; le Poiſſon paſſe par-deſſus à marée haute pour aller chercher à s'engraiſſer du limon des Marais: Quand la Mer a bien baiſſé, & que le Poiſſon commence à manquer d'eau, il ſuit le juſan ou le reflux, & ne pouvant plus repaſſer par-deſſus les pieux, l'eau étant

trop basse, il s'y trouve arrêté, & l'on va l'y prendre. Le premier Poisson qu'on pêche & qui vient au Printemps est une espece d'Eperlan un peu moins bon que celuy de France, mais il ne laisse pas de passer pour tel, & l'on est bien-aise d'en avoir à manger. Celuy qui vient aprés est la Plye, & les Rivieres en sont toutes pleines; elle n'est pas meilleure là qu'ailleurs, mais c'est toûjours du Poisson frais, & si on y en prenoit en Carême, pendant qu'on n'en a que de salé, on seroit trop heureux. Je sçai combien j'en ay souffert, n'ayant à tous mes repas que de la Moruë seche & verte, encore falloit-il la manger à l'huile faute de beure. On en fait cependant dans le Pays, mais il n'est pas bon, & chaque Habitant n'en garde que fort peu pour sa provision, aimant mieux manger le lait.

Il vient ensuite le Gasparot, & l'on en prend plus qu'on en veut quand il monte dans les ruisseaux pour aller frayer dans l'eau douce: il est fait comme le Maquereau, bien plus petit, & bien moins bon, voilà leur difference. On en couvre les maisons dont les toits sont de planches pour le faire secher au Soleil.

L'Aloze le suit, & on prend tant qu'on en perd plus de la moitié; on en

mange de fraîche tant qu'elle dure, on en sale pour sa provision; chacun remplit des tonneaux, mais ce Poiss est si gras qu'il ne se conserve pas to jours bien dans le sel. Je ne sçay p dequoy il se nourit dans ce Pays-l mais j'ay vû un de mes Commis vom jusqu'au sang aprés en avoir mangé frais, l'autre en fut fort malade, & mo même un peu incommodé, nous n étions pas faits apatemment, & no les laissâmes aux Habitans qui s'en tro voient fort bien. L'Esturgeon, le Ba l'Angüille & la Sardine sont encore com muns: Je ne sçai si le Bar est connu France, je vais à tout hazard en fai la Description; il est de la forme d'u Brochet, & il devient aussi grand, chair est comme la sienne fort blanc & aussi ferme, & je la trouvois pl délicate aux sausses mêmes où le Broch est le meilleur.

La Trüite & le Saumon se trouve encore en abondance en certains lieu mais je n'en vis jamais griller une da au Port Royal. Dans un Voyage que fis au fort de la Riviere Saint Jea dont je ferai la Description dans la suit j'en mangeai tant que j'en fus bien-t dégoûté; mais je ne m'y fusse jam

ſſé de l'Eſturgeon à la ſauſſe des Pou-
ts fricaſſez. Si la pêche de tous ces Poiſ-
ns fait tant de bien aux Habitans, elle
'eſt pas moins utile aux Sauvages; ſans
'oiſſon ils paſſeroient ſouvent de mau-
ais jours, n'ayant pas toûjours de la
hair fraîche ou boucanée à manger.

De ces Peuples réduits à l'extrême beſoin,
Il eſt déja peri la plus grande partie,
Et le reſte n'ira pas loin,
Si la faveur d'en haut ne leur eſt départie.
Ces pauvres Habitans des bois,
Sont pourtant bons Sujets de leur Auguſte
Prince,
Ils défendent trés-bien ſa plus vaſte Pro-
vince,
Quand l'Ennemi voiſin entreprend ſur ſes
Droits.

Mais ce n'eſt pas encore icy où je veux faire l'Hiſtoire de leur vie. Retournons à ce qui ſert encore à la nouriture des Acadiens. Ils ont beaucoup de Pommes de differentes eſpeces qu'ils conſer-

vent ſoigneuſement dans leurs caves pour les manger pendant l'hyver, mais j'étois étonné de n'en pouvoir connoître aucunes, tout Normand que je ſuis.

Je les examinois avec attachement,
Je n'en ſçavois pas davantage;
Elles tenoient aparemment
Un peu de leur Païs Sauvage.
Mais que dis-je? Peut-on mentir impunément?
J'en avois quantité de belles de Calville,
Dont je ſçavois me faire un rafraîchiſſement
Autant agreable qu'utile.

J'en conſervai dans la cave juſqu'à Pâques, & ſans cela j'aurois fait de mauvaiſes Colations le Carême n'ayant porté que du Fromage de Hollande. Il y croît bien d'autres fruits dont je ne puis dire le nombre, ny en faire connoître la nature. Je parlerai ſeulement des Meures ſauvages qui ſont plus délicates que celles de nos Meuriers, & des Fram-

ɔoiſes dont les Bois ſont pleins ;
aiſes ne ſont pas moins communes
ut dans les champs, & on a le plai-
les pouvoir manger avec un Sucre
: Pays produit.

Au lieu des Cannes dont les Pores
ndent le Sucre blanc qui nous vient de
plus loin,
ur les Acadiens la Nature a pris ſoin
D'en mettre dans les Sycomores.
Au commencement du Printemps
: leur écorce il ſort une liqueur ſucrée
Qu'avec grand ſoin les Habitans
Recüeillent dans chaque contrée;
Ce breuvage me ſembloit bon,
Et je le beuvois en raſade ;
Il ne falloit que du Citron
Pour faire de la Limonade.

ur recevoir cette douce Liqueur
t auſſi claire que de l'eau de Roche ;
it dans l'arbre à coups de hache un
aſſez profond en forme d'auge, &

des taillades à l'écorce qui aboutissent à ce reservoir, afin que l'eau en coulant tombe dedans. Quand il est plein, ce qui arrive assez promptement, la seve étant dans ce temps-là dans sa plus grande force; l'eau tombe par un petit dalot de bois apliqué sur le bord de l'auge dans un vaisseau qui est au pied de l'arbre. On fait la même chose à plusieurs arbres tout à la fois, de sorte qu'il en sort beaucoup de liqueur qu'on a soin de venir lever tous les jours tant qu'ils en fournissent. On la fait boüillir jusqu'à siccité dans un grand chaudron, en diminuant petit à petit elle devient en Sirop, & puis en Sucre roux qui est trés-bon.

Les Rossignols mélodieux
Des Habitans de là n'enchantent point l'oreille,
La Mezange, le Geay, le Corbeau, la Corneille
Me furent seuls connus dans ces sauvages lieux.

Il y en a dont les ramages ne laissent pas d'être fort agreables, & une infinité d'autres que nous n'avons point en Fran-

ce, dont les divers plumages font plaisir à voir, & on les nomme selon leurs couleurs, l'Oyseau gris, l'Oyseau verd, l'Oyseau jaune, &c. A l'égard de tous les Oyseaux de Mer, de Riviere, & de Marais, comme Canards, Cercelles, tous les Oyseaux de plonge qu'on mange à Paris sous le nom de Macreuses, & qui n'en sont pas, Alloüettes de Mer, Cul-blancs, Courlis, Beccassines, Pluviers, & mille autres qui garnissent les Boutiques de nos Traiteurs, tout cela s'y trouve en quantité. On y voit encore des Merles faits comme les nôtres, sinon qu'ils ont le ventre de couleur Isabelle, ce qui les rend plus beaux: Ils sont passagers, ils s'en vont au commencement de l'hyver, & reviennent au commencement du Printemps gras à lard.

La neige est encor fort épaisse,
Ils reviennent de loin peut-être par les Mers;
Que trouvent-ils qui les engraisse,
Ou sur la terre, ou dans les airs.

Je n'en sçay rien, & ce fait m'étonna.
Ce fut par eux que je rompis le Carême,
Mais le jour de Pâques, pour ne scan-

dalifer perfonne, & je les trouvai fort bonnes fur le gril. Les plus beaux Oyfeaux que j'ay vûs dans ce Pays-là, font les Canards branchus qu'on apelle ainfi parce qu'ils perchent ; rien n'eft plus beau, ny mieux mélangé que la diverfité infinie des vives couleurs qui compofent leur plumage : Mais j'en étois encore moins furpris que de les voir percher fur un Sapin, un Hêtre, un Chêne, & de les voir faire leurs petits dans un creux de quelqu'un de ces arbres, qu'ils y élevent jufqu'à ce qu'ils foient affez forts pour dénicher, & felon leur naturel, aller avec leurs pere & mere chercher à vivre dans les eaux. Ils font bien differens des communs, qu'on apelle Noirs, & qui le font prefque effectivement, fans être variez comme les nôtres : Les Branchus ont le corps plus fin, & font auffi plus délicats à manger.

L'Aigle eft commun dans ces climats,
Des Oyfeaux ce Maître fuprême
Fait dans les Bois fon nid d'une groffeur
extrême,
Qui le fçait y dreffe fes pas.

On trouve au pied de l'arbre assez de beatilles
Pour nourir au moins deux familles.
On n'ose pas aller dénicher ses petits
Comme ceux des autres especes ;
Il n'est point dans ces lieux d'hommes assez hardis ,
Par le pere & la mere ils seroient mis en pieces.

Mais on peut dénicher sûrement les œufs des Cygnes , des Outardes , des Oyes , & de mille autres Oyseaux de cette nature. Dans la saison que l'amour fait sentir ses feux à tout ce qui respire , & que les Oyseaux deviennent les premiers amoureux , ceux que j'ay marquez vont faire leurs nids dans une Isle qu'on apelle à cause de cela , l'Isle aux Oyseaux. Quand on sçait à peu prés qu'ils ont pondu , on va de compagnie enlever leurs œufs ; les Oyseaux éfarouchez & troublez par tout ce qu'il y a d'hommes répandus dans l'Isle , se levent de dessus leurs nids avec de grands cris chacun à

ſa maniere, & forment dans les ai
leur multitude innombrable une n
épaiſſe, que le jour en eſt obſcur
toute l'Iſle ; on dit même qu'on n'
pas le Ciel. Pendant que les Oyſeau
dans un ſi grand mouvement, ag
toûjours les deſtructeurs de leur
ils s'en aprochent de ſi prés, qu'
tuëroient bien à coups de bâto
vouloient ; mais n'allant là que po
œufs, ils ramaſſent tout ce qu'i
trouvent, en rempliſſent des canot
& les emportent : Ils s'en nourriſſe
fort long-temps, & ces œufs-là
mieux que ceux de leurs Poules. I
quelquefois plus d'une deſcente dans
Iſle, & cependant il ne laiſſe pas
engendrer une tres-grande qu
d'Oyſeaux.

Parlons de petits Oyſeaux do
œufs ſont exempts d'un tel enlever
n'étant pas plus gros que des grai
Chenevis ; ce ſont les œufs de Col
ou Oyſeaux-Mouches les plus jol
monde, & dont les couleurs ſont ſi
qu'elles ſemblent jetter des feux
de certaines ſituations, principale
ſous la gorge des mâles ; il n'en eſt
de plus changeantes, & de plus bri
en même temps.

On ne voit ces Oyseaux qu'en la saison des
fleurs,
Ils vont de l'une à l'autre ainsi que les
Abeilles,
Tirer des pâles, des vermeilles,
Tout ce qu'elles ont de douceurs.

Avec quelle vitesse extrême
Font-ils ces mouvemens divers!
Nul Oyseau ne vole de même,
A peine le voit-on en passant dans les airs.

Ils agissent de la même vitesse en tout
e qu'ils font, ne se posant point sur les
leurs pour en tirer le miel caché dans
eurs tuyaux; ils battent tout au tour
ans cesse des aîles d'une rapidité qu'il
st impossible d'exprimer.

Admirez de quelle figure
A formé la sage nature,
Et la langue, & le bec de ces petits Oyseaux;
C'est une Ouvriere entenduë,

Le bec noir & menu, pointu, presque t
droit,
A de long un travers de doigt,
Et la langue fine & fourchüe,
A bien le double d'étenduë.
En les fichant dans une fleur,
Et remüant toûjours par un tel artifice,
Ils les chargent de la douceur
Contenuë en chaque calice.
Quelque ressort à la langue attaché
La tire aprés vers leur petite pance,
Où ce doux suc est épanché
Pour faire seul leur subsistance.

Ils ont le ventre gris-blanc, & le verd argenté, la queuë noire émaillé blanc, leurs aîles noires, & leurs p de la même couleur, répondent par tement à la petitesse de leur corps n'a pas plus de grosseur que le bou doigt d'un enfant. Par raport à ces p Oyseaux, faisons la Description de p animaux qui ne sont pas moins jolis leur espece.

Ce sont les Ecureüils volans.
Qui volent sans avoir des aîles,
Avec des machines nouvelles,
Où la nature a mis des ressorts excellens.
Deux membranes larges & plates,
Ou des alongemens de la peau des côtez,
Vont s'attacher, & sont finement ajustez
Par devant, par derriere, aux genoux de leurs pates.
Ces peaux en s'étendant les soûtiennent en l'air,
Et pour le peu qu'ils les remuënt,
Quand d'un arbre à l'autre ils se ruënt,
Ils y passent comme un éclair.
Il en faut voir la diligence,
Les nôtres ne vont pas ny si bien ny si loin,
Ils voleroient trente pas de distance,
Et même plus s'il en étoit besoin.
On voit encore entr'eux une autre difference,
Les Ecureüils de la nouvelle France,
Sont tout blancs sous le ventre, & sur le dos tout gris,
Et de la moitié plus petits.

Aprés avoir parlé des manieres &
occupations des Habitans de l'Acad
& de ce qu'elle produit, il est temps
je passe aux Sauvages : Allons donc
chercher dans le fond des Bois les p
vastes, & parlons des emplois differ
où la fatalité de leur malheureux s
les engage.





STOIRE DES UVAGES.



A Chaſſe eſt leur ſoin le plus
grand,
Ils y ſont ocupez ſous peine de
la vie,
s'ils n'atrapent rien lorſque la faim les
prend,
a mort elle peut ſouvent être ſuivie.
ſiſtent long-temps à ſes preſſans beſoins
ir une grande accoûtumance,
ſemble que la Providence
pour leur entretien les partagea le moins,
tenne pour eux en recompenſe
es bons & ſalutaires ſoins

De les rendre plus forts contre la défa
lance.
Ils seront sans manger huit jours & m
me plus,
Ils ont toûjours de l'eau pour boire,
Dont ils sont un peu soûtenus,
Alors les pauvres Gens rapellent la m
moire
Des festins qui les ont repus.
Car lors qu'ils ont mis bas quelque B
farouche,
Ils sçavent se bien regaler;
Des mets qu'ils ont goûtez l'eau leur vie
à la bouche,
Et c'est tout ce qu'alors ils peuvent avale

Je vais commencer leurs Exploits d
Chasse par un coup qui me surprit e
trêmement, ce qui ne surprendra peu
être pas moins ceux qui l'aprendront.

Un Sauvage allant à la Chasse
Avec ses Compagnons de son fusil armé
Et passant sur un peu de glace
Que sur un vaste Lac l'hyver avoit form
S'arr

S'arrêta là tout court, & tirant des narines
L'air glaçant qui l'environnoit,
Dit à la troupe qu'il menoit ;
Je sens un Ours, il est sur ces hautes Colines.
A plus d'un quart de lieuë il en montroit l'endroit,
Sa Compagnie alors en fut toute étonnée ;
Mais enfin sous le vent il l'y mena si droit,
Qu'on trouva dans ce lieu-là la Bête cabanée.
Si-tôt qu'elle se vit par eux environnée,
Elle voulut s'enfuïr pour prolonger ses jours,
Mais un plomb meurtrier en arrêta le cours,
Et termina sa destinée ;
Voilà comme perit cet Ours,
Qui devoit là passer la moitié de l'année.

Dés que l'Hyver qui commence dans s lieux de bonne heure est venu, cet imal se bâtit une loge dans terre, & couvre de plusieurs branches de Sapin en feüilluës, pour n'être pas incommodé de la neige jusqu'au Printemps

bien tardif à venir la faire fondre, & engager l'animal à sortir de sa demeure soûterraine.

Pendant qu'en sa Cabanne un long hyver
le mâte,
De quoy vit-il ? je n'en sçay rien,
Chacun dit qu'il leche sa pate,
Et qu'il en sort un suc qui fait son entretien.
De quoy que ce soit qu'il y vive,
A tout ce qu'on voudra mon esprit se
soûmet ;
Je dis seulement qu'il arrive
Qu'il en ressort toûjours plus gras qu'il ne
s'y met.

Quand le Sauvage l'a fait perir, il enleve la peau qui luy sert de fourure pendant l'hyver, & il en mange la chair qu'on dit être trés-bonne. L'Orignal ou l'Elan coûte bien plus à atraper. Il faut le galoper, c'est le mot du Pays, pendant deux ou trois jours dans les Bois.

C'eſt un animal ſedentaire
Qui cherche pour ſa vie un fertile canton,
Où ſa nourriture ordinaire
Eſt d'un Bois qui porte ſon nom.
On connoît ſon bâtis par les rameaux qu'il broûte,
Il n'en ſortiroit point dans le temps des frimâts,
Si le Chaſſeur ne venoit pas
Troubler les repos qu'il y goûte,
Le lancer & ſuivre ſes pas.

On le ſuit au pied ſur la neige, comme on fait un Lievre en France : Quand eſt une fois debout, il ne s'arrête point, c va jour & nuit juſqu'à ce qu'il n'en uiſſe plus, c'eſt dequoy bien exercer le hasſeur qui court aprés dans les Bois, ont l'épaiſſeur reſiſte ſouvent à l'ardeur u'il a de les percer.

Les arbres renverſez par monceaux ſur la terre,
Dont les branches des morts accablent les vivans,
L'empêchent de courir grand erre,

L'Orignal grand & fort a bien loin les
devants.
Il cherche dans son cours les plus fortes
retraites,
La neige a par endroits quatre à cinq pieds
de haut,
Et le Chasseur ardent qui le suit en raquette;
Ne l'atrape que lorsque sa force défaut.
Quand elle est toute dissipée,
Il s'arrête, & pour fuïr ne faisant plus
d'effort,
Du Chasseur qui le joint le fusil ou l'épée,
Luy donne le coup de la mort.

C'est une des meilleures captures que les Sauvages puissent faire, ils en mangent la chair fraîche ou boucanée, & elle est trés-bonne. Quand ils l'ont bien fait secher, ils pourroient la conserver toute une année; mais ils ne sçauroient s'empêcher de toûjours manger, tant qu'ils ont dequoy, ils ne cessent point. La chair du mufle & de la langue en est trés-délicate, c'est ce qu'il y a de plus friant sur cet animal qui est aussi gros qu'un Mulet

l'Auvergne, & qui porte un grand bois sur sa tête dont il ne se défend point contre les Sauvages qui le chassent. Ils en traitent la peau dont on connoît les usages, & ils la vendent bien.

Il est fort sujet au haut mal,
Mais dans les pieds fourchus de ce grand animal,
La Nature a mis le remede;
Quelle prévoyance! quel soin!
Il se gratte la tête en ce pressant besoin,
Et se délivre ainsi du mal qui le possede.
Voilà ce qu'on en dit, c'est peut-être de là
Que la Medecine en pratique
Par les notions qu'elle en a,
S'en sert pour garantir de chûte Epileptique;
Mais ce n'est pas le seul d'entre les animaux,
Dont elle ait apris l'art de guérir d'autres maux.

Le Caribou ne donne pas tant de peine aux Sauvages pour l'attraper; sans courir aprés ils en viennent à bout, autrement ils y perdroient leur temps; c'est

une maniere de Cerf, qui a pour la course trop d'haleine & de disposition. On le guête dans une embuscade où il ne se défie de rien, & d'un coup de fusil on le jette à bas.

Il sert encor de nouriture
Au Sauvage peu dégoûté ;
De sa peau de rase fourure,
Il envelope sa figure,
C'est son petit habit d'Eté.

On en traite encore les peaux, mais cette pelleterie est peu recherchée quoique le grain en soit extrêmement fin, & qu'elle dure trés-long-tems quand elle est bien aprestée. On en fera peut-être un jour un plus grand usage quand sa bonté sera mieux connuë. Pour moy j'ay experimenté que rien n'est plus simple, plus molet, ny meilleur pour doubler des culotes.

La Chasse aux Castors est celle qui produit le plus aux Sauvages, quoique le prix en soit bien diminué depuis quelque temps. On les tire ordinairement en sortant de l'eau, comme on tire les Lapins en sortant de terre, quand on les

ête sur leurs trous, ou bien ils s'enfer-
it d'eux-mêmes dans les pieges qu'on
r tend. Ils commencent à paroître
ind le Soleil est prest à se coucher. Il
t les aprocher bien doucement, il est
n difficile de les surprendre, ils ont
iie si fine, que le moindre bruit qu'ils
endent les fait plonger aussi-tôt; &
sque la peur les fait descendre au fond
eaux, ils sont trés-long-temps à re-
iir dessus, & c'est toûjours bien loin
l'endroit où ils ont été effarouchez.
ant qu'ils plongent, ils frapent de
r queuë sur l'eau, & font un si grand
iit qu'on l'entend à plus d'une demy-
ië de là, & c'est un avertissement
ir leurs pareils qui les fait aussi reti-
bien vîte. Leur queuë est d'une na-
e fort particuliere, elle est longue
ne coudée, plus ou moins selon leur
ndeur, plate, & faite en batoir; aucun
l ne la couvre, & la peau en paroît
illeuse; la chair en est fort bon-
, quoique ce ne soit qu'un tissu de
isse ferme, & de nerfs dont elle tire
orce qui luy fait faire tant de bruit en
pant sur l'eau. Si le sens de l'oüie est si
uis en eux, ils ont l'odorat du moins
si fin; ils sentent un canot au sillage
il laisse sur l'eau par où il a passé.

Dés qu'ils en ont le vent, ils font l
geon, ou fuïent pour se cacher; l
vages s'obstineroient en vain à l
ter, ils ne reparoissent plus. S'ils
la vûë aussi bonne, ils seroient bi
en sûreté de leur vie; mais ils ne v
comme les Lievres, que de côté
ont les yeux fort petits, ainsi ils vi
quelquefois tout droit chercher l
qui les tuë, faute de voir deva
Quand on les tuë sur l'eau d'un c
fusil, il faut courir bien vîte dessu
s'en saisir; car comme ils plonge
dant qu'ils sont vivans, ils co
fond quand ils sont morts. La man
plus sûre de les prendre à des
joint à cela que l'apât qu'on y r
n'est qu'un morceau d'écorce de
ble, qu'ils aiment plus que toutes
ne coûteroit pas tant que la poud
plomb qu'on use à les tirer. Vo
core un autre moyen dont on se se
les atraper: Quand l'hyver a enc
surface des eaux où sont leurs cab
& qu'ils s'y croyent à couvert
sulte des Chasseurs, on va sur l
briser les cabannes à coups de l
ils sont forcez de les abandonner
fuïent aux bords du Lac pour se

entre la glace & la terre, ſur laquelle ils ſe couchent ſur le ventre; mais en vain tâchent-ils par là de s'exempter de la mort; les Chaſſeurs font guêter leurs Chiens tout au tour du Lac, & ils ont ſi bon nez, qu'ils ne manquent point à les ſentir où ils ſont, & ils en marquent les endroits en s'y arrêtant : Alors on y caſſe la glace à grands coups de hache; les Caſtors, choſe aſſez ſurprenante, ne fuyent point comme ailleurs le bruit qu'on y fait: Quand les trous ſont faits, on découvre les animaux, on les prend par la queuë, on les tire dehors, & on leur caſſe la tête à coups de hache.

Décrivons la cabanne des Caſtors, & faiſons voir qu'ils ſçavent la bâtir avec autant d'adreſſe que les hommes font les maiſons; ils la conſtruiſent ordinairement quand ils ſont accouplez, & qu'ils veulent faire leurs petits, & ils la placent toûjours dans l'eau, ſans qu'il en penetre une goute dans ſon creux: elle eſt faite comme un four dont la voûte eſt toûjours hors de l'eau; il n'entre dans ſa ſtructure que de la terre glaiſe & du bois verd; mais leur induſtrie eſt admirable pour mettre en œuvre ces materiaux.

Que les arbres qu'ils employent
petits ou grands, ils ne se server
de leurs dents de devant faites en
de Lapin, pour les abatre en les ror
tout au tour du pied petit à petit, &
mesures sont si justement prises,
tombent toûjours du côté qu'ils v
pour les voiturer avec plus de facil
lieu destiné pour la cabanne. Des r
dents dont ils les mettent à bas, ils
pent les branches, & tirent les
hors du rivage, pour les aller p
dans l'eau & à sa hauteur, tous
tas & en rond au niveau l'un de l'
La maniere dont ils les voiturent
ficile; car en les traînant, ils les p
tout le long de leur dos, & ce q

les soûtenir. Cela n'est pas facile à expliquer, encore moins à comprendre, c'est cependant comme la chose se passe.

Ils s'y prennent d'une autre maniere à l'égard de la terre glaise, ils l'embrassent entre leurs pates de devant, & la portent en marchant sur celles de derriere. La premiere couche se fait sur le haut des arbres plantez comme des pieux, ils la battent bien avec leur queuë, & c'est le plancher de la cabanne, à un des bords duquel ils laissent un trou pour entrer & sortir, où l'eau bat sans cesse sans entrer : Ils continuent l'ouvrage en élevant sur ce plancher un petit dôme de la largeur du fond, & de la hauteur de trois à quatre pieds.

Aprés qu'ils ont mis tout leur soin,
A former ainsi leur demeure,
Ils occupent chacun leur coin
Sans jamais se quitter que l'un des deux ne meure.
Ils gardent, dit-on, même au-delà du trepas
Une fidelité si belle,
Si le mâle perd sa femelle,
Avec une nouvelle il ne s'accouple pas,
C'est une amour de Tourterelle.

Ils élevent bien leurs petits qui ne sont ordinairement que deux ou trois, & qui viennent au Printemps. Ils vivent tous ensemble en fort bonne intelligence jusqu'à ce que le pere & la mére redeviennent amoureux ; Alors ils chassent leurs petits pour en faire d'autres en secret.

Ils veulent sans témoins contenter leur
ardeur,
Est-il des animaux dont l'amour soit plus
sage ?
A leur exemple alors & le frere & la sœur
Vont faire ensemble leur ménage.

Quand les grandes chaleurs de l'Eté font abaisser l'eau des Lacs & des Rivieres où sont leurs cabannes, ils la font remonter par des digues qui arrêtent son cours, & ils ne les font qu'afin que l'eau soit toûjours à la hauteur du trou que j'ay marqué au fond de la cabanne, voulant sans en sortir se tremper le derriere quand il leur plaît : Ces digues sont tellement faites que l'eau n'est jamais ny plus ny moins haute qu'il faut, & c'est un ouvrage si surprenant qu'on ne sçauroit

sit assez en considerer la structure & usage : Tous les Castors qui sont là camez s'assemblent pour le préparer : Ils battent des arbres de toutes les sortes pendant la nuit, & emportent les pieces comme je l'ay marqué.

A ce rude travail un vieux Castor preside,
Tous les Chasseurs l'ont observé,
Il sert aux plus jeunes de guide,
Jusqu'à ce qu'il soit achevé.
En traînant dans les Bois les arbres qu'ils abattent,
Si quelqu'un par malice agit trop foiblement,
Les autres quittent prises, & vigoureusement
Se jettent dessus & le battent.
Entre eux la justice est par tout,
Si les plus forts sont en un bout,
Et que les plus foibles languissent
Sous le poids du fardeau porté,
A la peine qu'ils ont quelques forts compatissent,
Et se rengent de leur côté.

M

Si je donne lieu d'admirer leur cond
à cet égard, je ne puis trop vanter
adresse à mettre en œuvre tout le
qu'ils employent : Les troncs & les
meaux entrelacez les uns dans les au
entre les pieux qui les soûtiennent
contre qui l'eau dans son cours est a
tée, est un ouvrage à voir pour le
comprendre ; n'allez pas vous figui
car vous vous tromperiez, que ce
soient que des petites. Rivieres dont
Castors arrêtent ainsi les eaux, elles
sont quelquefois gueres moins larges
la Sene : Les Sauvages sont trés-sou
arrêtez par ces digues dans leurs ca
d'écorce.

Pour s'y faire un libre passage,
Et rompre le rempart qui s'opose à l
cours,
Il faut souvent plus de deux jours
Mettre leurs haches en usage.
Quand ils ont fait la breche, & que ch
poursuit
Le cours de sa route ondoyante,
Les Castors dés la nuit suivante
Arrêtent l'Onde qui s'enfuït.

Ceux qui se sont employez à faire ces ouvrages ne souffrent point que d'autres Castors viennent s'établir dans leur enceinte, ils se liguent entre eux, & leur font une si cruelle guerre, qu'ils les forcent d'aller autre part.

Sous le toit bouzillé de sa loge aquatique,
Chacun a son département;
Ils forment tous séparément
Une espece de République.

Il est de certains Castors que l'on appelle Fuïards, & que l'on trouve par tout errans sans cabanner comme les autres, & ces Castors ne sont ainsi vagabons, que parce que ne voulant pas travailler, ils ont été battus & chassez par les sedentaires.

Quand l'hyver aproche, les Castors amassent de toutes sortes de bois pour en faire leur nouriture jusqu'au Printemps, car tous Poissons qu'ils sont, ils ne se mangent jamais, & ne mangent pas non plus d'aucune autre sorte de Poisson, ce n'est pas comme les Loutres qui en vivent : ils ne mangent que de l'écorce de bois & des racines, & c'est pour cela qu'ils en font une bonne pro-

vision qu'ils mettent toûjours au for
l'eau sous leurs cabanes, pour n'alle
plus loin chercher à se repaître.

Ils usent de précaution
Dans tous les soins divers qui reg
la vie,
Et la Sauvage Nation
Croit qu'ils ont beaucoup de génie.
Elle peut décider justement sur ce po
Connoissant tout leur artifice ;
Elle dit bien aussi que s'ils ne parlent
Ce n'est que par pure malice.

Les Sauvages font encore la chass
Loutres, aux Carcajous, aux Pec
aux Martres, aux Renards, aux
& Loups Cerviers, aux Chats s
ges, & aux Rats musquez pour en
ter les peaux, mais telle Chasse
qu'un jeu pour eux : Le temps de la
est celuy de l'hyver, & sans s'y fati
ils ne font pour prendre tous ces
maux, que tendre des pieges : Ils
cependant quelquefois les Loutres
ils ont bonne provision de poudre
plomb, qu'on leur donne ordinaire

retour de leurs pelleteries, car c'est
[q]ui leur est plus necessaire avec le
[?]
Je vais parler des manieres des Sau-
[vag]es, & les décrire comme elles se pre-
[sen]teront à mon esprit, sans m'emba-
[rass]er du choix, & encore moins de l'or-
[dre] qu'il y a à tenir en ces sortes de Rela-
[tion]s. Je vais commencer par le mariage,
[d'où] vient des Enfans, & je les suivrai
[dan]s toutes les actions de leur vie. Quand
[un] Garçon est amoureux d'une Fille qu'il
[tro]uve à son gré, il va trouver son pere,
[&] luy dit sans plus de façon en termes
[Sau]vages, je voudrois bien entrer dans
[ta f]amille, car ils se tutoyent toûjours entre
[eu]x, & la réponse qu'il en reçoit est qu'il
[fau]t en parler à la mere.

Une telle affaire de cœur
Tire rarement en longueur,
Elle est promptement terminée,
Et l'on consent à l'Hymenée,
Si l'Amant est un bon Chasseur.

On n'agit pas cependant toûjours de
[m]ême, il en coûte quelquefois bien des
[pa]s, des peines & des soins à un Amant

pour obtenir une Fille. Il faut qu'il s'e[i] ge à nourir de son gibier le Pere, la M &les Enfans pendant un temps qu'o te, & que son impatience trouve q quefois bien long à expirer. Ce n'est tout, si la Fille a plus que luy de mér on ne luy accorde qu'à force de prese[i]

La rage en est souvent lorsque l'on se m[a]
Tout y va, l'on n'épargne rien
Pour posseder femme jolie;
Mais le Sauvage pour tout bien,
N'a que de la Pelleterie,
Il la donne aux parens qui se trou[v]
fort bien
De contenter ainsi son amoureuse envie,

Le Mariage se fait sans y apor beaucoup de ceremonie, le Pere & Mere de la Fille luy disent seulem[e] Suis-ce Garçon, c'est ton Mary.

Ils s'en vont dans les bois ensemble,
Et passent la nuit & le jour
A faire comme bon leur semble,
La Chasse & l'amour tour à tour.

Ils reviennent quelques jours aprés, du Gibier qu'ils ont attrapé, on fait in où chair & poisson ne manquent pas; y convie les Sauvages de la contrée, la nôce se fait avec beaucoup d'al- ;resse.

Le Pere de la Fille en faveur de son Gendre,
Dit les raisons qui l'ont engagé de le prendre,
Il en raconte les exploits,
Cite de ses Ayeux l'adresse & le courage,
Et tout ce qu'ils ont fait pour la Race Sauvage;
La Troupe par des cris aplaudit à la fois
A son éloquence, à son choix.

Le Mariage se fait en face de l'Eglise uand les Amans n'en sont pas éloignez. ls sont presentement assez bien in- :ruits sur leurs devoirs, pour sçavoir que ins cette ceremonie, rien ne l'autorise, z j'en ay vû venir de bien loin recevoir e Sacrement du Curé du Port Royal, z même j'ay vû que ceux qui étoient aariez à la Sauvage, renouveloient leur Mariage au pied de nos Autels. Qoi-

que la ceremonie fût des plus saintes, je ne pouvois m'empêcher d'en rire ; le Curé qui n'entendoit point le Sauvage & qui ne le parloit pas mieux, avoit pour Interprete un de ses Paroissiens qui l'entendoit & le parloit fort bien : Il lui disoit en François tout ce qu'il pouvoit de plus beau sur l'excellence & les devoirs du mariage ; l'Interprete repetoit en Sauvage la même chose aux futurs Epoux qui en paroissoient charmez par leurs démonstrations, & il leur demandoit aprés le Curé, s'ils ne suivroient pas de point en point tout ce qu'il leur enseignoit ; ils en faisoient la promesse en leur langage, & il l'interpretoit en bon François, en rendoit témoignage au Curé, qui enfin jusqu'au *conjungo* observoit la même maniere.

Autrefois dans leurs hymenées,
Les nouveaux mariez malgré leur passion,
Passoient sans se toucher ensemble des
années,
Quand je le dis, me croira-t-on ?
C'étoit cependant leur maxime ?
Et rien ne marquoit tant & l'amour &
l'estime.

Ces sentimens d'amour sont trop respectueux,
Nos beautez dans les sacrez nœuds,
Demandent des preuves plus belles
De l'ardeur que l'on sent pour elles.

Mais ils ont reconnu depuis qu'ils doient en gens innocens le temps le is précieux de leur vie, & qu'ils avoient op de peine à se priver des plaisirs que bel âge leur inspiroit.

Les Sauvages de ce temps
Sont assez du goût de nos Dames,
Elles se plaindroient d'être femmes,
Sans le plus doux plaisir des sens.
Elles n'ont pas encor moins de raport ensemble,
Quand un Garçon leur fait la cour,
Elles n'atendent pas que l'hymen les assemble,
Pour goûter le plaisir d'amour.
Mais elles sont bien plus heureuses
Dans leurs passions amoureuses,
Car en acordant la faveur,
Il n'y va point de leur honneur,

S'il arrive qu'elles conçoivent,
Si-tôt qu'elles s'en aperçoivent,
Elles n'ont qu'à dire le fait,
L'avoüer, c'est laver le crime,
Et l'Enfant n'est illégitime,
Que lors qu'elles en font secret.

Si-tôt qu'une Femme se croit grol elle doit en avertir son Epoux, qu qu'elle perde par cet aveu tout comm ce avec luy, & qu'elle se prive du p sir qu'elle aime le mieux.

Son Epoux réjoüi de la sçavoir fecond
De peur de rien gâter ne veut plu
toucher;
Avant que de s'en raprocher,
Il faut que l'Enfant soit au monde.

Mais cette formalité n'est pas fort gulierement observée, & il y a bien Maris qui risquent le paquet. Quand Femme est travaillée du mal d'Enfa & qu'elle croit être prête d'accouch elle quitte la Cabanne, & s'en va dans Bois à quelque distance de là, avec u Sauvagesse qui l'assiste, & l'affaire

ı-tôt faite. L'Accouchée donne à la
ıme qui a délivré l'Enfant, le coûteau
c lequel elle a coupé le cordon, &
t toute sa récompense.

Alors pour endurcir sa peau
Aux rigueurs de l'âpre froidure,
Que dans ces climâts on endure,
On va le laver en pleine eau,
C'est l'usage en hyver, saison cruelle & dure,
Comme dans l'Eté le plus beau.

La premiere nouriture qu'il prend est l'huile de Poisson, ou de la graisse duë de quelque animal. On en fait ler au Poupon, & aprés cela il ne nd plus que du lait de sa mere jusqu'à qu'il soit assez fort pour vivre comme autres. On l'amaillote dans des peaux Renards, de Cignes, d'Oyes, ou Outardes, & on luy met sur le derre un paquet de mousse, pour l'empêer de gâter de si beaux langes. Vous nirez sans doute sa layette, admirez core davantage son berceau, ce n'est une espece de boëte plate sans dessus, it la planche du fond a deux crochets

C'eſt un fardeau d'Enfans trop lourd, trop
importun,
Elle croit leur faire juſtice,
Lorſque pour en conſerver un,
Elle veut que l'autre periſſe.

Le premier Gibier qu'un Enfant tuë à la Chaſſe donne encore lieu à un grand festin ; la famille s'aſſemble, & tous les Sauvages de la contrée ſont conviez à cette Fête : S'ils couroient les Bois, on attendroit leur retour pour la celebrer, & pendant ce temps-là, on feroit boucaner le Gibier pour le mieux conſerver. On obſerve à ces feſtins une cérémonie aſſez particuliere, les parens du jeune Chaſſeur & luy-même ne goûtent point de ce Gibier, ils ſe font honneur de le partager à toute la Compagnie, quelque petit qu'il ſoit. On obſerve encore de le mettre le dernier dans la chaudiere ; car là point de Rôty, tout eſt boüilli. On y mange tout ſon ſoû, ou plûtôt on devore, & on ne s'arrête de temps en temps que pour faire à l'honneur du Chaſſeur des cris & des chants d'allegreſſe. Tout ce qu'il tuë de Gibier pendant ſa plus grande jeuneſſe eſt donné

qui arrive souvent, car on laisse toûjurs un trou à ses langes de peaux vis-vis de l'endroit par où sort l'urine, on y fait un autre present pour essuyer la che.

A la premiere dent de l'Enfant on fait stin, & celles des vieux solemnisent la ête, on y mâche beaucoup, & on se joüit ainsi de voir que le petit se serra bien-tôt des siennes. Quand il marne seul, on festine encore, & l'on dan bien à cette Fête.

Tous ces Festins bien ou mal ordonnez,
Marquent pour les Enfans une tendresse extrême,
Mais on ne traite pas de même,
Ceux qui ne sont point encore nez.
Si la Mere devient enceinte,
Pendant que son Enfant ne peut que la teter,
Elle prend un breuvage, & se fait avorter,
N'ayant alors de Dieu, ny des hommes la crainte.
Elle ne peut tout à la fois,
Dit-elle, en nourir deux de sa propre substance,
Ny les porter errante dans les Bois,
Sans en tomber en défaillance.

Ceux qui luy sont soûmis respect
personne,
Soit dans la guerre, ou dans la pai
On obéit quand il ordonne,
Comme à leur Roy font les Sujets.

J'ay vû l'un de ces Chefs des S ges qu'on apelle Sagaino, venir a de la Riviere Saint Jean receve presens que la France leur envoye. décrivons ce fort avant que de di que je remarquai à l'égard des hon qu'on rendit à ce Sagaino ou Che Sauvages. Il n'est fait que de terre quatre bastions fraisez, & garnis c de six gros canons.

Cependant il a sçû dans la derniere gu
Avec cent hommes seulement,
Se battant vigoureusement,
Rendre vains les efforts de la fie
gleterre,

Ce Chef dont j'ay commencé ler, étoit le petit fils d'un Sauvage bli par Henry IV. pour avoir cha

Sauvages Anglois de ses Etats. Rien ne le distinguoit de ceux de sa Troupe, ny dans sa mine, ny dans son habit, il étoit de médiocre taille, & il falloit que tout son mérite fût dans son cœur où dans sa tête. Dés qu'il fut entré dans le Fort, je remarquai qu'aprés de certains complimens qu'il fit aux Officiers, & que je n'entendis pas sans beaucoup de cérémonie, il s'assit, observant cependant une grave contenance, pendant que ceux de sa Compagnie qui étoient vingt ou trente, restoient debout arangez tout au tour de la Sale où l'on les recevoit. Ce fut le premier honneur que je luy vis rendre, mais ce qui fit une plaisante scene pour les Spectateurs du Fort, ce fut de voir un de ces Sauvages se détacher des autres, & venir me salüer trés-profondement, en repetant pour tout compliment vingt fois le mot de Frere; je ne le connoissois point pour tel qu'en Jesus-Christ, & je luy répondis seulement par des reverences proportionnées aux siennes, mais je reconnus qu'il étoit un de ceux que j'avois regalez à Chiboüetou, & à qui j'avois donné de la poudre & du plomb, comme je l'ay marqué ailleurs. La femme d'un des principaux Officiers, pleine d'esprit, & fort

jolie personne s'aprocha de luy en riant de tout son cœur de l'avanture, & luy demanda en Sauvage, qu'elle parle aussi-bien que les François, où il m'avoit vû : Il luy répondit ce que je viens de dire, & dit qu'il m'avoit aporté à Chiboüetou de toutes sortes de Gibier en reconnoissance des biens que je luy avois faits, mais qu'il avoit eu la douleur de ne me plus trouver; la Dame me raconta tout cela, & le Sauvage s'en retourna à sa place. On presenta en ce temps-là à la Troupe Sauvage des Pipes, du Tabac, & de l'Eau de vie pour rafraîchissemens.

A cet aspect ils parurent contens,
Rien ne les charma davantage,
Et sans perdre un moment de temps,
Ils en voulurent faire usage.

Un de la suite prit une Pipe, la chargea, & l'alluma, & puis il la presenta au Sagaino, qui en poussa bien-tôt par gros tourbillons la fumée en l'air, si-tôt qu'elle fut finie, il la rendit au même qui la luy avoit presentée, pour la remettre de nouveau en état de bien fumer, ce que le Sagaino luy fit faire comme auparavant.

Quand ses Gens le virent en train,
Ils en prirent tous une touche,
Ayant soin d'aroser leur bouche
De temps en temps de Brandevin ;
C'est-là leur breuvage divin,
Tout autre n'a rien qui les touche.

Ce n'étoit-là qu'un prélude en attendant le festin qu'on leur préparoit avec des Poix, des Pruneaux & de la Farine.

Tout cela mis dans la Chaudiere,
Cuit sans sel pour être plus doux
Dans l'eau de Mare ou de Riviere,
Est un de leurs friands Ragoûts.
Quel Festin ! Pourra-t-on le croire ?
Mais ils le font encore sans boire.
Je les vis là manger ainsi que des Pourceaux ;
Je n'y mets point de difference,
Sinon qu'avec leurs mains ils remplissent
leur panse,
Ils sont aussi goulus que ces vils animaux,
Et pour toute préeminence,
Le Chef prit les premiers morceaux.

On fit servir ce ragoûtant potage ;
Devant ces hommes bien mangeans,
Dans divers plats d'Etain au lieu
Ouragans,
Où plats d'écorce à leur usage.

Ils ne demeurerent pas long-temps. Monsieur le Chevalier de Villebon C[illegible] mandant de l'Acadie, grand homm[illegible] trés-bien fait & plein d'esprit, mouru[illegible] soir du jour même qu'ils étoient arri[illegible] Touchez de sa mort, ils ne songe[illegible] qu'à s'en aller bien vîte aprés avoir r[illegible] leurs presens qui sont ordinairement fusils.

Revenons aux festins que les Sau[illegible] ges se font entr'eux ; on ne croira pe[illegible] être pas que le Chien est leur mêt le [illegible] délicat. S'ils veulent traiter un Saga[illegible] de l'honneur qu'il leur fait, ce pau[illegible] animal est la triste victime, & c'est plus honorable morceau qu'ils puiss[illegible] luy presenter, & qui marque plus consideration qu'ils ont pour luy : Il peut encore éviter la mort quand ils galent un de leurs intimes amis, & n'est pas le plus méchant qu'ils tue[illegible] c'est celuy dont ils font plus de cas p[illegible]

la Chasse. Quand il est d'un Festin, tout y va, & ils ne se réjoüissent jamais mieux.

On voit là quelquefois les ris mêlez de
pleurs,
Une caduque Sauvagesse
Rapellant dans cette allegresse
Le souvenir de ses malheurs,
Se plaint, & par des cris témoigne sa tristesse.
Elle songe en un coin que depuis vingt,
trente ans,
L'Anglois a fait perir quelqu'un de ses
Enfans,
C'est en bien garder la mémoire,
Et que s'il n'avoit pas traversé l'Onde
noire,
Il seroit avec les vivans
A beaucoup manger, à peu boire;
Car les mêts cuits sans sel ne sont point
alterans,
Et l'eau de quelque Lac ne les rend point
friants,
Ils sont contens pourvû qu'ils branlent la
machoire.

De sa vive douleur voilà le grand sujet;
Si quelque curieux par pitié s'en enquête,
Elle n'en fait point un secret,
Et pour se consoler luy demande la tête
D'un de la Nation qui commit le forfait;
Il part, le cherche, & ne s'arrête,
Qu'aprés qu'un si beau coup est fait,
Les autres charmez du Banquet,
Aiment mieux achever la Fête.
Pendant que la chaudiere bout,
En mangeant ce qui cuit, à mesure ils remplissent,
Et ces Carnaciers ne finissent
Qu'aprés que de leur proye ils sont venus à bout;
Il est bien juste qu'ils patissent,
Aprés avoir avalé tout.
Pendant que ceux-cy font bonbance
Le Vainqueur de la Vieille aporte quelquefois
Le Chef d'un innocent Anglois,

De rage elle en remplit sa panse,
Et satisfait tout à la fois
Son apetit & sa vengeance.

Les Femmes aprêtent ordinairement à
nger à leurs maris, & ne mangent
nt avec eux ; mais avec leurs enfans,
nant à chacun sa portion dans des
ts d'écorce. Quand elles sont des fe-
is, & qu'elles ont mangé tout leur
t, elles se retirent, & vont ensemble
ıser & chanter assez loin de la Caban-
, pour ne pas troubler ceux qui y
tent.

Alors les hommes seuls arangez sur la terre,
Mettent sur le tapis leurs belles actions,
La Pêche, la Chasse & la Guerre
Font le plus beau sujet des conversations.

Avant que d'en venir là, il faut que
: moins gourmands ayent du moins
ns le ventre quinze ou vingt livres de
ande; car s'ils sçavent bien patir quand
: n'ont rien, ils sçavent encore mieux
remplir quand ils ont dequoy, mais
ayant que de l'eau à boire, il faut qu'ils
contentent d'être soûs sans être yvres,

C'est un grand bien pour eux, ils faisoien
trop de maux,
Quand ils pouvoient traiter quelque po
d'Eau de vie,
Toûjours en la beuvant ils devenoien
brutaux,
Ils entroient comme en frénésie.
Plus animaux que ceux qui remplissent leur
corps,
Une Liqueur si chaude & si spiritueuse,
Excitoit dans leurs cœurs la fureur amou-
reuse,
Et le Frere & la Sœur dans les même
transports,
Ensemble contentoient leur passion honteu
Mais privez de cette liqueur,
Par des Ordres contre eux sévéres,
Et d'ailleurs mieux instruits par nos Mis
sionnaires,
Qui d'un peché si grand leur ont fait vo
l'horreur,
Et leur ont enseigné nos plus sacrez Mister
Ils ne ressentent plus cette execrable ardeu

Veu

Venons à la guerre des Sauvages, elle ordinairement entre des Nations opposées, comme les Sauvages Anglois, & Sauvages François, & quelquefois re les Sauvages d'une même Nation.

Lorsque les Sagaino se trouvent insultez,
Par des maltraitemens, par des hostilitez,
Qu'exerce en leur Pays la Nouvelle Angleterre,
Ils assemblent leurs Gens pour luy faire la guerre.
Pour les miêux animer ils leur font un Discours,
Où la Sauvage Rethorique
Employe tous ses plus beaux tours;
Il est fort, il est patetique,
Le Prélude est toûjours à la gloire du Roy,
Dont ils étalent la puissance,
Et font voir qu'étans nez les Sujets de la France,
Ils doivent se faire une loy
De prendre par tout sa défense.

Ces Sagaino inſpirant ce noble deſſein à ceux qu'ils gouvernent ; car chacun a ſon diſtric, & ſes Gens levent la hache., & demandent à tous, s'ils ne veulent pas comme eux la mettre en main.

Alors d'une voix unanime
La Troupe à ce Diſcours ſouſcrit, & ſe debat,
Et l'un contre l'autre s'eſcrime,
Comme s'ils étoient au combat.

C'eſt de leur conſentement la marque ordinaire, mais il n'eſt pas toûjours beſoin qu'ils ſouffrent les maux d'une telle guerre pour ſe mettre en état de défenſe. Sur le moindre ſoupçon qu'ils ont d'une guerre à arriver, ils ont auſſitôt recours à leurs Jongleurs pour en être certainement informez, afin de n'être pas ſurpris, & de ſe tenir prêts à repouſſer leurs ennemis.

Mais expliquons la Jonglerie,
Ce terme pourroit bien embaraſſer quelqu'un,
C'eſt une pure diablerie,

Car parler au Demon, ou Jongleur, c'est
tout un,
De ces Hôtes des Bois c'est l'Oracle com-
mun.
Ils n'entreprennent point une affaire impor-
tante,
Que sur cette matiere il n'ait sçû s'expli-
quer,
La maniere de l'invoquer
Vous paroîtra fort étonnante.
Dans un endroit du Bois assemblez à l'écart,
Evitant du Soleil la brillante lumiere ;
Ils font les fonctions de leur diabolique art,
Et voicy quelle est leur maniere.
Le Sauvage choisi pour être le Jongleur,
Fait des contorsions, des grimaces hor-
ribles,
Enfin elles sont si terribles,
Que le Demon luy-même en devroit avoir
peur.

Ses yeux étincelans luy roûlent dans la tête,
Il tire un pied de langue écumant comme un Chien,
Et cet enragé ne s'arrête
Qu'au moment desiré que le Demon s'aprête
A luy pronostiquer, ou le mal, ou le bien.
Avant que le Demon s'explique,
Et qu'il fasse entendre sa voix,
Tout tremble, tout se brise en cet endroit du Bois,
Se fait-il autrement un fracas diabolique?
La Troupe entend tout ce qu'il dit,
Elle est alors fort attentive,
Et ne doute point qu'il n'arrive
Ce que le Demon luy prédit.

Je ne voulus rien voir de tout cela, & j'avois beaucoup de peine à le croire, ne m'arrêtant point aux superstitions; cependant je vais raconter une avanture qui se passa dans le temps que j'étois dans

Pays, & qui me convainquit de la
·ité de la Jonglerie par un fait des
ıs extraordinaires.

Un Noble habitué dans ce Pays-Sauvage,
Avoit un Frere sur les flots,
Il tardoit tant à son Voyage,
Qu'il avoit peur que sur les eaux,
Il n'eût fait un fatal naufrage.
Il se plaignoit dans ses malheurs,
Pour se tirer d'inquietude,
Ou rendre sa peine plus rude,
Il voulut consulter l'Oracle des Jongleurs;
La chose étoit facile à faire,
Il trouva de ces bonnes Gens
Disposez à le satisfaire
Dans ses desirs impatiens:
Mais comme à l'Art Magique il se trouvoit
luy-même,
En vain ils voulurent jongler,
Le Demon fit sçavoir qu'il ne pouvoit
parler,
Parce qu'il avoit eu Baptême.

Ses yeux étincelans luy roûlent dans l
Il tire un pied de langue écumant
un Chien,
Et cet enragé ne s'arrête
Qu'au moment desiré que le Dem
prête
A luy pronostiquer, ou le mal, ou l
Avant que le Demon s'explique,
Et qu'il fasse entendre sa voix,
Tout tremble, tout se brise en
droit du Bois,
Se fait-il autrement un fracas diab
La Troupe entend tout ce qu'il di
Elle est alors fort attentive,
Et ne doute point qu'il n'arrive
Ce que le Demon luy prédit.

Je ne voulus rien voir de tout
& j'avois beaucoup de peine à le
ne m'arrêtant point aux superstit
cependant je vais raconter une av
qui se passa dans le temps que j'étoi

Pays, & qui me convainquit de la
rité de la Jonglerie par un fait des
is extraordinaires.

Un Noble habitué dans ce Pays-Sauvage,
Avoit un Frere sur les flots,
Il tardoit tant à son Voyage,
Qu'il avoit peur que sur les eaux,
Il n'eût fait un fatal naufrage.
Il se plaignoit dans ses malheurs,
Pour se tirer d'inquietude,
Ou rendre sa peine plus rude,
Il voulut consulter l'Oracle des Jongleurs;
La chose étoit facile à faire,
Il trouva de ces bonnes Gens
Disposez à le satisfaire
Dans ses desirs impatiens:
Mais comme à l'Art Magique il se trouvoit
luy-même,
En vain ils voulurent jongler,
Le Demon fit sçavoir qu'il ne pouvoit
parler,
Parce qu'il avoit eu Baptême.

Ils le firent donc retirer,
Et commençant leur Magie,
Le Demon revint déclarer,
Qu'il verroit dans trois jours son Frere plein
de vie;
On vint l'en avertir, il sçût se rassûrer,
Et dans le temps marqué par cette Jonglerie,
Ce qui fut dit, fut fait, au gré de son
envie.

Il revit son Frere qui luy dit qu'il avoit pensé perir mille fois, & qu'il avoit beaucoup souffert dans une Ance où il avoit été retenu huit jours par des vents horribles & contraires qui le batteient sans cesse, sans qu'il pût se mettre à l'abry de leur fureur, ce que l'Oracle des Jongleurs avoit encore déclaré.

Continuons les superstitions des Sauvages. Leur Dieu étoit autrefois le Soleil, qu'ils appellent Nichekaminou, & qui veut dire en leur langage le trés-Grand; ils le remercioient du bien qu'il leur faisoit, & suplioient le Demon qu'ils

ppellent Mendon, de ne leur point faire
e mal. Ils avoient des Magiciens qu'ils
ombloient de biens & d'honneurs, leur
onnant dans leurs festins les morceaux
es plus délicats des Bêtes & des Poissons
u'ils mangeoient. Ces Magiciens rusez
busoient de leur confiance; car ils dé-
endoient ces morceaux comme perni-
ieux, afin de s'en nourrir eux-mêmes,
isant qu'ils servoient à leur art, & les
utres étoient encore plus sots que su-
erstitieux de les croire.

Quand ils payoient à la Nature
Le tribut que la mort nous rend à tous
commun,
On mettoit dans leur Sepulture
Chien vif, Hache, Fusil, Maïs, Pipe, Pêtun,
Chaudiere, Poudre, Plomb, Canot & Cou-
verture,
Ils croyoient que celuy qui venoit de
mourir,
Entreprenoit un grand Voyage,
Et qu'il avoit besoin de tout cet Equi-
page,
Pour se vêtir & se nourrir.

Mais nos Missionnaires zelez les ont corrigez de ces sortes d'abus, leur en ayant fait connoître le ridicule & la vanité, & s'ils n'en sont pas encore tout-à-fait revenus, du moins n'y ajoûtent-ils plus guéres de croyance. Ce qui leur reste de superstition, c'est d'arracher les yeux des Poissons, des Oyseaux & des Bêtes, & de les jetter, disant que sans cela ils seroient aperçûs de leurs semblables, & n'en pourroient plus aprocher, & ils n'en brûlent jamais les os, ny les arrêtes. Par un même abus, ils ne flambent jamais les pieds des Canards, des Oyes, des Outardes, des Cignes, & de tout autre Gibier d'eau à pied plat, croyant que ceux qui restent vivans ne pourroient plus se poser sur le sable, & qu'à cause de cela ils n'en attraperoient guéres.

Quand une Fille est dans un certain état que la Lune luy cause par une regle assez ordinaire, si elle passe par-dessus un Garçon, quand ils sont cabanez ensemble, il se croit tout perclus de ses membres, & il est si persuadé de leur débilité, qu'il ne voudroit pas s'exposer à faire un pas, & il se tient couché jusqu'à ce que la cause imaginaire du mal, qui ne l'est pas moins, se passe. Si elle tou-

choit ſon fuſil dans ce temps-là, il le croiroit enchanté, & qu'il n'en pourroit jamais rien tuer; cette opinion le poſſede ſi fort qu'il craindroit moins le charme du plus méchant de leurs Magiciens. Quand une Femme eſt dans cet état, il faut qu'elle ſe mette à l'écart, & qu'elle en avertiſſe ſon Mary, de peur qu'il ne luy prît envie de la toucher ſans le ſçavoir.

Il ne l'aproche point pendant tout ce
temps-là,
Quel obſtacle fâcheux aux deſirs de ſon
Ame!
En France il eſt plus d'une Femme
Qui ſçauroit ſe taire en cela.

Il en eſt cependant beaucoup entre les Sauvageſſes, qui quoique bien amoureuſes, ſe privent long-temps des plaiſirs qu'elles goûtent avec leurs Maris, regardant comme des Concubines celles qui ont beaucoup d'Enfans.

Des ſottes ſuperſtitions des Sauvages, paſſons à une de leurs plus belles & loüa-

b'es qualitez ; c'est leur amour pour l'hospitalité, ils se secourent entr'eux de tout leur pouvoir ; si quelqu'un a des vivres, il ne manque jamais de les partager avec ceux qui n'en ont pas, & qui en souffrent. Un Sauvage se verroit mourir de faim, qu'il ne voudroit pas manger seul une Cercelle qu'il auroit tuée, & qui pourroit luy rendre la vie, il la porteroit à la Cabanne où il sçauroit que d'autres en auroient besoin comme luy, & chacun en auroit sa part. Lors qu'un d'eux en va visiter un autre, celuy qui reçoit la visite, ne demande point à l'autre ce qui l'amene, il commence par luy donner à manger, aprés cela ils parlent d'affaires s'ils en ont, c'est leur maniere ; & voicy la raison qui les engage à en user de la sorte : Ils disent que si on demandoit d'abord ce que l'on veut, on n'auroit plus qu'à s'en aller quand on l'auroit dit, & qu'on y auroit répondu. Quand ils chassent plusieurs de compagnie, celuy qui tuë une Bête, content de son adresse & de l'honneur qui luy en revient, il l'abandonne à ses Compagnons, qui par un genereux retour en la partageant entr'eux, luy en font toûjours la meilleure part.

Admirez dans ces Nations,
Quelle est en même temps & la peur & l'audace!
Ils donnent sur un Ours en braves Champions,
Quand il se presente à la Chasse;
Et s'ils rencontrent un Cheval,
Ce n'est point une fausse histoire,
Ils tremblent à l'aspect de ce doux Animal,
Je l'ay vû dans le Port Royal
Plus d'une fois, on peut m'en croire.

Quand un Sauvage vieux & caduque ne peut plus aller à la Chasse, & qu'il perd à la guerre un Fils unique, accablé de douleur, & comme desesperé, il assemble ses amis, les regale, & leur dit le triste & funeste sujet de sa peine. Touchez de compassion, ils entrent dans sa misere, & forment en même temps le charitable dessein de rendre à ce Pere affligé un autre Enfant; ils luy en donnent leur parole, & bien-tôt aprés ils travaillent à l'effectuer. Ils s'en vont dans la Terre Etrangere où a peri ce Fils si regretté, & cherchent un au-

tre Garçon pour le malheureux Pere qui a perdu le sien ; ils le trouvent, le luy amenent, & il l'adopte.

Le jeune Homme consent à cette adoption :
Il l'assûre par sa parole
Qui vaut le jeu chez cette Nation,
Et son faux Pere se console
De la mort de son vray Garçon.

Quoique les Sauvages vivent dans les Bois avec les Bêtes, ils ne laissent pas d'avoir beaucoup d'honnêteté. Un Frere devant sa Sœur ne dira jamais un mot qui puisse choquer en rien sa pudeur. Un démenty seroit la plus cruelle des offenses, & le Pere & la Mere ne le regarderoient plus que comme un indigne Frere, & luy en marqueroient sans cesse avec aigreur leur mécontentement : aussi est-il toûjours fort sage, & son respect pour sa Sœur va à un excés qui va vous étonner. S'il se sentoit pressé, mais vous le dirai-je ? d'un vent, matiere facile à s'échaper, il aimeroit mieux crever que de le faire entendre. Je vais vous dire sur ce sujet une avanture fort particuliere.

Un Frere avec sa Sœur se sentit par hazard
Pressé d'une plus forte envie,
Rien n'est plus commun dans la vie,
Il fut la contenter dans le Bois à l'écart.
Que ce recit n'ait rien qui vous chagrine;
Quand il se vit là seul, il mit culote bas,
Ou plûtôt il leva sa robe Castorine,
Pour faire...... je ne le dis pas,
Chacun aisément le devine,
On est souvent en pareil cas.
Ce n'est pas tout, il faut dire le reste,
Ecoutez, l'Histoire est funeste.
Pendant qu'en l'action son derriere est à l'air,
Les Maringoüins ardents à donner sur la chair,
Voulurent de son sang faire leur nouriture;
Car ils aiment le sang humain;
Ils le piquoient bien fort, il y porta la main,
Qu'il barboüilla de son ordure.
D'autres en même temps le piquerent au front,
La même main y fut portée,
Et comme elle étoit fort gâtée,

P

La tache y demeura qui luy fit un affi
Pour fuïr cette race maudite,
On fait en ces lieux-là son affaire bie
Dés qu'il eut fait la sienne, il alla
Sœur,
Elle vit cette tache, elle en fremit d'h
Et d'un prompt desespoir ne pouvant
fendre,
Pour faire moins souffrir sa trop
pudeur
De honte elle courut se pendre.

Lorsque les Sauvages ont quelq
cessité naturelle, telle qu'elle soit,
bien se donner de garde de le fair
noître, on la cache avec beauc
soin, & on se retire sans dire mo
aller à l'écart se décharger du poi
incommode.

Rien n'est mieux observé chez les
Sauvages,
Ils sont insolens quelquefois,
Ils viennent au logis d'un Habitant Fra
Luy faire de sanglans outrages.

Il faut pour cela qu'ils soient soûs,
Qu'ils ayent trop bû d'Eau de vie;
Mais si leur insolence est rudement punie
Quand ils ont merité des coups,
Ils ne sont pas long-temps sans revenir chez vous
Vous demander pardon d'avoir fait la folie.
Ils marquent le chagrin que leur cœur en ressent,
Pour effacer le tort de leur faute commise,
Ils vous font encore un present
De leurs plus belles Marchandises.
Mais si quelqu'un est maltraité,
Et qu'il ne l'ait point merité,
Car il sçait bien quand il offense,
Il en conservera tout le ressentiment,
Jusqu'à ce qu'il ait pû rencontrer le moment
D'exercer contre vous la plus grande vengeance,
La Hache, ou le fusil en sera l'instrument.

Parlons des Habillemens des Sauvages, ils ne couvrent leur nudité que des

dépoüilles des animaux, ou de quelques couvertures qu'on leur traite pour leurs Pelleteries, & dont ils s'envelopent. Entre les Habits des Hommes & ceux des Femmes, il n'y a presque point de difference ; ceux des Femmes descendent jusqu'au bas des Jambes, en maniere de Cotillon, & ceux des Hommes ne passent point le Genoüil ; ils veulent avoir les Jambes libres pour mieux aller à la Chasse. Pendant l'Eté quelques Garçons n'ont qu'une Chemise, encore est-elle si courte qu'ils sont obligez de se servir d'une ceinture à laquelle est attaché un morceau d'étoffe ou de peau, pour couvrir les parties que la pudeur empêche de montrer. Cette Chemise leur pourrit au dos, quand ils l'ont une fois mise, ils ne l'ôtent jamais qu'elle ne soit toute en lambeaux. Ils ont presque toûjours la tête nuë, les Femmes comme les Hommes : Quelquefois ils mettent un petit Bonnet d'étoffe, en forme de Calote, qui ne leur couvre que le sommet de la tête : Quelques-uns portent des Bas & des Souliers, mais le plus souvent ils n'en ont pas. Les Bas sont faits de deux morceaux d'étoffe qu'on appelle Mazamet, ils les cousent en dehors, & il y a toûjours deux aîles qui débordent de

quatre doigts la couture. Leurs Souliers sont faits de peau de Loup Marin, en Escarpins, toûjours plats & commodes; ils ressemblent mieux à nos Chaussons, n'ayant point de talons; ils s'attachent avec des couroyes qui passent par des trous dans les quartiers, comme les cordons d'une bourse. Ils en font encore de peau d'Orignal qu'ils embellissent de peinture & de bordure de poil de Porc-Epi blanc & rouge; mais c'est pour les vendre à ceux qui veulent en aporter pour les faire voir en leur Païs; ils se mettent du fard, Hommes & Femmes plus abondamment qu'aucune Nation du monde.

En cent manieres differentes,
Ils se barboüilloient de ce fard,
Nos Dames avec bien plus d'art,
Le sçavent employer pour être plus brillantes.

Ils attachent leurs Cheveux avec de la Rassade, qui est une espece de petites Perles, il y en a de noire & de blanche, & ils en font un gros nœud qui ne descend guere plus bas que l'oreille. Cet

ornement est commun aux Hommes comme aux Femmes, & ils n'ont pas plus de barbes qu'elles. Leurs cheveux ne blanchissent jamais, & sont toûjours fort plats ; ils dégoutent presque toûjours de graisse d'animaux, ou d'huile de Poissons, tant ils y en mettent particulierement sur le front, & c'est leur essence ordinaire.

Parmy ces Porteurs de guenilles,
On ne laisse pas quelquefois
De rencontrer certains bons Drilles,
Qui se donnent des airs François.
Lorsque pendant l'hyver ils prennent maintes
Bêtes,
Ils traitent leurs peaux au Printemps ;
Des retours qu'on leur fait en bons habillemens,
Ils sçavent s'ajuster des pieds jusqu'à la
tête.
Mais ils ont beau changer d'Habits
Avec leurs mines de Boëme,
Ayant le teint encor plus obscur & plus bis,

On les prend toûjours pour eux-mêmes.
Mais il faut dire à leur honneur,
Que s'ils ont le teint Olivâtre,
Leurs dents imittent la blancheur,
Et de la neige & de l'albâtre.

Ils fument cependant comme des vrais
Dragons,
Avec une fureur extrême;
Hommes, Femmes, Filles, Garçons,
En font tous leur plaisir suprême.

Parlons d'une chose qu'ils regardent encore comme un ornement. Ils se font marquer sous la peau en divers endroits du corps, & même du visage; mais il faut qu'ils s'arment d'une grande patience, & d'un grand courage: On est long-temps à le faire, & ils souffrent beaucoup à l'endurer. Quelques François en ont fait l'épreuve, qui pourroient en rendre témoignage: Pour moy je n'ay pas été curieux de porter de telles marques. Elles se font avec du Ver-

millon, & de la poudre à canon qu
ne mêle point ensemble. On met ces
grediens en poudre séparément, &
les employe avec une aiguille.

Entre cuir & chair, ouf, je croy qu'elle
blesse,
On la fiche tout doucement,
Ce qui fait toutefois un vigoureux t
ment,
Et dans la trace qu'elle laisse,
On fourre avec beaucoup d'adresse
Un peu de chaque poudre alternativen

Les couleurs sont ainsi differenc
sous la peau, & l'on en fait toutes so
de Figures, des Croix, des Nom
Jesus, des Fleurs; enfin tout ce
l'on veut, & ces marques ne s'effa
jamais. J'ay vû mourir à l'Hôtel-I
de Paris un Sauvage qui étoit mar
de la sorte, les Chirurgiens l'écorc
rent, & en firent passer la peau,
que cela y aportât aucun changemen

Ce qui me surprenoit assez,
Etoit de voir des Gens qui n'ont nulle teinture
Du Dessein ny de l'Ecriture,
Faire ces traits divers & si bien compassez ;
Mais sur des cuirs par eux passez,
Des sucs de quelques fruits ils font de la peinture,
Où les traits sont encor artistement tracez.

Leur façon de s'écrire est tout-à-fait particuliere, à la difference des Orientaux qui se parlent par des Fleurs, ils se font entendre par de petits morceaux de bois arrangez de differente maniere. De ces petits batonnets ils font des Coliers qui servent à déclarer la guerre, ou à demander la paix, & ils les envoyent aux Nations avec lesquelles ils ont des differends.

Lorsque j'étois à l'Acadie,
Il en vint de la part des cruels Iroquois,
Ils devoient y venir égorger les François,
Mais par un grand bonheur ils changerent d'envie.

Dans ces lieux si peu défendus,
Nous aurions été tous perdus.
Nos Sauvages étoient dans de grande
allarmes,
Et les Chefs qui les commandoient,
Car les Iroquois demandoient,
Qu'avec eux contre nous ils tournassent l
armes.

Nous en fûmes quittes pour la pe
qui ne fut pas petite. Quand la guerre e
terminée, ils enterrent la hache dans u
trou le plus creux qu'ils peuvent fair
afin qu'on ne puisse plus la retrouve
ils veulent faire voir par là, la manie
est nouvelle, que la paix est si douce
si précieuse qu'on ne doit jamais
troubler.

Ils ne comptent point les années p
les jours, par les semaines, ny par l
mois, ce n'est que par les nuits, ou p
les évenemens considerables qui arrive
dans leur cours, & souvent ils passent
temps sans le connoître. Quand ils so
dans un canton où ils trouvent des B
tes & du Gibier, ils y demeurent ta
qu'il y en a : Quand ils ont presque to

tué, & que la Chaudiere ne va plus comme il faut, ils vont autre part chercher mieux, & ils ne sont jamais si bien qu'aux lieux où ils trouvent beaucoup à manger: Ils en marquent leur joie par leurs chants & par leurs danses. Leurs voix sont fort agreables quand ils veulent bien chanter; mais leurs danses, quoy qu'ils fassent, sont toûjours trés-impertinentes. Je les ay plus d'une fois entendu chanter dans l'Eglise du Port Royal à la grande Messe & à Vespres; les voix des Femmes particulierement étoient si douces & si touchantes, que je croyois entendre les Anges chanter les loüanges de Dieu; ce qui me le faisoit croire davantage, c'est que je ne voyois point remüer leur levres. Les voix des Hommes se mêloient de temps en temps si justement avec celles des Femmes, que cela faisoit un effet admirable, & j'en étois charmé.

Ils chantoient sur des tons les plus harmonieux
Tous nos Hymnes sacrez traduits en leur langage,
Et c'étoit le Divin Ouvrage
D'un Missionnaire * établi dans ces lieux.

* *Mr. Thury.*

Sa charité pour eux étoit arden
Il demeura long-temps parmy la
Mais enseignant à tous nôtre Rel
Il paya le tribut fatal à la Nature

Les Sauvages firent en luy u
de perte, il prenoit un soin to
culier de les instruire dans la co
ce de Dieu ; aussi furent-ils sen
touchez de la mort de ce saint
qui vivoit parmy eux de ce qu'ils
& qu'ils appelloient leur Patria
l'enterrerent à Chibouëtou le p
nêtement qu'ils purent, & c'e
me Missionnaire dont j'ay décrit
beau. Quittons les tristes idé
mort, & revenons aux danses
vages pour les décrire, s'il est
Ces ridicules Danseurs se suiven
colez l'un contre l'autre, ava
sautant tout doucement les pied
& faisant des contorsions & des
ces plus affreuses les unes que le
Un certain son de voix que voic
peut l'exprimer, hoüen, hoüen,
marque la cadence, & ils s'arrê
temps en temps pour faire des cri
ventables, & par lesquels finiss

jours les danses. L'Instrument répond à tout cela parfaitement bien; c'est un petit bâton long d'un pied dont un Sauvage qui ne danse point frape contre un arbre, ou autre chose, selon le lieu où ils sont, chantant du nez en même temps. Leurs pieds tournez en-dedans dés le berceau, & tenus long-temps de même pour mieux aller en raquette quand ils sont grands Garçons, conviennent à de telles danses. Ces grotesques Danseurs sont venus plusieurs fois par troupes en de certains jours de joye, me donner ce divertissement; mais je crois qu'ils le faisoient moins pour me réjoüir, que pour avoir quelque petit pot d'Eau de vie à boire à ma santé, cette Liqueur les feroit aller bien loin.

Voicy une connoissance assez particuliere des Sauvages: Si quelqu'un en passant dans les Bois voit sur la neige, ou sur la terre molle la marque du pied d'un autre, il ne manque jamais à connoître sûrement par l'arrangement du talon, les doigts, ou de tout le pied ensemble, de quelle Nation est celuy qui l'a faite.

J'ay déja fait voir dans un Exploit de Chasse qu'un Sauvage à l'odorat bon, & qu'il sent une Bête de fort loin: Je vais encore faire connoître qu'il ne sent

Q

par de copieuses sueurs. Voicy comment ils se les provoquent. Ils font un trou de leur longueur qu'ils garnissent des deux côtez de roches qu'ils font presque rougir à force de feu ; aprés cela ils mettent une couche de branches de Sapin au fond, & se couchent dessus tout de leur long ; on les couvre ensuite d'autres branches qui s'échauffent & rendent par leur nature bitumineuse une épaisse fumée ; ils ne sont pas longtemps-là sans suer jusqu'aux os, & si long-temps qu'ils veulent, mais ce qui me surprenoit le plus, étoit de sçavoir que ces Fourneaux sudorifiques étoient toûjours faits sur le bord d'un Lac, ou d'une Riviere, & que les Sauvages n'en sortoient tout en nage, que pour se jetter à l'instant dans l'eau. Quelle maniere ! Si nous nous exposions de même à des contraires si opposez, nous en mourrions, & par là ils se guérissent sur le champ.

Ils se blessent fort souvent, mais la nature a mis sous l'écorce des épinettes, arbres trés-communs dans toute l'Acadie, un remede merveilleux à tous leurs maux ; c'est une Térébentine plus fine, & plus balsamique que celle qui nous vient de Venise, & elle se trouve par tout où l'on peut en avoir besoin pour se penser,

s'ils se cassent les Bras ou les Jambes, ils remettent les os au niveau, & font de grands plumaceaux de fine mousse qu'ils couvrent de leur Térébentine, & ils en environnent le membre rompu; ils mettent par-dessus un morceau d'écorce de bois de Bouleau, qui prend en se pliant aisément la forme de la partie; les éclisses ne sont pas oubliées, & pour tenir tout cela sujet, ils prennent de longs bouts d'écorces plus minces dont ils font des bandages convenables, ils mettent ensuite le malade en situation sur un tas de mousse, & cela reüssit toûjours fort bien. Si un tel accident arrivoit à un Sauvage tout seul, il tireroit des coups de Fusil pour appeller du secours, ou il feroit de la fumée s'il n'avoit point d'arme, signaux ordinaires parmy eux, & qui ne leur manquent point au besoin. On fait une Cabanne au lieu où le malheur arrive: Voicy comment elle est bâtie. On plante en rond quinze ou seize Piquets, plus ou moins selon qu'elle est grande, à deux pieds l'un de l'autre, ils ont une toise ou toise & demie de haut, leurs extrêmitez superieures s'unissent en pointe, & sont attachez ensemble; on couvre les Piquets de branches de Sapin, & de grands

morceaux d'écorce du même bois, (de Bouleau, quelquefois de peaux, & c n'y laisse qu'un trou en bas, qui ne pe met d'entrer & sortir qu'à quatre pa tes. Il y a une Perche en-dedans q traverse par le milieu à quatre ou cin pieds de haut, & qui sert à pendre Chaudiere sur le feu qui est toûjou petit, & au centre du fond de la Ca banne. Les Compagnons du Blessé voi à la Chasse, & ils ont soin de luy ju qu'à ce qu'il puisse marcher comn eux.

Je vais sur ce sujet dire une avantu qu'on aura peut-être de la peine à cro re, c'est pourtant la verité même, (je n'écris icy rien qui ne me soit dict par elle.

Un Habitant de ce Païs Sauvage,
Homme de qualité, qui servoit autrefo
Soûs les Etendarts des François,
Avec honneur, avec courage.
Venant au Port Royal de Quebec par les Bois
Se fracassa la Jambe en faisant ce Voyage,
Voyage à mettre un mois, & même davan-
tage;

Il n'étoit qu'à moitié chemin,
Quel malheur ! Quel cruel chagrin
Pour un Homme en cet équipage !
Il n'avoit avec luy qu'un Chien,
Que faire ? Il gémit, se lamente,
Et songe à ce qui peut luy procurer du bien
Dans cette avanture affligeante,
Dans les pressans besoins l'esprit de l'Homme invente
Bien mieux que dans le temps qu'il ne manque de rien.
Il imagine un stratagéme
Qui reüssit des mieux dans son malheur extrême.
Il avoit par bonheur du Papier, un Crayon,
Il écrivit son mal sur un petit Broüillon ;
Le mieux qu'il put il fit entendre
L'endroit fatal du Bois, la distance, les jours,
Qu'il falloit mettre pour s'y rendre,
Le run du vent qu'il falloit prendre

Pour venir vîte à son secours.
Il mit au col du Chien son Messager fidelle
Le Billet instructif de sa peine cruelle,
Il le battit aprés comme un Chien qu'il étoit,
A ce maltraitement l'Animal resistoit,
Il ne pouvoit quitter son Maître ;
Mais tant de coups il luy donna,
Qu'à la fin il l'abandonna ;
Le besoin qu'il avoit d'ailleurs de se repaître,
A s'enfuir le détermina.
Il revint à Quebec, dés qu'on l'y vit paroître,
Les Parens du Blessé le prirent au colet,
Défirent le colier & lurent le Billet,
Qui leur fit tristement connoître
De son prompt retour le sujet.
On mit des Coureurs en Campagne,
Bons Sauvages, cela s'entend,
Et le Chien qui les accompagne,
Bon Guide, les conduit où le Malade attend.

Il falloit bien des jours pour faire ce
Voyage,
On va fort peu de nuit dans ce Païs Sauvage.
Pendant ce temps l'Estropié
Qui jeûnoit, & tenoit sur la mousse étenduë
La Jambe qu'il avoit rompuë,
Etoit bien digne de pitié.
Le secours vint, quelle allegresse
Dans ses desirs impatiens,
Quand il revit son Chien luy marquer sa
tendresse.
Suivy d'une troupe de Gens !
Aprés une longue souffrance,
Il reçut beaucoup d'assistance ;
Ils avoient aporté des vivres avec eux ;
On travailla d'abord à sa Jambe blessée,
A leur mode elle fut pensée,
Et l'on cabanna dans ces lieux.
On fit boüillir la Chaudiere,
Les Sauvages chasserent bien ;
Jusqu'à sa guérison entiere,
Le Blessé ne manqua de rien.

Enfin guéri de sa blessûre,
Avec ses Compagnons il vint tant bien
que mal
Raconter sa triste avanture
A ses Amis du Port Royal,
Il devoit à son industrie
Dans un accident si fatal
Le bonheur d'être encore en vie.

Revenons aux Sauvages qui se guérissent de la mort même ; Quel Paradoxe, dira-t-on ! Mais je le prouve. Ces pauvres Gens sont sujets à se noyer, & cela n'arrive que trop souvent dans leurs Canots d'écorce qui virent pour la moindre chose. Ceux qui s'échapent heureusement du naufrage, s'empressent à retirer de l'eau ceux qui y sont demeurez ; ils remplissent de fumée de Tabac une pance d'animal, ou un gros & long boyau, leurs vaisseaux ordinaires pour conserver leurs huiles de Poisson, ou de Loup Marin ; aprés cela ils apliquent à un des bouts, l'autre étant bien lié, un bout de calumet ou de Pipe pour servir de Canule qu'ils introduisent dans le derriere des Noyez, pour leur faire rece-

.r la fumée contenuë dans le boyau, le comprimant avec les mains : Ils pendent ensuite par les pieds au plus ›chain arbre qu'ils trouvent, ils les y servent, & ils ont presque toûjours plaisir de voir que çe Lavement de ›eur leur fait rendre toute l'eau qu'ils : prise, & leur remet la vieau corps; reconnoissent ce surprenant & salu-·e effet par des gambillemens que les ·dûs ne sont pas long-temps à faire. oubliez pas ce divin remede assûré · mille experiences, sa vertu dans l'oc-ion n'opereroit pas moins dans vos is, que dans les Sauvages.

Ils ont un remede infaillible pour l'E-:psie. Un Soldat du Fort de la Riviere nt Jean en étoit tourmenté depuis nze ou vingt ans, & il en tomboit ·sque tous les jours. Une Sauvagesse :rouvant là par hazard dans le temps Paroxisme, fut si sensiblement tou-:e de le voir écumer, & faire des uvemens extraordinaires, qu'elle al!a is les Bois d'alentour chercher un re-de qu'elle sçavoit specifique pour son l. Elle aporta deux prises grosses com- : deux Féves d'une racine de plan-ratissée ; elle en fit prendre une au alade quand son mal fut passé, & le

fit bien couvrir ; elle fit entendre qu'il suëroit fort, & qu'il rendroit beaucoup par haut & par bas, effets bien surprenans tous à la fois dans un même remede. On observa la chose, & l'on vit arriver tout ce qu'elle avoit marqué. On en informa le Commandant du Fort qui n'y fit pas grande attention, il dit seulement qu'il ne falloit plus que la guérison du Malade, pour ajoûter foy aux promesses de la Sauvagesse. Elle le laissa le lendemain en repos, & comme elle s'en alla ce jour-là, elle dit qu'on luy donnât le jour suivant la prise qui restoit, & qu'il seroit entierement guéri ; il fit ce qu'elle avoit dit, le même effet du remede arriva comme auparavant, & depuis ce temps-là le Malade n'a eu aucune attaque de son mal : Je l'ay vû long temps aprés en parfaite santé. Quand sept ou huit jours furent passez, & qu'on vit que son mal ne le reprenoit plus contre l'ordinaire, le Commandant étoit bien fâché de n'avoir pas demandé la composition du remede si rare & si salutaire. Il fit chercher par tout où il put la Sauvagesse, mais toûjours vainement, il n'a pû en avoir de nouvelles, quelques perquisitions qu'il ait faites. Si cela étoit arrivé au Fort dans le temps que j'y

étois

ctois, j'aurois mieux profité d'une si belle découverte, & j'aurois aporté de l'Acadie un remede qui m'auroit été en France aussi avantageux qu'utile au Public. Je fis tout ce que je pus pour en avoir connoissance, mais je ne fus pas assez heureux pour y reüssir, & ce fut un grand malheur.

Parlons des tours de Gobelet des Sauvages. Les plus habiles Joüeurs du Pont-Neuf ne feroient que blanchir devant eux; les prodiges ne sont dans leurs mains que des effets ordinaires: Vous l'allez remarquer dans deux tours que je vais seulement raconter, car j'en pourrois dire mille, & vous conviendrez qu'il faut que le Diable s'en mêle, pour moy je le croy. Voicy le premier tour, ils mâchent dans leur bouche une pierre à fusil, & la broyent comme du Gravier, qu'ils font voir dans leurs mains aprés l'y avoir craché, & ils l'avalent ensuite jusqu'au dernier grain: On ne voit rien jusques-là qu'un autre ne puisse faire sans se donner au Diable, avec de bonnes dents & un gosier pavé; mais voicy le fin: Quand ils ont dans le ventre la pierre à fusil tout en gravier, ils prennent un petit bâton long environ d'un pied, & fort uni, ils fument, & luy

font recevoir la fumée du Tabac en marmotant quelques mots du Grimoire ; ils le fourent ensuite dans leur gosier, leur face en devient toute livide, il semble qu'ils vont étouffer ; ils fourgonnent, si je puis parler ainsi avec le bâton, & aprés quelques grimaces, ils le retirent avec la pierre à fusil au bout toute entiere.

Voicy le second tour qui ne vaut pas moins que le premier. Ils font marcher la peau d'une Loutre qu'ils ont écorchée il y a peut-être six mois, & voilà comment ils s'y prennent. Aprés l'avoir étenduë le ventre en bas, ils raprochent par des plis qu'ils font, la tête du derriere ; de sorte qu'elle est comme en un monceau. Ils mettent au droit de la tête à quatre ou cinq pieds loin, un petit miroir de fer blanc ; ils aiment tant à se mirer qu'ils croyent sans doute, qu'il en est de même des animaux : Que cela soit ou non, voilà la peau de la Loutre en état de marcher sur ses pattes, car ils les laissent toûjours en les écorchant quand ils veulent garder les peaux en leur entier, sans les fendre par le ventre, ce qu'on apelle là en *Chipotis*. Alors le Sauvage qui veut par ruse ou par magie, qu'on le prenne comme on voudra, faire aller la peau, fait un grotesque manége au tour d'elle.

Il danse, il capriole, il saute par-dessus,
Il se jette par terre, il se roule, il se
crevé,
Bat des pieds, des mains, se releve,
Et fait retentir l'air de mille cris aigus.
Comme un Demon il se tourmente,
Il suë, il devient tout en eau,
Ses yeux jettent du feu, sa bouche est écumante,
Il fait tant qu'à la fin on voit marcher la
peau.

Elle ne se remuë d'abord qu'avec aucoup de difficulté, mais petit à petit le s'étend; & se traîne jusqu'au Miir, où elle s'arrête. Quand la peau est ite à se mettre en train de marcher, Sauvage dit aux Spectateurs d'autre ation, devant lesquels il fait ce tour, que leur esprit est plus fort que le n.; il a raison, car par leur esprit il tend le Dieu que nous adorons, & par sien, il n'entend que le Demon. Cet prit malin les bat quelquefois d'une

étrange force, il les meurtrit & marque de contusions par toutes les parties de leur corps.

Quand le Demon bat, il bat bien,
Ils disent seulement qu'il est fort en colere;
Et ces pauvres battus ne se plaignent de rien
Que des marques qu'il sçait leur faire.

Je ne m'arrêterai point à marquer les differentes Nations Sauvages, le nombre en est trop grand pour en faire un détail; je vais seulement en faire assez connoître pour satisfaire là-dessus les Curieux. Les Sauvages qui sont aux environs du Port Royal, sont nommez Miquemaques; les mêmes sont encore le long de la Riviere Saint Jean, dont les bords sablonneux & fort étendus sont les plus beaux de toutes les autres Rivieres de l'Acadie. Elle est fort poissonneuse, & l'on y pêche aisément la Truïte & le Saumon qui y abondent: Les Maricites y habitent aussi, & sont plus nombreux que les autres. Sur la Riviere Saint George qui sépare la Nouvelle France de la Nouvelle Angleterre, on trouve les Kanibas, & les Abénakis.

Du côté de Quebec habitent les Papinachois, les Saguenets, les Algonquins, les Iroquois, les Hurons, les Loups, les Socokis bons & mauvais pour la France. Les meilleurs ſont les Outaois, mais Nation plus reculée. Vers le Nord ſont les Eſquimos, les Chriſtinaux, les Sauteurs, les Savanois, les Pla-côtez des Chiens, & les Aiſenciboils. Quels noms? Je croy que le Diable les a forgez; il faut pourtant en repeter quelques-uns, pour marquer ce qu'il y a de particulier en eux.

Commençons par les Algonquins, c'eſt la Nation la plus brave & la plus belliqueuſe qu'il y ait parmi les Sauvages. Ils ſont ordinairement en guerre avec les Iroquois qui les regardent comme leurs plus formidables ennemis, & par qui ils ont toûjours été vaincus. Ils n'ont point de lieu arrêté, étans toûjours errans dans les Bois, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Ils ne cultivent point la terre comme d'autres qui font du Maïs ou Bled d'Inde: Ils diſent que ces ſoins n'appartiennent qu'à des Ames baſſes & ſerviles, & que de Grands Guerriers qui ſçavent triompher de leurs ennemis & attaquer les Bêtes les plus feroces, ne doivent vivre que de celles qu'ils

tuënt. Voilà de grands ſentimens, mais les Iroquois ſont plus ſages, ils cultivent la terre avec grand ſoin, & font beaucoup de Bled d'Inde & de Legumes pour ſe nourrir ; ils ont auſſi dans un des plus beaux Pays du monde, de grandes & belles Plaines, & des Villages bien peuplez qu'ils fortifient de toutes parts, & où ils font bonne ſentinelle, pour n'être pas inſultez par les Troupes de Quebec, quand elle font des courſes chez eux. On dit même qu'ils ont des Beſtiaux & des Volailles en quantité. Je ne parlerai point des tourmens horribles qu'ils exercent ſur nous quand ils nous tiennent, ils ſont connus de tout le monde. Nous ne les traitons pas avec moins de rigueur quand ils tombent entre nos mains, mais ils ont bien plus de courage à ſuporter tout le mal qu'on leur fait.

Leur fermeté ſurprend dans ces cruels momens,
Ils ſouffrent conſtamment la torture & les flâmes,
Ils meurent ſans pouſſer aucuns gemiſſemens,
Et diſent qu'il ne ſiet qu'aux Femmes
De ſe plaindre dans les tourmens.

Tous Barbares qu'ils sont, ils ne laissent pas d'attirer à eux de Quebec de la jeunesse de tout sexe que son mauvais chant entraîne au mal ; les Garçons y deviennent pires que les Iroquois mêmes, c'est ce qui les y fait bien recevoir, autrement ils n'y trouveroient pas leur compte. En vain leurs parens les rappellent, ces Renegats ne retournent point chez eux, ils leurs préferent les Iroquois.

Les Filles qui sont libertines
Les trouvent grands, bien faits, propres pour leurs plaisirs,
Et sans s'éfaroucher de leurs horribles mines,
Elles vont avec eux assouvir leurs desirs.
La taille, la vigueur plûrent toûjours aux Femmes,
Et sans aller si loin nous les voyons plus prés ;
Combien est-il icy de Dames,
Qui préferent de grands & vigoureux Laquais
A de petits Maris fluets ?

Ces Filles-là se marient quelquefois avec eux ; ils en prennent mille soins, rien ne leur manque, la chaudiere & l'amour vont trés-bien, que leur faut-il davantage pour être heureuses.

Alors plus de libertinage,
Il faut bien sagement sçavoir se comporter,
Autrement on verroit un Mary s'emporter
A des sentimens de fureur & de rage ;
Ce n'est pas comme ailleurs où les pauvres Epoux
Sont Cocus, & forcez de filer encor doux.

Tous les Sauvages n'entendent point raillerie sur ce sujet, leurs Femmes ne sçauroient trop se contenir, sur le moindre soupçon ils entrent en fureur, & les battent jusqu'à les assommer.

Laissons-là les Iroquois, & parlons des Outaois bons amis de la France. Lors qu'un François negocie avec eux, il prend pour le servir une de leurs Filles, celle qui est apparemment le plus a son gré : Il la demande au Pere, & cela se fait à de certaines conditions, il promet de luy donner quelques couvertures,

uelques Chemises, un Fusil de la Pou-
re & du Plomb, du Tabac, des Outils;
nfin ils conviennent ensemble des cho-
s, & font leur marché : La Fille qui a
connoissance du Païs, s'engage de son
ôté à servir le François en toutes ma-
ieres, d'accommoder ses peaux, & de
endre ses Marchandises pendant un
emps qui est marqué, & cela s'execute
rés-fidellement de part & d'autre. L'a-
mour est ordinairement le devoir dont
n s'aquitte le premier, car le marché
st fait ainsi; mais comme la passion des
Hommes, là comme icy, ne se conten-
e pas toûjours de la même Personne;
our en avoir un autre, voilà ce qu'on
ait. On se munit d'un paquet d'Allu-
mettes, & sur le soir on va dans les Ca-
bannes où l'on sçait qu'il y a des Filles;
quand on y est entré, on allume quel-
ques-unes des Allumettes, c'est alors le
flambeau de l'amour; on les passe par-
devant les yeux des Sauvagesses qui plai-
ent le plus, & si par un bonheur assez
commun, une de ces Filles les souffle
dans les mains du Garçon, c'est le si-
gnal assûré de sa bonne Fortune, il
n'a qu'à contenter ses desirs en toute
sûreté, & y passer toute la nuit, Per-
sonne ne troublera son amour.

Ces Filles-là se marient quelquefois avec eux ; ils en prennent mille soins, rien ne leur manque, la chaudiere & l'amour vont trés-bien, que leur faut-il davantage pour être heureuses.

Alors plus de libertinage,
Il faut bien sagement sçavoir se comporter,
Autrement on verroit un Mary s'emporter
A des sentimens de fureur & de rage ;
Ce n'est pas comme ailleurs où les pauvres
Epoux
Sont Cocus, & forcez de filer encor doux.

Tous les Sauvages n'entendent point raillerie sur ce sujet, leurs Femmes ne sçauroient trop se contenir, sur le moindre soupçon ils entrent en fureur, & les battent jusqu'à les assommer.

Laissons-là les Iroquois, & parlons des Outaois bons amis de la France. Lors qu'un François negocie avec eux, il prend pour le servir une de leurs Filles, celle qui est apparemment le plus a son gré : Il la demande au Pere, & cela se fait à de certaines conditions, il promet de luy donner quelques couvertures,

quelques Chemises, un Fusil de la Poudre & du Plomb, du Tabac, des Outils; enfin ils conviennent ensemble des choses, & font leur marché ? La Fille qui a la connoissance du Païs, s'engage de son côté à servir le François en toutes manieres, d'accommoder ses peaux, & de vendre ses Marchandises pendant un temps qui est marqué, & cela s'éxecute trés-fidellement de part & d'autre. L'amour est ordinairement le devoir dont on s'aquitte le premier, car le marché est fait ainsi; mais comme la passion des Hommes, là comme icy, ne se contente pas toûjours de la même Personne; pour en avoir un autre, voilà ce qu'on fait. On se munit d'un paquet d'Allumettes, & sur le soir on va dans les Cabannes où l'on sçait qu'il y a des Filles; quand on y est entré, on allume quelques-unes des Allumettes, c'est alors le flambeau de l'amour; on les passe pardevant les yeux des Sauvagesses qui plaisent le plus, & si par un bonheur assez commun, une de ces Filles les souffle dans les mains du Garçon, c'est le signal assûré de sa bonne Fortune, il n'a qu'à contenter ses desirs en toute sûreté, & y passer toute la nuit, Personne ne troublera son amour.

C'est le faire à bien juste prix,
Ce n'est pas de même à Paris ;
Qui veut gagner une Coquette,
Dont la Cour est nombreuse, & qui fait de grands fracas,
Fait bien des presens & des pas,
Avant que son ardeur puisse être satisfaite ;
Vous qui voulez *gratis* prendre bien vos ébats,
Allez tous courir l'Allumette,
C'est le mot, ne l'oubliez pas.

Ces Sauvages-là ne vivent toûjours que de chair, ou fraîche, ou boucanée, & ils en mangent en grande quantité ; ce sont les plus grands Carnaciers, & les Sauteurs leurs Voisins tout au contraire ne mangent jamais que du Poisson ; le Lac Erier qu'ils habitent leur en fournit en tout temps. Cette nourriture legere les rend fort dispos ; ce sont les

.uvages qui courent le mieux, & qui
sistent davantage à la course. Ils n'ont
oint l'usage des Armes à feu, mais
tirent de l'Arc avec une adresse toute
articuliere, & ils en font un exercice
rt divertissant. Ils se munissent de ba-
ns legers & de dards à tête platte &
rosse comme un œuf, & s'en vont par
oupes s'exercer dans une Prairie.

Entre deux partis faits, également nom-
breux,
Eloignez l'un de l'autre à certaine distance,
Un balon est jetté par un bras vigoureux,
Et chacun à l'instant commence,
A luy porter des coups pour l'élever sur
eux.
Il est baloté là d'une belle maniere;
En se le renvoyant alternativement,
Ils le frapent si justement,
Qu'il est souvent en l'air une heure toute
entiere.

Chacun l'y soûtient à l'envy,
Car du côté qu'il fait sa chûte,
Un certain prix que l'on dispute
Par les plus adroits est ravy.

Les Esquinos ne se donnent poin
peine de faire cuire leurs viandes c
me les autres, ils les mangent to
cruës. On croit que ces Sauvages
été engendrez par les premiers Bas
qui se sont perdus à la Pêche de la
laine ; cela pourroit bien être, ca
ont conservé quelque chose de leur
tois, ne faisant que bredoüiller qu
ils parlent. Lors qu'ils sont pris d'
tourmente sur la Mer, qui est sou
trés-rude dans leur Païs, ils s'en
ment dans leurs Canots qui ont
couvercles exprés, & qui joignen
exactement, qu'il n'y entre pas
goute d'eau ; ils se laissent roûler
suite au gré des Ondes, jusqu'à
que le calme revienne, & permett
reprendre les Avirons.

Pour finir avec les Sauvages, dis
encore quelque chose des Pla-côtez
Chi

Chiens les plus sots, & les plus misérables de tous. Ils n'ont aucun Commerce, & sont toûjours en guerre avec les Savanois, braves Gens, & qui les prennent souvent pour en faire leurs Esclaves. Tous les autres ne font rien de particulier qui mérite d'être raporté.

Je ne dois pas quitter ce Sauvage Pays,
Sans parler des divers Tapis,
Qu'étale dans ces lieux l'Auteur de la
Nature ;
Tout est rare, tout est nouveau,
Quelle diversité de fleurs & de verdure ?
On ne peut rien voir de plus beau.
Mille Plantes, divines Herbes,
Que la terre y produit sous les Sapins
superbes,
Et que pour la santé des hommes Dieu créa ;
Ne se trouvent point dans nos terres ;
Il faut aller les chercher là,

Les Bois de l'Acadie en sont les seules
serres.

J'étois chargé du soin glorieux d'en cüeillir
Pour le Jardin Royal du plus grand des Monarques,
Et j'ay sçû donner quelques marques
Du plaisir que j'ay pris à pouvoir l'embellir.





RETOUR DU VOYAGE.

IL ne me reste plus qu'à dire comment je suis revenu de la Nouvelle France, ce fut fort agréablement. Dans le temps que je commençois à m'y accoûtumer, & que j'en connoissois mieux le mal & le bien, je reçûs des ordres pour la quitter & revenir en France, dont je fus bien aise. Je ne devois repasser les Mers qu'avec des Matelots dans une petite Fregate de Rochefort, fretée par une Compagnie qui negocie dans ce Païs-là, & avec laquelle celle dont j'avois la direction, avoit traité des Marchandises qui me restoient, sur les avis que j'a-

vois donnez du peu de profit qu'il y avoit à faire. Mais pendant que je travaillois à regler mes affaires pour m'aprêter à partir, l'Avenant bon Navire du Roy monté de quarante-quatre canons, & qui avoit aporté les provisions de guerre & de bouche que Plaisance, & le Fort de la Riviere Saint Jean reçoivent tous les ans, arriva au Port Royal pour y charger trente ou quarante beaux Mâts que les Habitans fournissoient au Roy, & les joindre à ceux que quatorze Charpentiers & Mâteurs entretenus par Sa Majesté, avoient embarquez à la Riviere Saint Jean. Mr le Chevalier de Chavagnac qui commandoit ce Navire eut la bonté pour moy de m'y offrir une place pour mon retour le plus obligeamment du monde, me representant que je serois beaucoup mieux que dans l'autre Vaisseau qui devoit me raporter: J'acceptai le parti avec plaisir; & je laissai à deux Commis que j'avois le soin du peu d'affaires qui demeuroient à regler. Nous partîmes le sixiéme d'Octobre, & eux trois semaines aprés dans la Fregate où je devois m'embarquer: Ils penserent y perir dés la premiere journée; dans ce danger ils firent un vœu dont je les vis s'aquitter à la Rochelle

vec tout l'équipage. Monſieur le Chealier de Chavagnac m'avoit exempté e la peur que j'aurois euë comme eux 'être mangé des Poiſſons, & je luy tois d'autant plus obligé de la grace u'il m'avoit faite.

Si cette grace en elle avoit dequoy me
plaire,
Et me rendre le cœur ſenſible à ce bien fait,
La maniere de me la faire,
M'y fit encor trouver un plus charmant
attrait.

Mais on ſçait que l'honnêteté & la olitesse, qualitez rares autrefois dans les Hommes de Mer, ſont jointes preſenement à la plus parfaite connoiſſance de a Navigation dans tous les Officiers de a Marine.

Il n'eſt point de perils qu'ils ne bravent ſur
l'Onde,
Pour la gloire ils iroient juſques au bout du
Monde;

C'est ainsi qu'il les faut pour le plus grand
des Rois
Dans l'execution des projets qu'il médite;
Il suffit qu'ils soient de son choix,
C'est la preuve de leur mérite.

Mais si Monsieur le Chevalier de Chavagnac étoit tout à la fois aussi galant & honnête Homme que trés-habile Officier, marquons le caractere des autres qui l'accompagnoient, & qui servoient dans son Bord.

Monsieur de Fontenu qui servoit en qualité de Commissaire de la Marine, & qui étoit chargé des Ordres de la Cour pour l'établissement qu'elle projette en la Nouvelle France, homme poly, d'une humeur enjoüée & toûjours égale, me faisoit admirer tous les jours la beauté de son esprit; à l'entendre parler il est malaisé de juger s'il a plus de brillant que de solidité.

Monsieur des Places qui servoit de Lieutenant à Monsieur de Chavagnac, remplissoit aussi agréablement qu'utilement sa place: c'est un Homme sage, plein d'esprit, & toûjours attentif à ce qui se passe dans un Vaisseau; nul ne

sçait mieux y commander & se faire obeïr. Comme il a beaucoup voyagé, j'appris de luy quelques particularitez des Sauvages que je ne sçavois pas.

Monsieur d'Albon qui servoit d'Enseigne du Vaisseau, d'une humeur sociable, & toûjours prêt à faire tout ce que l'on veut, quoique studieux & toûjours apliqué à la connoissance de la Navigation, nous donnoit d'agreables momens; il aime la Musique & chante assez bien.

Monsieur le Gardeur encore jeune, & cependant autre Enseigne du Vaisseau qui promet devenir un bon Officier de Mer, & qui n'y voit jamais de perils qu'il craigne, chantoit encore fort agreablement.

Monsieur Obrien Irlandois nôtre Aumônier, homme de commerce & d'esprit, remplissoit parfaitement bien tous ses devoirs, & ne laissoit pas de faire voir qu'il aimoit sobrement le plaisir. Enfin je ne vis jamais une Compagnie de plus honnêtes Gens.

Pouvois-je m'ennuyer un moment avec eux,
Les jours ne passoient que trop vîte;
Sur le vaste sein d'Amphitrite,

Il sembloit que les ris, les plaisirs & les jeux
Etoient toûjours à nôtre suite.

Monsieur de Fontenu qui aime beaucoup la Musique, & qui chante proprement, avoit mené un Musicien avec luy: Il avoit un Clavessin, une Basse, & d'autres Instrumens ausquels trois Haut-bois de la Compagnie de Monsieur le Chevalier de Chavagnac joignoient les leurs: Dans le beau temps on concertoit, & le plaisir que nous y trouvions, nous faisoit oublier que nous étions sur les flots.

Je n'étois plus alors dans la Royale Paix,
Où le chagrin, l'ennuy, la peur, l'inquietude,
Me causerent toûjours une peine si rude;
Que je crûs n'en sortir jamais.
Pour me faire oublier tant de peines cruelles,
Et m'en épargner de nouvelles,

J'avois besoin de l'Avenant ;
Je n'avois en allant senti que des allarmes,
Il étoit juste en revenant,
Que je trouvasse quelques charmes.
La Musique, ses instrumens,
Sans cesse nous donnoient mille contentemens :
Sur le vaste Empire des Ondes,
Nous faisions retentir nos Airs,
Les Dieux Marins quittoient leurs demeures profondes,
Pour mieux entendre nos Concerts,
Eole retenoit l'haleine
Des impetueux Aquilons,
La plus venteuse des Saisons,
Nous laissoit naviguer sans peine :
De nos doux Instrumens rien ne troubloit les sons,

Les Muses quittoient l'Hippocrene

Pour venir sur les Eaux de la liquide plaine

Nous inspirer mille Chansons.

Ce n'étoit pas assez pour nous que d'en avoir de faites. Apollon m'en inspira de nouvelles que je fis sur les Airs d'un petit divertissement que nôtre Musicien avoit tiré de plusieurs Opera. Les voicy pour ceux qui voudront les chanter aprés nous.

Fuyons les Rivages

De ces lieux Sauvages,

Le vent est pour nous.

Il s'est fait attendre,

Nous devons le prendre,

Pour plûtôt nous rendre

Dans des climats plus doux.

Fuyons les rivages, &c.

L'Amour a des aîles,

Auprés de nos Belles

Tendres & fidelles,

Volons, volons tous.

Fuyons les rivages, &c.

Aprés la souffrance

D'une longue absence,

Qu'il est doux, je pense,

D'être à leurs genoux?

Fuyons les rivages, &c.

Que les vents, que les flots ne troublent point nos Fêtes,

Regnez doux calme sur les Mers;

Que le bruit etonnant des vagues, des tempêtes

N'interrompe pas nos Concerts.

Il n'est icy permis qu'à la voix des Syrennes,
De joindre à nos Chansons leurs accens les plus doux ;
Chantons tous à l'envy sur ces liquides plaines,
Et de nos Jeux charmans rendons leurs Dieux jaloux.

La Mer est pour nous sans tourmente,
Chantons, profitons du beau temps,
Tout est calme, tout nous enchante,
Quel charme est plus doux que nos Chants ?

Ne craignons nuls dangers sur l'empire de l'Onde,
Le Dieu puissant qui regne sur les eaux,
Du plus grand Roy qui regne dans le monde,
Prend toûjours soin de garder les Vaisseaux.

Les Dieux sont avec luy toûjours d'intelligence ;
Ce Heros l'a bien merité,
Il imite icy bas leur suprême puissance,

Par

Par mille exploits de valeur, de prudence,
Il s'assûre comme eux de l'immortalité.

Navigons avec courage,
Navigons sans nul effroy;
Sur les Vaisseaux du plus grand Roy,
Est-il permis d'avoir peur de l'orage?

L'amour va contenter nos plus tendres desirs;
Tout nous rit, tout nous seconde,
Mais si jamais nous goûtons ces plaisirs,
Préferons la terre à l'Onde.

On voit par tout des Opera de Ville & de Village, il falloit bien au moins qu'il parût une petite Piece Maritime. Ce divertissement avec d'autres faisoit alternativement nôtre plaisir en nous éloignant de la Nouvelle France; mais une tempête assez subite, nous fit bien changer de notte aux accords du grand Banc.

Les vents perdirent le respect
Qu'ils avoient jusques-là gardé pour le
Navire,
Ils nous firent sentir leur force & leur
empire,
La Mer devint affreuse, à ce terrible aspect;
On n'est point en humeur de chanter & de
rire.
Nous ne faisions toûjours que tanquer &
roûler,
Nous ne pouvions porter de Voilles,
Les vents toûjours forcez ne souffroient
point ces Toilles,
On n'osoit pas les déferler.
Nous fûmes toute la journée
A combattre ces vents déchaînez contre
nous,
Et la Mer toûjours obstinée,
A nous porter ses plus grands coups.

Sa fureur cependant fut inutile & vaine,
Tout ce qu'elle nous fit de peine,
Ne servoit qu'à nous faire voir
Que nôtre habile Capitaine
Dans tous ces embarras sçavoit à tout pourvoir.
Faire agir & changer sans cesse de Manœuvre,
Selon les differens besoins,
Mettre la main soy-même à l'œuvre,
Malgré de si penibles soins ;
Dans un temps si fâcheux, si rude,
Prevoir les mouvemens divers,
Que faisoient les vents & les Mers ;
Et satisfaire à tout avec cette exactitude,
C'étoit de Chavagnac l'utile & seule étude.

A le voir commander & servir à propos,
Avec une prudence extrême ;
Ce fut de la tourmente même,
Que mon esprit craintif sçut tirer son repos,
Je n'aprehendois plus, ny les vents, ny les flots.

Aprés quelques perils passez on ne craint pas tant de perir, & on s'accoûtume enfin au mauvais temps. La nuit qui préceda ce jour de tempête en fit voir le présage ; le feu Sainte Elme parut au haut du grand Mât : J'aurois bien voulu le voir, mais j'étois couché, & il étoit, je croy, aussi bon de dormir ; c'est peu de chose, on dit que ce n'est qu'un amas lumineux de quelques goutes d'eau que la tempête prochaine forme, & qui s'attache partout.

Deux jours aprés la Mer devint plus pacifique.
Nous vîmes des Poissons volans,
Et chacun selon ses talens,
Sçût recommencer la Musique.

On est sujet dans un Voyage de long cours à avoir de bonnes & de mauvaises heures. Il se passa huit jours sans que nous eussions sujet de nous loüer, ny de nous plaindre des vents, ils souffloient tantôt un peu trop fort, & tantôt pas assez; enfin ils sembloient se joüer de nous.

Mais il en vint d'épouventables
Aprés un jour des plus sereins,
Oüy la veille de tous les Saints,
Il fit un vent de tous les Diables!

Ce n'étoit plus un Jeu, nous en souffrîmes beaucoup, il nous foüetta pendant tout un jour d'une terrible force, & quoique ce fût par derriere, nous n'en allions pas plus vîte.

Les Ondes par ses coups terriblement
émûës,
Se soûlevoient jusqu'aux nuës,
Nous suivions leur rapide cours,
Montant & descendant toûjours.

Ah ! Quels mouvemens ! Quel manege !
Les boüillons qui s'en ſéparoient,
Et que les vents dans l'air briſoient,
Retomboient comme de la neige.
La Mer en avoit la couleur,
De colere toute écumante,
Et dans cette horrible tourmente,
La peine fut jointe à la peur.
Dans un roulis ſubit je ne pus me défendre
D'être rudement ſecoüé,
Sans que je puſſe à quoy me prendre,
Pour m'empêcher d'être roüé.

Je crûs qu'il m'en coûteroit au moins Bras où Jambe, mais j'en fus quitte pour quelques meurtriſſures, & je m'en conſolai, voyant quelques Officiers auſſi maltraitez que moy du même roulis: Les peines que ſouffrent nos Compa-

nons, nous font mieux suporter les autres. Les Matelots n'avoient pas un moment de relâche; mais ne les plaignons point, le Capitaine toûjours actif, quoy qu'on ne pût se soûtenir debout, agissoit comme eux, & partageoit leur peine.

Pour éviter le sort fatal
De périr dans un tel orage,
D'un simple Matelot il se donnoit le mal,
Il fit bien, dans sa Chambre il auroit fait
naufrage.
Elle s'emplit d'un coup de Mer,
Qui pensa nous faire abîmer.
Nos doux Instrumens de Musique
Jusqu'au Clavessin haut monté,
Par ce rude coup aquatique,
Tout fut entierement gâté.
De cette Chambre enfin il brisa le vitrage,
Et le cruel n'épargna pas
Les charmes de maint beau visage

Dont le pinceau faisoit admirer les appas.
Ah ! Quelle fureur ! Quelle rage !
A de telles Beautez les Dieux rendroient hommage.

L'heure de souper vint, mais pendant un si mauvais temps, on n'avoit pû faire la cuisine, les Marmites se renverserent malgré les chaînes qui les tenoient bien arrêtées, mauvaise affaire pour des Matelots extremement fatiguez, & qui ont besoin de reprendre des forces. Nous ne fûmes pas mieux traitez qu'eux, car nous ne pûmes avoir que des Noisettes à croquer avec nôtre pain, encore ne pouvions nous les manger en paix, nous ne faisions que roûler au gré des vagues, contraints de nous asseoir sur le Gaillard, de peur de nous casser les os en culbutant.

Ce ne fut pas encore toute nôtre avanture,
Aprés avoir si mal soupé,
Quand on voulut aller reposer sa nature,
On trouva son lit tout trempé.

La Sainte Barbe étoit mon gîte,
L'eau de la Chambre avoit pénétré le
plancher,
Et lorsque dans mon lit je vins à me
coucher,
Le trouvant tout moüillé, je le quittai bien
vîte.
De repos comme moy d'autres avoient
besoin,
Nos forces étoient abattuës,
Il falloit nous voir tous chacun à nôtre
coin,
Appuyez comme des Statuës.
Je passai là fort mal le temps,
Pestant contre la Mer en pareille disgrace,
Mais il falloit m'en prendre aux vents,
Car s'ils n'étoient jamais méchants,
On auroit toûjours la bonace.

Les vents qui nous étoient si cruels, revenant moins impetueux, nous laisse-

rent ſans chagrin continuer nôtre route. Lorſque l'on ſe voit hors du danger, on ne ſonge gueres à tout ce qu'il en a coûté.

Pendant deux ou trois jours au gré de nos
ſouhaits,
Nôtre Vaiſſeau voguoit par un vent bon
& frais,
Nous nous approchions de la Ville *
Où Loüis le Juſte autrefois,
Armé pour ſoûtenir les droits de l'Evangile,
Vainquit & remit ſous ſes loix
Un rebelle parti de Proteſtans François.
La Mer étoit belle & tranquille,
Mais le vent devenant & contraire & trop
gros,
Nous força de chercher promptement un
azile
Contre ſa fureur & les flots;
Nous le trouvâmes à Beliſle,
Où nous moüillâmes en repos.

* *La Rochelle.*

Nous y pâssâmes deux jours fort pai-
lement sans craindre les vents ; plu-
ırs Officiers du Fort vinrent nous
iter, & nous congratuler sur nôt e
ıreux Retour, aportant avec eux
ır rafraîchissemens des Fruits & du
n nouveau de leur crû.

Il n'étoit pas si bon que celuy de Cham-
pagne,
Nous prîmes cependant plaisir à le goûter ;
Chacun s'empressa de conter
Les nouvelles du temps depuis nôtre Cam-
pagne,
Et nous fûmes ravis d'entendre debiter
Celle du Duc d'Anjou déclaré Roy d'Es-
pagne,
Au grand regret de l'Allemagne ;
Dans de pareils avenemens,
Tous ne sçauroient avoir les mêmes sen-
timens,
Pleure qui perd, & rit qui gagne.

Le vent qui se rendit favorable pour

nous tirer de là, nous fit lever l'ancre; mais par malheur le cable fila, & cet accident nous retarda de deux heures : Nous partîmes enfin, & le Navire alloit aussi-bien qu'on le pouvoit souhaiter ; il sembloit braver les flots encore tout agitez de la veille ; mais il n'alla pas long-temps de même, le vent changea, & nous fit sentir en deux heures de temps trois risées aussi terribles les unes que les autres. La premiere qui nous surprit, ne nous permit pas de mettre bas les voilles, elles penserent être mises en pieces, & nous aprehendions encore davantage pour les Mâts.

Le vent toûjours forcé nous jettoit sur la terre,
Choc en Mer plus fatal que celui du Tonnerre ;
Il falloit tenir contre, ou périr sans quartier,
Pour sortir de ces lieux il n'est point de sentier,
On chercheroit en vain des portes de derriere,

Il

Il faut franchir le pas, ou trouver son
tombeau ;
Au moment que du jour le celebre flam-
beau ;
Alloit à nos regards dérober sa lumière,
On aperçut la terre aussi plate que l'eau.
Nous pouvions toucher au Rivage,
Dans deux heures & même avant,
Les Pilotes craignant un funeste atterrage ;
Sans perdre cependant courage,
Crioient alors haut & souvent
Au lof, au lof, au lof, & c'est en leur lan-
gage
Dire : Tiens bien le Cap au vent.
La chose étoit presque impossible,
Le vent devenant plus terrible,
Et la Mer toûjours grossissant ;
Nature patissoit dans ce danger pressant ;

La nuit vient, la crainte redouble,
Dans son obscurité on ne sçait où l'on
est,
Et pendant qu'il y va tant de nôtre interest,
Aisément nôtre Esprit s'embarasse & se
troublé;
Nous aurions bien voulu de peur d'être engloutis,
Etre encor à l'endroit d'où nous étions sortis.

Chacun sur son visage triste & blême montroit sa peine mortelle, & ne sçavoit à quel Saint se voüer. Le Capitaine dont la sagesse & la prudence méritoient les plus grandes loüanges, consultoit sa Carte sans cesse pour nous faire éviter le danger qui nous menaçoit de naufrage. Pendant qu'il n'étoit attentif qu'à nous tirer d'affaire, y étant aussi interessé que nous, je luy demandai ce qu'il pensoit de nôtre sort; mais loin de

me raſſûrer dans mon inquietude mortelle, il ne fit que l'augmenter ; nous ſommes à la grace de Dieu, me dit-il, c'eſt être bien placé, repliquai-je ; mais cependant en cet endroit, je crus l'expreſſion tout-à-fait mauvaiſe, & je n'en étois point du tout content : Il étoit environ huit heures du ſoir, il me donna ſi peu d'eſperance, qu'il me dit en l'interrogeant davantage, qu'à mi-nuit l'affaire en ſeroit faite, & que nous ſerions ou ſauvez, ou peris. Un tel diſcours effraye beaucoup, & met terriblement les eſprits en deſordre.

Il fallut ſe réſoudre à tout ;
Des Arrêts du deſtin, on ne peut ſe défendre,
J'allai ſur mon lit les attendre,
On meurt plus doucement bien couché que debout.
Dans cette triſte conjoncture,
Je regardai mon Lit comme ma Sepulture,

Et me jettant tout habillé dessus,

Du meilleur de mon cœur je dis mon *In manus*.

Cette nuit que je crûs des miennes la derniere,

Je ne fermai point la paupiere;

Jusqu'à mi-nuit je comptai les momens

Dans l'Oraison, dans la Priere,

On m'en croira sans faire de sermens.

Lorsque j'entendis la cloche sonner douze heures, je crûs, sur la parole du Capitaine, que le peril étoit passé, & mes ennuis devinrent plus legers. De plus les chants de quelques Matelots qui alloient aprés leur quart se reposer, lorsque d'autres montoient pour aller veiller à leur tour, me confirmerent que sur les flots, les vents nous avoient fait grace. Moins inquiet, je dormis fort bien jusqu'au point du jour, & mon sommeil eût été plus loin, si un

Officier ne fût pas venu m'éveiller pour me faire voir la terre que nous avions évitée : Je me levai, & on me la montra assez loin derriere nous : Ce spectacle avoit dequoy me consoler de mon repos interrompu. Cette dangereuse terre étoit l'Isle-Dieu, malheur à qui l'aproche de nuit ; il ne seroit pas plus fâcheux de donner sur un Rocher que sur les Sables de ces Platins ; mais en France l'atterrage est par tout trés-dangereux, tous les Pilotes en demeurent d'accord, & les plus habiles, trop souvent y font naufrage aprés avoir passé toutes les Mers.

Nous eûmes le bonheur d'éviter un tel sort,
Par les soins vigilans de nôtre Capitaine,
Qui des vents & des flots sçût soûtenir l'effort,
Nous voguâmes enfin lentement & sans

Et ſur la fin du jour nous moüillâmes au
Port.
Ce fut à l'Iſle d'Aix proche de la Ro-
chelle,
Où l'on deſarmera deſormais les Vaiſ-
ſeaux;
Nous fûmes viſiter la Place & les Tra-
vaux,
Où l'Art de Vaubañ & de Manſard ex-
celle.
Là mes deſirs furent contens,
Le lendemain à l'eau nous mîmes la Cha-
loupe,
Et quelques Officiers & moy le vent en
poupe,
Fûmes dans Rochefort rendus en peu de
temps.

Nous nous trouvâmes quatre Freres
Assemblez dans ce lieu par un heureux
destin ;
C'étoit le jour de Saint Martin,
Quel plaisir ! Quelle joye aprés tant de
miseres,
De nous voir tous dans un Festin,
Celebrer cette Feste en bûvant de bon
Vin.

Voilà le détail de mon Voyage de la Nouvelle France, où j'ai mis cinquante-quatre jours pour y aller, & trente-trois pour en revenir, joyeux dans le beau temps, & triste dans le mauvais.

A bien examiner les plaisirs & les maux,
On trouvera toûjours la Voiture im-
portune :

LE LIBRAIRE AU LECTEUR.

A*Chevant d'imprimer le* Voyage de l'Acadie, *il paroît dans la Gazette du* 25. *Février* 1708. *une Relation d'un combat donné entre les François & les Acadiens, contre les Anglois, qui mérite être mise à la suite de ce Voyage.*

Un Navire arrivé de la Colonie du Port Royal dans l'Acadie, qui est la partie Meridionale de la Nouvelle France, a apporté les nouvelles suivantes. Les Anglois de la Nouvelle Angleterre ayant été contraints au mois de Juin de se retirer, & d'abandonner l'entreprise qu'ils avoient faite sur cette Colonie, le Sieur de Subercase qui y commande, fut averti par un Flibustier, qu'ils n'avoient pas desarmé leurs Vaisseaux, & qu'ils se préparoient à revenir avec de plus grandes forces. Il fit aussi-tôt travailler à des retranchemens, à augmenter les fortifications du Fort, & à faire toutes les dispositions necessaires pour bien recevoir les ennemis. Les Habitans retirerent leurs bestiaux, leurs meubles & leurs effets en lieu de sûreté, pour se mettre en état de le seconder. Il craignoit neanmoins de manquer de vivres qui avoient été la plû-

part consommez durant la premiere attaque ; mais dix jours avant l'arrivée des Anglois, un Armateur de Saint Domingue amena deux prises Angloises, dont l'une étoit chargée d'environ trois cens quarante bariques de farine, de lard, de jambons & de beurre. Dans le même tems, les Anglois de la Nouvelle Angleterre qui croyoient l'entreprise infaillible, étoient venus avec plus de trente bâtimens pour choisir des postes propres à la pêche, entre le Port Royal & le Cap de Sable. Les Sauvages de ces quartiers-là s'en étant apperçûs, se mirent dans leurs canots, surprirent la nuit deux de ces bâtimens, tuerent une partie des équipages & firent le reste prisonnier. Ensuite avec l'un de ces bâtimens, ils en surprirent deux autres ; ce qui donna une si grande épouvente au reste, qu'ils couperent leurs cables & s'enfuïrent à force de voiles. Le 20. d'Aoust ensuivant, le Sieur de Subercase fut averti qu'il paroissoit une flote de vingt-deux bâtimens qui n'attendoit que la marée, pour entrer dans la riviere, où en effet elle entra à une heure après midy, & débarqua douze cens hommes à trois quarts de lieuë au-dessous du Fort & de l'autre côté de la Riviere. Ils occuperent quelques habitations abandon-

nées, presque vis à-vis du Fort ; a une pointe de terre à un quart de lieuë au-dessus ; mais comme la riviere étoit étroite en cet endroit, il étoit facile de les empêcher avec la Mousqueterie de la traverser. Le 22. ils débarquerent leurs vivres & leurs munitions, & ils établirent leurs quartiers. Comme il parut qu'ils vouloient dresser vis à vis du Fort une batterie de bombes, le Sieur de Subercase fit faire si grand feu de canons & de mortiers, qu'il les empêcha d'executer leur dessein. Le 23. il fit faire durant tout le jour un si grand feu de mousqueterie sur ceux qui occupoient la pointe au-dessus du Fort, qui les obligea à rentrer dans leur Camp. Le 24. un parti François & de Sauvages passa la Riviere & surprit huit Anglois, dont six furent tuez & deux faits prisonniers, dont l'un étoit premier pilote d'un Vaisseau. On apprit de luy qu'il s'étoit avancé avec d'autres pilotes pour sonder le passage de l'Isle aux Cochons : que leur dessein étoit de remonter au haut de la Riviere avec le vent & la marée pour y débarquer, enfermer le Fort de tous côtez & affamer la garnison ; que leur flote étoit composée d'un Vaisseau de cinquante-quatre canons, d'un de quarante-cinq, de cinq fregates

de dix-huit à trente canons, de huit brigantins, & de sept flutes : qu'ils avoient seize cens hommes de débarquement, outre quatre cens qui étoient dans le gros Vaisseau : qu'une partie de leurs provisions étoit gâtée, mais qu'ils attendoient une fregate de quarante-quatre canons avec des vivres. Sur ces avis, le sieur de Subercase fit pointer toute son artillerie sur la riviere : il ordonna qu'on fit bonne garde par tout & il garnit de soldats toutes les pointes : en sorte qu'ils n'oserent tenter le passage. Le 25. voyant qu'ils n'entreprenoient rien, il fit faire un si grand feu de canons & de mortiers, qu'ils abandonnerent leur Camp, & se retirerent dans les bois. Le 28. ils allerent se poster vis à vis de leurs Vaisseaux, & le 31. ils s'embarquerent tous dans leurs chaloupes & leurs canots, & passerent de l'autre côte de la riviere. Le Sieur de S. Castin qui étoit de garde de ce côté avec soixante habitans ou Sauvages, fit faire un grand feu sur les premiers débarquez : mais craignant d'être coupé, il se retira toûjours combattant de ruisseau en ruisseau. Il les arrêta même long-tems à une habitation, où il leur tua & blessa beaucoup de gens ; ensuite il fit retraite suivant l'ordre qu'il avoit de ne rien enga-

ger, & vingt joindre le gros des habitans & des Sauvages qui étoient résolus de disputer aux ennemis le passage du ruisseau du Moulin. Le Sieur de Subercase s'y rendit avec cent hommes tirez de la garnison, & fit en peu de tems faire des retranchemens capables d'arrêter deux mille hommes. Les ennemis n'avancerent point, ce qui fit juger qu'ils avoient dessein de se retirer, ce que fit résoudre le Sieur de Subercase à s'avancer avec deux cens cinquante hommes, pour les charger dans le tems qu'ils se rembarqueroient Il avoit une lieuë & demie à faire au travers des bois & par de mauvais chemins, & les Sieurs de la Boularderie, de Saint Castin & de Saillant, prirent les devants avec soixante hommes. Ils apprirent d'un Sauvage qu'il n'y avoit plus que trois cens hommes sur le bord de la mer. Ils se mirent à courir pour les charger: mais en traversant un champ de blé, ils y trouverent un grand nombre d'Anglois couchez pour se reposer, que le Sauvage n'avoit pas vûs, dont les uns prirent la fuite & les autres se mirent en défense. Il y en eut un grand nombre de tuez, avant qu'ils eussent reconnu le petit nombre des François. Ils furent soutenus par les trois cens qui étoient au bord de la mer & par

ceux que les chaloupes menoient aux Vaisseaux & qui revinrent à terre. Ainsi les François se retirerent sans autre perte que d'un Sauvage tué & onze blessez, parmi lesquels le Sieur de Saillant & un habitant le furent dangereusement.

Les Anglois dans les divers combats de cette journée, perdirent plus de six vingt hommes : & si le reste du détachement avoit pû joindre, on croit qu'ils ouroient été entierement défaits. Ils continuerent de se rembarquer le premier Septembre : ils descendirent vers l'embouchure de la riviere, où ils firent de l'eau, & ils partirent le 4 au soir. Le 10 au matin, la Fregate l'Annibal vint moüiller à l'entrée de la riviere, chargée de vivres, & de deux cens quarante hommes de débarquement, avec deux brigantins, dont l'un remonta pour chercher leur armée : mais en un endroit étroit, prés de l'Isle aux Chevres, il reçût une si furieuse décharge des Habitans de ce quartier-là, qui se retira bien vîte avec les deux autres bâtimens. Ces nouvelles ont été confirmées par des lettres de Quebec du 13 Novembre dernier, qui ajoûtent que ce mauvais succez avoit fait soulever le peuple de Baston Capitale de la Nouvelle Angleterre, qui vouloit que l'on fit mourir le Co-

nel Marsh, qui commandoit les Troupes de débarquement ? que les Abenakis & autre Sauvages amis des François, faisoient une cruelle guerre aux Anglois, en leur enlevant la Chevelure, en tuant un grand nombre, faisant des prisonniers qu'ils amenoient à Quebec, & dont plusieurs ont embrassé la Religion Catholique, & pillant leurs bestiaux, leurs volailles & leurs maisons : de maniere qu'ils leur avoient fait abandonner cinquante lieuës de païs, & qu'ils n'osoient sortir ni aller faire leur recolte que la nuit ou avec escorte, & qu'on avoit publié à Baston que l'on donneroit cent livres sterlin pour chaque Sauvage au dessus de douze ans qu'on ameneroit. Le Sieur Dierfield Gouverneur d'Orange dans la nouvelle York, avoit plusieurs fois sollicité les Sauvages de faire la paix avec les Anglois de la Nouvelle Angleterre : mais ils avoient toûjours répondu que pour faire la paix, il falloit la traiter avec le Gouverneur de Canada. Le Sieur de Beaubassin étant allé en course avec cent François de Canada, avoit fait plusieurs prises le long des côtes de l'Isle de Terre-neuve.

Fin de la Relation.



3

